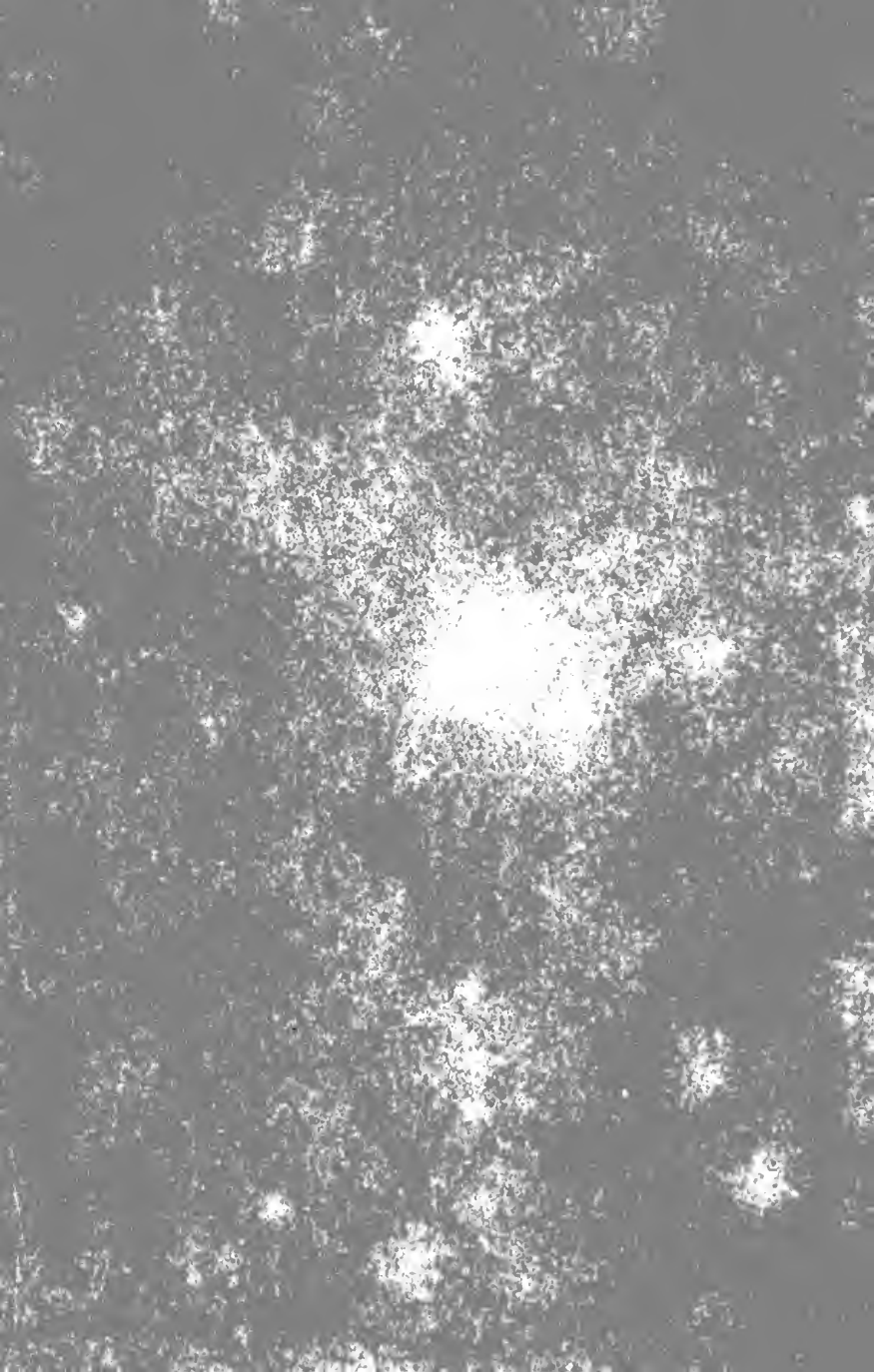
LE VICAIRE DE WAKEFIELD

édition française du célèbre
anglais qui a inspiré "le curé de
village" de Balzac

Cartonnage [illegible]
(environ 1860) [illegible]
la gravure de la page [illegible]
Rouveure, mais gravure [illegible]

Cartonnage d'éditeur, [illegible]
"cornette" imitant [illegible]

DR
3490
.A22
F6
1900
SMRC



LE VICAIRE

DE WAKEFIELD

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE,

RUE SAINT-BENOÎT, 7.

LE VICAIRE
DE WAKEFIELD

PAR

OLIVIER GOLDSMITH

TRADUCTION DE M. AIGNAN

REVUE PAR RÉMOND

Illustrations anglaises par M. Georges Thomas

Fleurons et vignettes par M. Macquoid

PARIS

DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/levicairedewakef00gold

CHAPITRE PREMIER

Portrait de la famille de Wakefield : on y trouve un rapprochement entre les caractères et les figures des personnes.

Il est toujours resté dans ma pensée que l'honnête homme qui se marie et qui élève une nombreuse famille rend plus de services à son pays que le célibataire qui se contente de raisonner sur la population. Par ce motif, un an après avoir pris les ordres, je songeai sérieusement au mariage. Je me choisis une femme, comme elle-même se choisit sa robe de noces, non pour le brillant de l'étoffe, mais à cause de ses qualités solides. Il faut lui rendre justice, elle était à citer pour son bon naturel ; et quant à l'éducation, peu de dames campagnardes pouvaient se vanter d'en avoir reçu une meilleure. Elle lisait assez couramment, dans quelque livre anglais que ce fût, et personne ne la surpassait, tant pour la cuisine que pour l'art de confire et de conserver les fruits. Elle se piquait d'avoir de bonnes inven-

tions en fait d'économie domestique ; cependant je ne me suis jamais aperçu que nous en soyons devenus plus riches.

Nous nous aimions tendrement, et notre affection s'accrut encore avec les années. Dans le fait, il n'y avait rien qui pût nous donner de l'humeur l'un contre l'autre, ou contre qui que ce fût. Nous avions une maison élégante, située dans une belle campagne, et un voisinage agréable. L'année se passait en amusements moraux ou champêtres, à rendre des visites à nos voisins riches, et à soulager ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions ni révolutions à craindre, ni fatigues à essuyer ; toutes nos aventures se passaient au coin du feu, et tous nos voyages se bornaient à aller de la chambre bleue à la chambre brune.

Comme notre habitation était située près du grand chemin, le voyageur ou l'étranger venaient souvent goûter notre vin de groseilles, pour lequel nous étions en grande réputation ; et j'affirme, avec la véracité d'un historien, que je n'ai jamais vu aucun de nos hôtes lui trouver le moindre défaut. Nos cousins, jusqu'au quarantième degré, se rappelaient tous leur généalogie sans le secours de l'art héraldique, et nous faisaient aussi des visites très-fréquentes. Quelques-uns ne nous honoraient pas grandement par leur prétention à notre parenté, car dans ce nombre se trouvaient le manchot, l'aveugle et le boiteux. Cependant, ma femme soutenait toujours qu'*étant de la même chair et du même sang* que nous, ils devaient être assis à la même table, en sorte que si nous n'avions pas autour de nous des amis très-riches, ils étaient au moins contents et satisfaits ; car c'est une remarque vraie dans la vie, que le convive le plus pauvre est aussi le plus sensible à la bonne réception ; et comme il y a des gens qui s'extasient devant les couleurs d'une tulipe ou d'une aile de papillon, moi je suis, de ma nature, admirateur d'un visage gai et bien épanoui. S'il arrivait que quelques-uns de ces parents-là se trouvassent d'un mauvais caractère, ou des hôtes importuns dont on voulût se débarrasser, j'avais soin, lorsqu'ils se séparaient de moi,

de leur prêter ou une redingote, ou une paire de bottes, quelquefois même un cheval de peu de prix, et j'ai toujours eu la satisfaction de ne point les revoir pour me les rendre. Par cette ruse j'éloignais ceux qui me déplaisaient; mais on n'a jamais pu dire que la famille de Wakefield ait fermé sa porte au voyageur ou à l'indigent.

Nous vécûmes ainsi plusieurs années dans un état de bonheur parfait, non sans éprouver quelques-unes de ces petites contrariétés que la Providence envoie pour rehausser le prix de ses faveurs. Mon verger était souvent maraudé par les écoliers, et les gâteaux de ma femme volés par les chats ou par les enfants.

Il arrivait aussi que le seigneur de la paroisse s'endormait à l'endroit le plus pathétique de mon sermon, ou que sa femme, à l'église, répondait par une révérence écourtée aux politesses de la mienne. Mais nous nous consolions bientôt de ces sortes d'acci-

dents, et ordinairement, au bout de trois ou quatre jours, nous étions tous surpris d'avoir pu nous en affecter.

Mes enfants, conçus dans la tempérance, et élevés sans mollesse, étaient sains et bien constitués : mes garçons étaient robustes et actifs, mes filles belles et brillantes de fraîcheur. Quand j'étais au milieu de ce petit cercle, qui promettait de devenir l'appui de ma vieillesse, je ne pouvais m'empêcher de répéter la fameuse histoire du comte Abensberg qui, dans le temps que l'empereur Henri II visitait l'Allemagne, n'alla pas au-devant du prince avec ses trésors comme les autres courtisans, mais lui présenta ses trente-deux enfants comme le don le plus précieux qu'il pût lui faire. De même, quoique je n'en eusse que six, je les considérais comme un riche présent fait à mon pays, que j'estimais, pour cela, mon débiteur.

Notre fils aîné s'appelait *Georges*, du nom de son oncle, qui nous avait laissé dix mille *livres sterling*. Notre second enfant était une fille; je voulais la nommer *Grissel*, comme sa tante; mais ma femme qui, durant sa grossesse, avait lu des romans, insista pour qu'elle s'appelât *Olivia*. En moins d'une année nous en eûmes une seconde, et pour le coup, j'avais bien mis dans ma tête que Grissel serait son nom ; mais une riche parente ayant pris fantaisie d'en être la marraine, lui donna celui de *Sophie*. Ainsi nous eûmes deux noms de roman dans la famille; mais je proteste solennellement que je n'y fus pour rien. *Moïse* fut notre quatrième; et, après un intervalle de douze ans, nous eûmes encore deux garçons.

Je dissimulerais en vain l'allégresse qui me transportait quand je voyais ma petite famille autour de moi, mais la vanité et la satisfaction de ma femme étaient plus grandes encore. Quand les personnes qui venaient nous voir s'avisaient de dire : « D'honneur, mistriss Primrose, vous avez les plus beaux enfants de tout le pays. — Ah ! voisin, répondait-elle, ils sont comme Dieu les a faits, assez beaux, s'ils sont assez bons; car, dit le proverbe, *beau est, qui bien fait.* » En même temps elle disait à ses filles de se tenir

droites; et, je l'avouerai, elles étaient effectivement fort jolies. Le simple extérieur est si peu de chose à mes yeux, que je me souviendrais à peine de ces détails, si ce n'eût été dans le pays un sujet général de conversation. Olivia, qui avait alors environ dix-huit ans, avait cette fraîcheur de beauté, cette grâce vive, animée, frappante que les peintres donnent à la jeune Hébé. Les traits de Sophie n'avaient pas tant d'éclat au premier coup d'œil;

mais leur effet souvent était beaucoup plus sûr, car ils étaient doux, modestes, engageants. L'une triomphait du premier coup; l'autre, par des efforts successivement répétés.

En général, il y a de l'analogie entre le caractère et la figure des femmes, du moins en était-il ainsi de mes filles. Olivia désirait d'asservir plusieurs prétendants, Sophie d'en fixer un seul; Olivia laissait paraître quelquefois un trop grand désir de plaire, tandis que Sophie, dans la crainte d'exciter la jalousie, allait jusqu'à déguiser sa supériorité. La vivacité de l'une m'amusait quand j'étais gai, le bon sens de l'autre me plaisait quand j'étais sérieux. Mais ces différences n'étaient portées à l'excès ni dans l'une ni dans l'autre; et je les ai vues souvent changer d'humeur entre elles pendant un jour entier : une robe de deuil faisait de ma coquette une prude, et une nouvelle parure de rubans suffisait

pour donner à sa sœur cadette un air de vivacité qui ne lui était pas ordinaire.

Georges, mon fils aîné, que je destinais à l'une des professions savantes, fut élevé à l'université d'Oxford. Moïse, que j'espérais mettre dans les affaires, reçut à la maison une sorte d'éducation mixte. Mais il serait inutile de décrire plus en détail le caractère particulter de ces enfants qui n'avaient que fort peu vu le monde. Au résumé, il y avait dans tous une ressemblance de famille, et, à proprement parler, ils n'avaient qu'un seul caractère : celui d'être également généreux, candides, simples et inoffensifs.

CHAPITRE II

Malheurs de famille. La perte de la fortune ne fait qu'augmenter la dignité de l'homme vertueux.

Le temporel de notre famille était confié principalement à l'administration de ma femme, et le spirituel était entièrement sous ma direction. Je distribuais aux orphelins et aux veuves du diocèse le produit annuel de mon bénéfice, qui ne s'élevait qu'à trente-cinq livres sterling; car ayant par moi-même une fortune suffisante, je n'attachais nul prix au revenu de ma cure, et j'éprouvais un secret plaisir à faire mon devoir sans rétribution. J'avais pris aussi la résolution de me passer de vicaire, et de connaître par moi-même tous mes paroissiens. J'exhortais les hommes mariés à la tempérance, et les garçons au mariage; de sorte qu'en peu d'années il était passé en proverbe qu'il y avait à Wakefield trois choses étranges : un ministre sans orgueil, des jeunes gens sans amourettes et des cabarets sans buveurs.

Le mariage a toujours été l'une de mes thèses favorites, et j'ai composé plusieurs sermons pour en prouver l'utilité et le bonheur. Mais il y a dans cette matière un article particulier que je m'étais fait un point capital de soutenir : je maintenais avec Whiston,

qu'il n'était pas permis à un prêtre de l'Église anglicane, après la la mort de sa première femme, d'en prendre une seconde; ou, pour exprimer la chose en un seul mot, j'étais, dans toute la force du terme, un zélé monogame.

J'avais été initié de bonne heure à cette question importante, sur laquelle il a été écrit tant de laborieux ouvrages. Je publiai moi-même quelques traités sur cette matière; et comme ils ne se sont jamais vendus, j'ai la consolation de penser que je n'ai pour lecteurs qu'un petit nombre des adeptes. Quelques-uns de mes amis appelaient cela mon côté faible; mais, hélas! ils n'en avaient pas fait, comme moi, l'objet d'une longue méditation. Plus j'y réfléchissais, plus le sujet me paraissait important. Je fis même un pas de plus que Whiston dans le développement de mes principes. Comme il avait fait graver sur la tombe de sa femme qu'elle avait été la seule femme de William Whiston, je composai pour la mienne, quoique vivante encore, une épitaphe semblable, dans laquelle j'exaltais sa prudence, son économie et son obéissance jusqu'à la mort. Je la fis transcrire par une belle main, et encadrer avec élégance: puis je la plaçai sur ma cheminée, où elle servait à plusieurs usages très-utiles : elle avertissait ma femme de ses devoirs et de ma fidélité; elle lui inspirait le désir d'une bonne réputation et lui donnait à penser à sa fin.

Ce fut peut-être pour m'avoir entendu recommander si souvent le mariage, que mon fils aîné, à peine sorti du collége, fixa ses affections sur la fille d'un ecclésiastique de notre voisinage, qui était dignitaire de l'Église, et en position de doter richement sa fille; mais la fortune était le moindre mérite de la jeune personne: tout le monde, excepté mes deux filles, convenait que miss Arabella Wilmot était extrêmement jolie. Sa jeunesse, son air de santé, son innocence étaient rehaussés par un si beau teint et par des yeux si expressifs, que la vieillesse même ne pouvait la regarder avec indifférence. Comme M. Wilmot savait que j'étais en état de donner à mon fils un très-honnête établissement, il n'était pas

éloigné de ce mariage, de sorte que les deux familles vivaient ensemble dans toute l'intimité qui a coutume de précéder une alliance bien décidée.

Convaincu par mon expérience que le temps des fiançailles est le plus heureux de notre vie, je ne demandais pas mieux que d'en prolonger la durée, et les divers amusements que le jeune couple trouvait dans la société l'un de l'autre, semblaient accroître leur passion. Nous étions ordinairement éveillés le matin par la musique; ensuite, dans les beaux jours, nous faisions une partie de chasse à cheval. Les dames consacraient à la toilette et à l'étude l'intervalle qui se trouvait entre le déjeûner et le dîner; elles lisaient une page, ou bien se regardaient dans la glace qui, de l'aveu du philosophe le plus austère, présentait alors une page plus belle que celle du livre. A dîner, ma femme présidait et voulait toujours découper les viandes elle-même et servir; c'était, disait-elle, l'usage de sa mère, et elle ne manquait pas de nous faire l'historique de chaque plat. Le repas fini, pour empêcher les dames de nous quitter, j'avais coutume de faire enlever la table, et souvent, avec l'aide du maître de musique, les jeunes personnes nous donnaient un très-agréable concert. La promenade, le thé, les contre-danses et de petits jeux abrégeaient agréablement la journée sans le secours des cartes; car j'ai toujours eu de l'aversion pour toute espèce de jeu, excepté le backgammon auquel mon vieil ami et moi risquions quelquefois nos deux *pence*. Je ne puis même, à ce sujet, m'empêcher de rapporter un événement de mauvais présage qui survint à la dernière partie que nous fîmes ensemble : je n'avais besoin, pour gagner, que d'un quatre, et j'amenai cinq fois de suite double as.

Quelques mois s'étant écoulés de cette manière, on jugea enfin convenable de fixer le jour des noces du jeune couple, qui paraissait le désirer avec impatience. Je n'ai pas besoin de décrire l'air important et affairé de ma femme pendant les préparatifs, ni les regards plein de finesse de mes filles : toute mon attention était

fixée sur un autre objet. J'achevais un traité que je me proposais de publier avant peu, pour la défense de ma doctrine favorite. Comme cet ouvrage me paraissait un chef-d'œuvre de raisonne-

ment et de style, je ne pus m'empêcher, dans la joie de mon cœur, de le communiquer à mon vieil ami M. Wilmot, et je ne doutais point qu'il ne m'en félicitât; mais je découvris trop tard qu'il

tenait fortement à l'opinion contraire, et cela par une bonne raison, car à cette époque même il cherchait à se marier en quatrième noces. Cette circonstance produisit entre nous, comme on peut s'y attendre, une altercation très-vive, qui pouvait amener une rupture; mais nous convînment de discuter le sujet à fond, la veille du jour fixé pour le mariage.

La dispute fut soutenue de part et d'autre avec une égale chaleur. Il prétendit que j'étais un hétérodoxe; je rétorquai l'argument; il répliqua, je persistai; mais au plus fort du débat, je fus appelé dehors par un de mes parents qui, avec une figure renversée, me conseilla de laisser là ma dispute, au moins jusqu'après le mariage de mon fils. « Comment! m'écriai-je, abandonner la cause de la vérité! laisser à cet homme la liberté de se remarier, quand je l'ai réduit *à l'absurde*, et poussé dans ses derniers retranchements! Vous me persuaderiez moins aisément de renoncer à mes arguments qu'à ma fortune. — Votre fortune! reprit mon ami, hélas! je suis désolé de vous l'apprendre, elle est presque réduite à rien. Le négociant de Londres chez qui vous aviez placé vos fonds vient de faire banqueroute et de disparaître, et on ne croit pas que les créanciers en retirent un *shelling* pour livre. Je ne voulais pas, avant que la noce fût finie, attrister votre famille et vous par cette fâcheuse nouvelle; mais elle peut servir à modérer votre ardeur de dispute, car je suppose que votre prudence vous fera sentir la nécessité de dissimuler, au moins jusqu'à ce que la fortune de la jeune *miss* soit assurée à votre fils. — Si ce que vous me dites est vrai, répondis-je, et que je sois réduit à la misère, jamais elle ne fera de moi un malhonnête homme, et ne me fera point désavouer mes principes. Je vais de ce pas informer la compagnie de la situation où je me trouve; et quant à ma thèse, je rétracte dès ce moment toutes les concessions que j'avais faites complaisamment au vieux *gentleman*, et je soutiens qu'il ne peut épouser ni en droit ni en fait ni en quelque sens que l'on donne à cette expression. »

Je ne finirais pas, si j'entreprenais de décrire les diverses sensations qu'éprouvèrent les deux familles à la nouvelle de notre désastre ; mais ce que les autres ressentaient ne paraissait rien, comparé au désespoir des deux fiancés. M. Wilmot, qui déjà inclinait visiblement pour la rupture, y fut bientôt déterminé par cet événement : il possédait une vertu au suprême degré ; c'était celle de la prudence, la seule qui trop souvent nous reste à soixante-douze ans.

CHAPITRE III

Changement d'habitation. Le bonheur de notre vie dépend généralement de nous-mêmes.

L'unique espoir qui nous restât alors était que la nouvelle de nos malheurs fût fausse ou prématurée; mais une lettre de mon correspondant de Londres m'en confirma bientôt toutes les particularités. La perte de ma fortune, si j'eusse été seul, ne m'eût paru qu'une bagatelle : toute mon inquiétude avait pour objet ma famille, qui n'avait pas été préparée à supporter le mépris qui s'attache d'habitude à la pauvreté.

Près de quinze jours s'écoulèrent avant que j'entreprisse de modérer leur affliction; car les consolations prématurées ne servent qu'à réveiller la douleur. Durant cet intervalle, j'employai toutes mes idées à chercher les moyens de soutenir ma famille. A la fin, on m'offrit une petite cure de quinze livres sterling, dans une résidence du voisinage où je pouvais, sans trouble, conserver mes principes. Je l'acceptai avec joie, et je résolus d'accroître mon revenu par l'exploitation d'une petite ferme.

Ce plan arrêté, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune. Toute rentrée faite et toute dette payée, de qua-

torze mille livres sterling, il ne me resta que quatre cents. Ma principale attention fut donc d'abaisser l'orgueil de ma famille au niveau de sa nouvelle position ; car je savais qu'une pauvreté ambitieuse est le comble du malheur. « Vous ne pouvez pas ignorer, mes enfants, leur disais-je, que toute notre prudence était insuffisante pour prévenir le revers que nous venons d'éprouver ; mais elle peut beaucoup pour en adoucir les effets. Nous voilà pauvres, mes chers amis, et la sagesse nous fait une loi de nous conformer à notre humble situation. Abandonnons donc sans regret cette splendeur qui n'empêche pas tant de gens d'être malheureux, et cherchons dans une condition plus modeste cette paix avec laquelle tout le monde est heureux. Les pauvres se passent très-bien de notre secours ; pourquoi n'apprendrions-nous pas à nous passer du leur? Oui, mes enfants, abjurons dès ce moment toute vanité. Il nous reste assez pour le bonheur, si nous sommes sages : tâchons de gagner en contentement ce que nous perdons en richesses. »

Comme mon fils aîné avait fini ses études, je me décidai à l'envoyer à Londres, où il pouvait trouver dans ses talents des ressources, tant pour nous-mêmes que pour lui. La séparation d'amis et de parents est peut-être une des circonstances les plus accablantes qui suivent les revers de fortune. Le jour arriva bientôt où nous allions nous disperser pour la première fois. Mon fils, après avoir pris congé de sa mère et de ses frères et sœurs, qui l'embrassèrent en pleurant, vint me demander ma bénédiction. Je la lui donnai de bon cœur, et j'y ajoutai cinq *guinées*, qui étaient tout le patrimoine que j'eusse alors à lui offrir. « Mon fils, lui dis-je, tu vas à Londres à pied, comme fit jadis le grand *Hooker*, l'un de nos ancêtres. Reçois de moi le même cheval que lui donna le bon évêque *Jewel*, c'est-à-dire ce bâton ; prends aussi ce livre, il charmera l'ennui de ta route ; ces deux lignes qui s'y trouvent valent un million : *J'ai été jeune, et à présent je suis vieux : cependant, je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa postérité réduite*

à mendier son pain. Que ceci soit ta consolation durant le voyage. Va, mon cher enfant, quel que soit ton sort, viens me revoir une fois tous les ans, bon courage, et adieu. Comme il était plein d'honneur et de probité, je ne craignais point de le jeter nu sur le théâtre du monde; car je savais qu'élevé ou abattu, il y jouerait toujours le rôle d'un honnête homme. »

Son départ n'était qu'un acheminement au nôtre, qui arriva peu de jours après. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes que nous quittâmes un voisinage où nous avions passé tant de jours paisibles; et le courage le plus ferme peut-il se défendre en pareille occasion de cette marque de sensibilité? D'ailleurs, un voyage de soixante-dix milles pour une famille qui ne s'était jamais éloignée au delà de dix, nous remplissait de craintes; et les gémissements des pauvres qui nous suivirent fort loin augmentaient encore notre tristesse.

Le premier jour nous conduisit sans accident à trente milles de notre future habitation, et nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans une pauvre auberge de village sur la route. Quand on nous eut donné une chambre, j'invitai l'hôte, suivant ma coutume, à souper avec nous; il y consentit d'autant plus volontiers que ce qu'il allait boire ne pouvait qu'augmenter la dépense. Il connaissait parfaitement le pays où j'allais m'établir, particulièrement le *squire* Thornhill, mon futur propriétaire, qui demeurait à quelques milles de là. Il me le dépeignit comme un *gentleman* qui n'aimait à connaître du monde que les plaisirs qu'il procure, et qui surtout se faisait remarquer par son goût pour le beau sexe. Il nous assura qu'il n'y avait point de vertu qui pût tenir contre ses artifices et ses assiduités, et qu'il n'y avait peut-être pas une fille de fermier, à dix milles à la ronde, un peu jolie qui ne l'eût vu heureux et infidèle. Ce récit me fit quelque chagrin; mais il produisit un effet tout différent sur mes filles, dont la figure semblait s'animer par l'espoir d'un triomphe prochain. Ma femme elle-même, pleine de confiance dans leurs attraits et dans

leur vertu, ne paraissait pas moins satisfaite. Tandis que nous nous livrions à ces pensées diverses, l'hôtesse entra pour apprendre à son mari que ce monsieur si singulier qui était chez eux depuis deux jours n'avait pas d'argent pour payer sa dépense. « Pas d'argent! reprit l'hôte, cela est impossible; car pas plus tard qu'hier, il paya trois guinées à notre bedeau pour sauver du fouet un vieux soldat estropié qui avait volé des chiens. » L'hôtesse persistait dans ce qu'elle avait dit, et l'hôte se mettait en devoir de sortir, jurant que de manière ou d'autre il serait payé, quand je le priai de me présenter à cet étranger que l'on dépeignait comme si charitable. Il satisfit à ma demande et m'introduisit près d'un *gentleman* d'environ trente ans, vêtu d'un habit qui jadis avait été galonné. Il était de bonne mine, quoiqu'il eût l'air grave et austère d'un penseur. Il y avait quelque chose de bref et de sec dans sa manière de s'exprimer, et il semblait ne rien entendre au cérémonial, ou le dédaigner.

L'hôte s'étant retiré, je ne pus m'empêcher de témoigner à l'étranger la peine que je ressentais de voir un *gentleman* dans l'embarras où il se trouvait, et je lui offris ma bourse pour qu'il payât le maître de l'auberge. « Je l'accepte de bon cœur, Monsieur, répondit-il, et je suis bien aise que mon imprévoyance, qui m'a fait donner tout ce que j'avais d'argent sur moi, ait servi à me prouver qu'il existait encore parmi les hommes des cœurs bienfaisants. Mais, avant tout, il est nécessaire que je connaisse la demeure et le nom de celui à qui je dois un tel service, afin que je m'acquitte envers lui le plus promptement possible. » Je le satisfis pleinement en lui apprenant non-seulement mon nom et mes derniers malheurs, mais encore le lieu où j'allais fixer ma résidence. « Ceci est plus heureux, reprit-il, que je n'aurais osé l'espérer ; car je m'achemine précisément de ce côté-là ; ce sont les grandes eaux qui m'ont retenu deux jours ici, mais j'espère que demain les routes seront praticables. » Je lui témoignai le plaisir que me ferait sa compagnie. Ma femme et ma fille joignirent leurs in-

stances aux miennes pour le retenir à souper, et il finit par se rendre. Sa conservation, à la fois instructive et agréable, me faisait désirer que l'après-souper se prolongeât; mais il fallut se retirer, et songer à prendre du repos pour soutenir les fatigues du lendemain.

Le jour suivant, nous partîmes le matin tous ensemble. Ma famille était à cheval, pendant que M. Burchell, notre nouveau compagnon, marchait à pied dans le sentier qui longeait le chemin. Il nous fit observer, en souriant, que comme nous étions mal montés, il était trop poli pour nous laisser derrière. Les eaux n'étant pas encore entièrement retirées, nous fûmes obligés de louer un guide qui trottait devant la caravane, dont M. Burchell et moi formions l'arrière-garde. Nous allégions les fatigues de la route par des dissertations philosophiques, matière qu'il paraissait entendre très-bien. Mais ce qui m'étonnait surtout, c'était de voir

que, quoiqu'il fût mon débiteur, il soutenait ses opinions avec autant de tenacité que si j'eusse été le sien. Il m'apprenait aussi, chemin faisant, à qui appartenaient les différents domaines que nous découvrions sur la route. « Cette maison, me dit-il, en me fai-

sant voir à quelque distance un château magnifique, appartient à M. Thornhill, jeune *gentleman* qui jouit d'une grande fortune, quoique absolument dépendant de son oncle, sir William Thornhill. Cet oncle, qui se contente de peu pour lui-même, laisse son neveu disposer du reste, et réside presque continuellement à Londres. — Quoi! repris-je, le jeune seigneur que je vais avoir serait le neveu d'un homme dont les vertus et les singularités sont si généralement connues! J'ai entendu parler de sir William comme de l'homme le plus généreux et en même temps le plus original du royaume, comme d'un homme d'une bienfaisance rare.—Oui, c'est assez là son portrait, dit M. Burchell; peut-être même a-t-il trop de bienfaisance, du moins il l'a poussée à l'excès dans sa jeunesse; car ses passions étaient vives, et comme elles étaient toutes tournées du côté de la vertu, elles l'ont jeté dans des excès romanesques. Il visa de bonne heure à acquérir les titres de brave militaire et de littérateur. En effet, il se distingua bientôt à l'armée, et ne fut pas sans réputation parmi les savants. L'adulation s'attache toujours aux ambitieux; ce sont de tous les hommes ceux qui sont les plus disposés à l'accueillir. Il était environné de gens qui ne se montraient constamment à lui que d'un seul côté, et qui développèrent en lui un sentiment si prononcé de bienveillance générale, qu'il oublia totalement le soin de ses intérêts. Il aimait tout le genre humain, parce que sa situation ne lui permettait pas de voir qu'il regorge de fripons. Les médecins nous parlent d'une maladie dans laquelle tout le corps devient d'une sensibilité si irritable, que le plus léger tact est douloureux. Ce que ces malades éprouvent au physique, ce *gentleman* l'éprouvait au moral. La plus légère infortune, réelle ou simulée, le touchait jusqu'au vif, et son âme était sans cesse tourmentée d'une sensibilité douloureuse pour les peines d'autrui. Ainsi disposé à secourir, on conjecture aisément que les solliciteurs ne lui manquaient pas. Ses profusions commencèrent à altérer sa fortune, mais non pas son bon naturel qui, en vérité, sem-

blait croître à mesure que le bien diminuait. Il devint plus imprévoyant en s'appauvrissant davantage : ses discours étaient d'un homme sensé, et ses actions d'un fou. Enfin, continuellement entouré d'importuns qu'il ne pouvait plus satisfaire, il leur donna au lieu d'argent des promesses. C'était tout ce dont il pouvait disposer, et il n'avait pas le courage d'affliger personne par un refus. De cette manière, il amassa autour de lui une foule de demandeurs, pour lesquels il n'avait plus qu'une bonne volonté stérile. Ces gens-là, après avoir attendu vainement l'effet de ses promesses, s'éloignèrent en l'accablant de justes reproches, et même de mépris. Mais à mesure qu'il perdit l'approbation des autres, il sentit aussi la sienne propre l'abandonner. Il avait appuyé sur l'adulation l'opinion qu'il s'était formée de lui-même; dès que cet appui vint à lui manquer, il chercha vainement des consolations dans son cœur, dont il n'avait jamais appris à respecter le suffrage. Le monde commença dès lors à prendre à ses yeux un aspect différent. La flatterie de ses complaisants dégénéra en une simple approbation, qui prit bientôt la forme de représentations amicales; et des représentations, lorsqu'elles sont rejetées, engendrent toujours de l'aigreur. Il reconnut alors que ces prétendus amis que les bienfaits attirent, ne sont nullement les plus estimables; il sentit que, pour obtenir le cœur d'un autre, il faut lui donner le sien. Oh! oui, je reconnus bien alors... Mais j'ai oublié ce que je voulais vous dire. Au résumé, Monsieur, il résolut de s'occuper à l'avenir de lui-même, et se traça un plan pour rétablir sa fortune délabrée. Dans ce dessein, il parcourut à pied toute l'Europe à sa manière originale; et avant qu'il eût atteint sa trentième année, ses affaires se trouvèrent dans un état plus brillant que jamais. A présent, ses libéralités sont devenues plus raisonnables et plus modérées qu'autrefois; mais il n'a pas perdu ses bizarreries, et il a toujours une manière de faire du bien qui n'est pas celle de tout le monde. »

Mon attention était tellement captivée par le récit de M. Bur-

chell, qu'à peine regardais-je devant moi en marchant, quand tout à coup nous fûmes alarmés par les cris de ma famille ; et en tournant la tête, je vis au milieu d'un courant rapide ma fille cadette qui était tombée de cheval, et qui se débattait contre le

torrent. Deux fois je la vis enfoncer, sans qu'il fût en mon pouvoir de me dégager assez à temps pour lui porter secours ; l'excès de mon saisissement me rendait d'ailleurs incapable d'agir ; elle

aurait certainement péri, si mon compagnon, voyant son danger, ne se fût plongé au même instant dans l'eau pour l'en retirer, et ce ne fut pas sans peine qu'il la conduisit saine et sauve à l'autre bord. Le reste de ma famille, en prenant un peu plus haut, passa le courant sans danger, et nous joignîmes alors nos remercîments à ceux de ma fille. La reconnaissance qu'elle manifesta est plus aisée à imaginer qu'à décrire : elle remerciait son libérateur plus par ses regards que par ses paroles, et elle continuait à s'appuyer sur son bras, comme si elle eût aimé à être secourue encore. Ma femme aussi espérait bien, disait-elle, avoir quelque jour le plaisir de le recevoir et de reconnaître un tel service.

Après nous être reposés à la première auberge, et y avoir dîné tous ensemble, nous nous séparâmes de M. Burchell, qui avait affaire d'un autre côté du canton, et nous continuâmes notre route. Ma femme déclara, chemin faisant, qu'elle aimait beaucoup M. Burchell, et que, s'il avait assez de naissance et de fortune pour pouvoir prétendre à une alliance telle que la nôtre, elle ne connaissait point d'homme dont elle ferait plus volontiers son gendre. Je ne pus m'empêcher de sourire d'un tel discours. Entendre une personne presque réduite à la mendicité prendre ainsi le langage de la plus présomptueuse opulence, c'était assurément de quoi prêter à rire aux gens moqueurs ; mais, pour moi, je n'ai jamais désapprouvé ces innocentes illusions qui tendent à nous rendre plus heureux.

CHAPITRE IV

Où il est démontré que la plus humble fortune peut procurer le bonheur, parce qu'il ne dépend pas de la position, mais du caractère.

Le lieu de notre nouvelle habitation était un petit hameau composé de fermiers qui cultivaient leurs propres terres, et qui étaient également étrangers à l'opulence et à la pauvreté. Comme ils trouvaient chez eux presque toutes les nécessités de la vie, ils allaient rarement chercher le superflu dans les villes. Éloignés des gens polis, ils conservaient la simplicité des mœurs anciennes, et une longue habitude de la frugalité leur permettait à peine de savoir que la tempérance fût une vertu. Ils travaillaient gaiement les jours ouvrables, mais ils observaient soigneusement les fêtes comme des intervalles de repos et de plaisir. A Noël, ils chantaient des cantiques, s'envoyaient des lacs d'amour à la Saint-Valentin, mangeaient des crêpes au carnaval, faisaient des malices au premier avril, et cassaient religieusement des noix la veille de la Saint-Michel. Instruits de notre approche, tous les habitants vinrent au-devant de leur pasteur, vêtus de leur plus beaux habits, un fifre et un tambourin à leur tête. Ils avaient préparé, pour nous recevoir, un repas où nous prîmes joyeusement notre place,

et ce qui manqua en esprit à la conversation fut suppléé par le rire et la gaieté.

Notre petite habitation était située au pied d'une colline ; un beau bois l'abritait par derrière ; sur le devant coulait un ruisseau ; d'un côté, nous avions une prairie, de l'autre, une verte pelouse. Ma ferme consistait en vingt acres environ d'excellente terre, pour la cession desquels j'avais donné cent livres sterling à mon prédécesseur, à titre de pot-de-vin. Rien ne pouvait surpasser la propreté de mes petites clôtures ; les ormes et les haies qui les formaient étaient de la plus grande beauté. Ma maison n'avait qu'un étage, et était couverte en chaume : ce qui lui donnait un air calme et harmonieux. Les murailles en dedans étaient proprement blanchies, et mes filles entreprirent de les orner de dessins de leur façon. La même pièce, à la vérité, nous servait de salon et de cuisine ; mais elle n'en était que plus chaude. Elle était d'ailleurs si bien tenue, les plats et les assiettes était si nets, la batterie si bien récurée, et le tout rangé en si bon ordre sur des tablettes, que l'œil satisfait ne demandait pas de plus beaux ameublements. Il y avait trois autres chambres, l'une pour ma femme et pour moi, une seconde à côté pour nos deux filles, et la troisième à deux lits pour le reste de mes enfants.

La petite république à laquelle je donnais des lois était réglée de la manière suivante. Au lever du soleil, nous nous rassemblions tous dans la chambre commune, où le feu avait été allumé auparavant par la servante. Après nous être salués mutuellement avec la cérémonie convenable (car j'ai toujours pensé qu'il était bon de conserver quelques formes extérieures de politesse, sans lesquelles la familiarité détruit l'affection), nous nous mettions tous à genoux pour remercier le Tout-Puissant du nouveau jour qu'il nous accordait. Ce devoir rempli, mon fils et moi, nous allions vaquer dehors à nos travaux, tandis que ma femme et mes filles s'occupaient à préparer le déjeuner, qui était toujours servi à une heure fixe. J'accordais une demi-heure pour ce repas, et

une heure pour le dîner ; ce temps se passait en propos gais et innocents entre ma femme et mes filles, et en arguments philosophiques entre mon fils et moi.

Comme nous nous levions avec le soleil, nous ne poursuivions jamais nos travaux après qu'il était couché ; nous retournions alors au logis, où nous attendaient des visages épanouis, des cœurs contents et un bon feu. Quelquefois nous trouvions compagnie ; le fermier Flambourough, notre causeur de voisin, et plus souvent un aveugle du lieu, qui jouait de la cornemuse, venaient nous rendre visite et boire de notre vin de groseilles, dont nous n'avions perdu ni la recette ni la réputation. Ces bonnes gens avaient différents moyens de se rendre amusants : tandis que l'un jouait de sa cornemuse, l'autre chantait quelque ballade touchante, telle que *la dernière nuit de Johnny Armstrong*, ou *la cruauté de Barbara Allen*. Le jour se terminait comme nous l'avions commencé, les deux petits garçons étaient chargés de lire la leçon du jour ; celui qui lisait le plus haut, le plus distinctement et le mieux, avait un *demi-penny* le dimanche pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand venait le dimanche, c'était là le jour de parure, auquel tous mes édits somptuaires ne pouvaient rien. Quelque effet que je me fusse flatté de produire sur la vanité de mes filles par mes sermons contre l'orgueil, je les trouvais toujours attachées à leurs anciens colifichets ; elles aimaient encore les gazes, les dentelles, les grenats et les rubans : il n'était pas jusqu'à ma femme qui ne tînt à son pou de soie cramoisi, parce que je m'étais avisé de lui dire un jour qu'il lui allait bien.

Ce fut surtout le premier dimanche qui suivit notre arrivée que leur mise me mortifia beaucoup. J'avais recommandé la veille à mes filles d'être prêtes de bonne heure, car j'ai toujours aimé être arrivé à l'église bien avant mes paroissiens. Elles m'obéirent ponctuellement, mais quand il s'agit de se rassembler le matin pour déjeuner, je vis paraître ma femme et mes filles dans tout

l'éclat de leur ancienne toilette, les cheveux plâtrés de poudre et de pommade, des mouches mises dans le dernier goût, de longues queues retroussées et bouffantes, et qui faisaient *frou-frou* au moindre mouvement. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant leur vanité, surtout celle de ma femme, de qui j'attendais plus de retenue. Le parti que je pris dans cette occasion fut d'ordonner à mon fils, d'un air important, d'appeler notre carrosse. Mes filles furent surprises à cet ordre; mais je le répétai avec plus de gra-

vité encore. « Sûrement, mon cher, vous badinez, dit ma femme; nous pouvons fort bien aller à l'église à pied; nous n'avons pas besoin de carrosse pour nous y conduire. — Vous vous trompez, lui dis-je, ma chère, il nous faut un carosse; car si nous allions à pied dans cet attirail, tous les petits enfants de la paroisse courraient après nous pour nous huer et nous montrer au doigt. — En vérité, reprit ma femme, j'avais toujours imaginé que mon

cher Charles était bien aise de voir autour de lui ses enfants propres et bien mis. — Vous pouvez être aussi propres que vous voudrez, m'écriai-je en l'interrompant, et je ne vous en aimerai que mieux; mais tout ceci, ce n'est pas propreté, c'est extravagance. Ces manchettes, ces mouches, ces falbalas, ne serviront qu'à vous faire haïr des femmes de nos voisins. Oui, mes enfants, continuai-je d'un air plus grave, il faut retailler ces robes d'une manière plus simple; car cet étalage de parure sied mal à des gens qui ont à peine de quoi se mettre avec décence. Je ne sais pas même si ces longues queues et ces garnitures conviennent aux riches, quand on réfléchit qu'à calculer modérément, la nudité des pauvres pourrait être aisément couverte de tout ce superflu. »

Cette remontrance produisit son effet. Elles allèrent à l'instant, d'un air fort tranquille, changer de toilette; et j'eus la satisfaction de voir, le lendemain, mes filles s'occuper d'elles-mêmes à réduire l'ampleur de leurs robes pour en faire des vestes de dimanche à Dick et à Bill, leurs deux petits frères. Ce qui me satisfit encore plus, ce fut de voir que leurs robes, ainsi diminuées, ne leur en allaient que mieux.

CHAPITRE V

Nouvelle et grande connaissance introduite sur la scène.
Ce qui fait naître les plus belles espérances est presque toujours ce qui devient le plus fatal.

A peu de distance de la maison, mon prédécesseur avait construit un banc, ombragé d'une haie d'aubépine et de chevrefeuille. Là, quand le temps était beau, et notre ouvrage fini de bonne heure, nous avions coutume de nous asseoir tous ensemble pour jouir de la vue d'un riche paysage et du calme de la soirée. Quelquefois nous y prenions le thé, qui était devenu pour nous un régal extraordinaire, et comme cela arrivait rarement on s'en occupait avec tant de cérémonie et d'importance que toute la famille en ressentait une grande joie. Dans ces occasions, nos deux petits garçons nous faisaient la lecture, et ils étaient servis après que nous avions fini. Quelquefois, pour varier nos amusements, mes filles chantaient en s'accompagnant de la guitare; et pendant qu'elles formaient ainsi un petit concert, ma femme et moi, nous nous promenions sur la pelouse parsemée de cloches bleues et de centaurées; nous parlions avec ravissement de nos enfants, et nous respirions délicieusement l'air frais et pur qui nous apportait à la fois l'harmonie et la santé.

De cette manière, nous commençâmes à trouver qu'il n'est point de situation dans la vie qui n'ait ses plaisirs particuliers. Si chaque matin nous éveillait pour recommencer nos travaux, chaque soirée ramenait pour nous, en récompense, et le repos et le plaisir.

C'était vers le commencement de l'automne, un certain jour de fête (car j'observais ces jours comme des délassements nécessaires du travail) ; j'avais conduit ma famille au lieu ordinaire de nos récréations, et nos jeunes musiciennes venaient de commencer leur concert accoutumé. Comme la petite fête était en train, nous vîmes un cerf bondir légèrement à quelque distance, et à son air haletant, nous jugeâmes que les chasseurs le poursuivaient de près. A peine avions-nous eu le temps de réfléchir sur la détresse de ce pauvre animal, que nous aperçûmes les chiens et les piqueurs qui suivaient sa piste, et étaient au moment de l'atteindre. Je voulais rentrer avec ma famille ; mais soit curiosité, surprise ou quelque motif plus caché, ma femme et mes filles ne firent aucun mouvement pour quitter leurs places. Le chasseur qui était à la tête passa rapidement, suivi de quatre ou cinq autres non moins animés. A la fin, un jeune *gentleman,* d'un air plus distingué que les autres, s'avança, nous regarda pendant quelque temps, et, au lieu de suivre sa chasse, il s'arrêta tout court, mit pied à terre, donna son cheval à tenir à un domestique, et nous aborda avec cet air sans gêne que donne la supériorité ; et croyant n'avoir pas besoin de se faire annoncer, il alla droit à mes filles pour les embrasser, comme assuré d'une obligeante réception ; mais elles avaient appris de bonne heure à déconcerter d'un regard les airs présomptueux. Alors il nous apprit que son nom était Thornhill, et qu'il était propriétaire des terres qui nous entouraient. Là-dessus il se présenta de nouveau, et tel fut le pouvoir de la fortune et des beaux habits, qu'il n'éprouva pas un second refus. Comme ses manières, quoique très-arrogantes, étaient aisées, la familiarité s'établit bientôt entre nous. Il aperçut

à terre quelques instruments de musique, et pria qu'on voulût bien lui faire la faveur de chanter quelque chose. Je ne me trouvais pas flatté d'une connaissance dont la position était si dispropor-

tionnée de la nôtre, et je fis signe à mes filles de ne point accéder à cette prière ; mais un signe contraire et simultané de leur mère vint détruire l'effet du mien, et elles se prêtèrent très-gaiement à

nous donner une chanson de Dryden. M. Thornhill parut enchanté du choix de ce morceau et de son exécution. Ensuite il prit lui-même la guitare. Il n'en jouait que très-médiocrement; cependant, ma fille aîné lui rendit ses éloges avec usure, et l'assura qu'il tirait de l'instrument plus de son que le maître même de qui elle avait appris. A ce compliment il s'inclina; elle répliqua par une révérence; il loua son goût, elle vanta son habileté: au bout d'un siècle, ils ne se seraient pas mieux connus. Pendant ce temps-là, la pauvre mère, aussi folle, aussi enchantée que sa fille, insistait pour qu'il nous fît l'honneur d'entrer et de se rafraîchir en goûtant notre vin de groseilles. Toute la famille paraissait empressée à lui plaire; mes filles s'efforçaient de mettre sur le tapis les sujets de conversation qu'elles croyaient les plus modernes, tandis que Moïse, au contraire, s'avisa de lui faire sur les anciens une ou deux questions, pour lesquelles il eut le plaisir de se voir rire au nez. Il crut, suivant son habitude, que l'on riait de son esprit, tandis que c'était de sa simplicité. Mes petits n'étaient pas moins empressés autour de l'étranger, qu'ils examinaient curieusement. J'eus toutes les peines du monde à les empêcher de ternir avec leurs doigts sales le galon de son habit, et de lever les pattes de ses poches pour voir ce qu'il y avait dedans. Il nous quitta sur le soir, mais en nous demandant la permission de renouveler sa visite, et l'on sent bien qu'une telle demande, de la part du seigneur du lieu, lui fut facilement accordée.

Aussitôt qu'il fut sorti, ma femme tint conseil sur ce qui venait de se passer. Elle était d'opinion que c'était une des choses les plus heureuses. Elle avait toujours vu les incidents les plus extraordinaires avoir un résultat avantageux. Elle espérait revoir le temps où nous pourrions encore lever la tête parmi les plus huppés, et elle finit par dire qu'elle ne voyait pas pour quelle raison les deux miss Wrinklers ayant trouvé de riches partis, nos filles ne pourraient pas en trouver de semblables. Comme c'était à moi que ce dernier argument était directement adressé, je répondis que je

ne voyais pas non plus pourquoi cela n'arriverait pas, ni pourquoi l'un gagnait un lot de dix mille livres sterling à la loterie, tandis que l'autre n'avait qu'un billet blanc. « Mais les personnes, ajoutai-je, qui visent à des maris au-dessus d'elles, ou au lot de dix mille livres, n'en sont pas moins folles, soit qu'elles réussissent, soient qu'elles échouent. — En vérité, Charles, s'écria ma femme, voilà comme vous vous plaisez toujours à nous taquiner mes filles et moi, lorsque nous sommes un peu gaies. Sophie, dites-moi, ma chère, que pensez-vous de notre nouvelle connaissance? Ne le trouvez-vous pas d'un bon naturel? — Très-bon, mère, répondit Sophie. Je crois qu'il peut parler longtemps sur toute sorte de sujets sans être jamais embarrassé : plus le sujet même est frivole, plus il a de choses à dire ; il est d'ailleurs fort bel homme.— Oui, dit Olivia, pour un homme il n'est pas mal ; cependant, je ne l'aime pas beaucoup ; il est d'une familiarité insolente ; et sur la guitare, il n'est pas soutenable. « J'interprétai ces deux discours en sens contraire ; je demeurai convaincu que Sophie, intérieurement, faisait fort peu de cas de lui, tandis qu'Olivia était en secret son admiratrice. » Mes enfants, leur dis-je, quelle que soit sur son compte votre façon de penser, si vous voulez que je vous parle franchement, il ne m'a point prévenu en sa faveur. Les amitiés disproportionnées finissent toujours par le mécontentement, et je voyais à travers toute son aisance qu'il sentait très-bien la distance qui existe entre lui et nous. Voyons des gens de notre sorte. Il n'y a point de caractère plus méprisable parmi les hommes que celui de coureur de fortune ; et je ne vois pas la raison pourquoi ce même caractère chez les femmes serait moins digne de mépris. Ainsi nous serions déjà dégradés en réussissant à lui inspirer des vues, mêmes honorables ; mais si elles ne l'étaient pas! Je frémis à cette seule pensée ; car quoique la conduite de mes filles doive me laisser sans appréhension, je ne pense pas qu'avec un homme tel que lui, la sécurité puisse être parfaite. » J'allais continuer, quand je fus interrompu par un

domestique du *squire*, qui venait nous offrir les compliments de son maître et un quartier de venaison, avec la promesse de venir dîner chez nous quelques jours après. Ce présent, venu si à propos, plaida plus puissamment en sa faveur que tous mes discours ne pouvaient faire contre lui. Je pris donc le parti de me taire, et je me contentai d'avoir indiqué le péril, laissant à la prudence de ma famille le soin de l'éviter. Une vertu qui a continuellement besoin d'être gardée ne vaut pas les frais d'une sentinelle.

CHAPITRE VI

Le bonheur du coin du feu à la campagne.

Nous nous étions un peu échauffés dans la dispute précédente ; pour raccommoder les choses, nous convînmes tous, d'un même accord, de manger à souper une partie de la venaison, et mes filles se mirent à la préparer gaiement. « Je suis fâché, leur dis-je, que nous n'ayons pas quelque voisin ou quelque étranger pour prendre sa part de notre régal : de petits festins comme ceux-là sont une fois plus agréables quand l'hospitalité les embellit. — Dieu me bénisse ! s'écria ma femme, voici venir notre bon ami M. Burchell, qui a sauvé notre Sophie, et qui vous écrasait si lestement dans la dispute. — M'écraser ! moi, mon enfant ! Vous vous trompez, ma chère ; je crois qu'il y a peu d'hommes qui soient en état de le faire. Je ne vous ai jamais contesté vos talents pour les pâtés d'oie ; ne m'attaquez pas, je vous prie, sur la controverse. « Je n'avais pas fini, que le pauvre M. Burchell était déjà dans la maison. Il reçut un accueil amical de toute la famille, qui lui prit la main avec cordialité, tandis que le petit Dick avançait officieusement une chaise.

L'amitié de ce pauvre homme me faisait plaisir par deux motifs :

d'abord parce que je savais que la mienne pouvait lui être utile ; et ensuite parce que j'avais reconnu en lui un aussi bon cœur qu'il soit possible de l'avoir. Il était connu dans le voisinage sous la désignation du pauvre *gentleman*, qui n'avait rien fait de bon dans sa jeunesse, quoiqu'il n'eût pas alors plus de trente ans. Par intervalles, disait-on, il parlait avec un très-grand sens ; mais en général, il se plaisait le plus dans la compagnie des enfants, qu'il appelait d'*innocents petits hommes*. J'appris qu'il avait un talent particulier pour leur chanter des ballades, et pour leur raconter des histoires ; rarement marchait-il sans avoir dans ses poches quelque chose pour eux, comme des pains d'épice, des sifflets d'un demi-*penny*, et autres bagatelles. Il venait régulièrement dans le canton une fois chaque année, et y vivait de l'hospitalité des habitants. Il prit place à soûper avec nous, et ma femme ne lui épargna pas son vin de groseilles. Les joyeux propos circulèrent ; il nous chanta de vieilles chansons ; puis il apprit aux enfants l'*Histoire du daim de Beverland,* ensuite celle des *Souffrances de Griselle;* après quoi, il leur raconta les *Aventures de Catskin,* et enfin le *Bosquet de la belle Rosamonde*. Notre coq, qui chantait toujours à onze heures, vint nous avertir alors qu'il était temps d'aller nous reposer. Mais une difficulté que nous n'avions pas prévue, vint nous arrêter : il s'agissait de savoir comment nous logerions notre hôte ; nous n'avions de lits que ce qu'il nous fallait, et il était trop tard pour l'envoyer à l'auberge. Dans cet embarras, le petit Dick lui offrit sa place dans son lit, si son frère Moïse trouvait bon qu'il couchât avec lui. « Et moi, s'écria Bill, je donnerai à M. Burchell l'autre moitié du lit, si mes sœurs veulent me prendre avec elles.

« — Bien, bien, mes chers enfants ! m'écriai-je : l'hospitalité est un des premiers devoirs du chrétien. Les animaux se retirent dans leurs tanières, et les oiseaux volent à leurs nids ; mais l'homme privé d'appui ne peut trouver de refuge que parmi ses semblables. Celui qui fut le plus étranger dans le monde, est celui qui vint

pour le sauver. Il n'eut jamais de maison, comme s'il avait voulu s'assurer s'il existait encore quelque hospitalité parmi nous. Déborah, ma chère, dis-je à ma femme, donnez à chacun de ces enfants un morceau de sucre, et que Dick ait le plus gros, parce qu'il a parlé le premier. »

Le lendemain, j'appelai de bon matin toute ma famille pour m'aider à retourner un regain, et notre hôte nous ayant offert ses services fut admis au nombre des travailleurs. Notre ouvrage alla vite; nous étalions le foin et l'exposions au vent. J'étais à la tête, et les autres suivaient à la file. Cependant, je ne pus m'empêcher de remarquer l'empressement de M. Burchell à aider ma fille Sophie dans sa tâche. Dès qu'il avait fini la sienne, il se joignait à elle, et ils entraient tous deux en grande conversation; mais j'avais trop bonne opinion du jugement de Sophie, et je connaissais trop bien son ambition pour rien craindre des soins que lui rendait un homme dont la fortune était délabrée. Quand le travail de la journée fut fini, nous invitâmes M. Burchell, comme nous avions fait le soir précédent; mais il refusa, parce qu'il devait aller coucher chez un voisin, à l'enfant duquel il portait un sifflet.

Lorsqu'il fut parti, la conversation pendant le souper roula sur le malheureux hôte. « Quel exemple frappant, m'écriai-je, ce pauvre homme n'est-il pas de la misère qui suit une jeunesse folle et dissipée! Il ne manque point du tout de sens; mais cela ne sert qu'à rendre ses sottises passées plus inexcusables. Pauvre créature délaissée! où sont actuellement ces parasites, ces flatteurs qui s'efforçaient à te plaire, et auxquels tu donnais le ton? Ils sont partis, et peut-être actuellement sont-ils empressés autour de ce vil entremetteur que ton extravagance a enrichi. Ils adulent celui-ci comme ils t'adulaient; et les applaudissements qu'ils donnaient à ton esprit sont changés en sarcasmes contre tes folies. Te voilà pauvre, et peut-être mérites-tu de l'être; car tu n'as ni l'ambition de te rendre indépendant, ni les talents néces-

saires pour être utile. » Poussé peut-être par quelque raison secrète, je mis trop d'âpreté dans mes observations ; Sophie me le fit sentir avec douceur. « Père, me dit-elle, quelle qu'ait été son ancienne conduite, sa situation actuelle devrait le mettre à l'abri de la censure. Son indigence est une punition suffisante de ses anciens égarements, et j'ai ouï dire à mon père lui-même que nous ne devons jamais frapper sans nécessité la victime sur laquelle la main de la Providence tient déjà levée la verge du châtiment. — Vous avez raison, Sophie, s'écria Moïse ; et un ancien représente fort bien cette conduite malicieuse, sous l'allégorie d'un rustre qui tâchait d'écorcher Marsyas dont la peau avait déjà été enlevée. Je ne sais d'ailleurs si la position de ce pauvre homme est aussi fâcheuse que mon père le suppose. Nous ne devons pas juger de ce que sentent les autres parce que nous sentirions si nous étions à leur place. Quelque obscure que nous paraisse l'habitation de la taupe, cependant l'animal lui-même la trouve suffisamment éclairée ; et, à parler vrai, il semble que les inclinations de cet homme soient appropriées à sa situation ; car je n'ai vu de ma vie personne qui eût l'air plus gai et plus animé que lui lorsqu'il causait tantôt avec vous. » Ces dernières paroles furent dites sans le moindre dessein ; cependant, elles excitèrent, de la part de Sophie, une rougeur qu'elle s'efforça de cacher par un rire affecté, assurant son frère qu'à peine elle avait pris garde à ce que M. Burchell lui avait dit ; mais qu'elle croyait qu'il avait pu être autrefois un très-aimable *gentleman*. Cette rougeur et cet empressement à se justifier étaient des symptômes qui, intérieurement, ne me firent pas plaisir ; mais je réprimai mes soupçons.

Comme c'était le lendemain que nous attendions le seigneur du lieu, ma femme se mit à faire un pâté de la venaison. Moïse prit un livre, tandis que je donnais leçon aux deux petits. Mes filles, de leur côté, ne paraissaient pas moins empressées, et je remarquai que pendant assez longtemps elles furent occupées à faire

cuire quelque chose. Je crus d'abord qu'elles aidaient leur mère : mais le petit Dick me dit tout bas qu'elles faisaient une eau pour le teint. J'ai toujours eu une antipathie marquée pour les ingré-

dients de cette espèce. J'approchai donc insensiblement ma chaise du feu, et, prenant le fourgon pour l'attiser, je renversai, comme par accident, toute la composition ; et il était trop tard pour en recommencer une autre.

CHAPITRE VII

Description d'un bel esprit de la ville. Les plus sots peuvent apprendre à être plaisants pour un jour ou deux.

Quand fut venu le matin du jour où nous devions traiter notre jeune seigneur, on peut aisément supposer que toutes les provisions furent épuisées pour se montrer magnifique. On doit bien s'imaginer aussi que ma femme et mes filles étalèrent dans cette occasion leur plus brillante parure. M. Thornhill vint avec deux personnes, son chapelain et celui qui était chargé de l'éducation de ses coqs. Il voulut poliment envoyer au cabaret voisin les domestiques qui étaient en grand nombre; mais ma femme, dans la jubilation de son cœur, insista pour qu'ils restassent à dîner à la maison : ce qui, soit dit en passant, nous fit jeûner pendant trois semaines.

M. Burchell nous avait fait entendre la veille que M. Thornhill faisait des propositions de mariage à miss Wilmot, l'ancienne prétendue de mon fils Georges. Cette circonstance rendit plus froid l'accueil qu'on lui fit; mais le hasard nous tira d'embarras; car quelqu'un de la compagnie l'ayant nommée, M. Thornhil protesta avec serment qu'il n'y avait rien, selon lui, de si absurde

que d'appeler une pareille *horreur* une beauté. « Que je sois défiguré, continua-t-il, si je n'aimais autant choisir ma femme à la lueur de la lampe qui est sous l'horloge de saint Dunstan[1]! » Il éclata de rire à ces mots, et nous fîmes de même, car les plaisanteries des riches réussissent toujours. Olivia ne put s'empêcher de dire à demi voix, mais assez haut pour être entendue, qu'il avait un fond de gaieté excessif.

Après le dîner, je propsai mon *toast* accoutumé, à l'Église. Le chapelain m'en remercia, m'assurant que l'Église était la seule maîtresse de son cœur. Allons, Franck, soyez sincère, dit le *squire* avec cet air de supériorité qu'il savait si bien prendre, supposons, d'un côté, l'Église en longs habits de lin, et de l'autre mis Sophie sans lin d'aucune espèce ; pour laquelle vous décideriez-vous? —Pour toutes les deux, sur mon honneur! répondit le chapelain.— Fort bien, Franck, s'écria le *squire*, mais je veux que ce verre de vin me suffoque, si une personne très-jolie ne vaut pas mieux que vos grimaces. Vos dîmes et vos simagrées ne sont que charlatanisme, et je me fais fort de le prouver. — Je voudrais que vous l'entreprissiez, s'écria mon fils Moïse : je pense que je serais en état de vous répondre. — Fort bien, Monsieur, reprit à l'instant le *squire*, qui vit à qui il avait affaire, et qui fit signe de l'œil à la compagnie pour avertir de la mystification. Si vous êtes disposé, poursuivit-il, à discuter froidement cette matière, je suis prêt à accepter le défi. Et d'abord, comment voulez-vous la traiter : analogiquement ou dialogiquement? — Rationnellement, répondit Moïse, ravi que le champ de la dispute lui fût ouvert. — A merveille, reprit son antagoniste. Voyons : avant tout, j'espère que vous ne nierez pas que tout ce qui existe, existe. Si vous ne m'accordez pas ce point-là, je ne puis aller plus loin.—Pourquoi ne ne l'accorderais-je pas? répondit Moïse. Je crois que je puis le faire, et même avec avantage. — J'espère aussi, reprit l'autre, que

1. Église de Londres dont le voisinage est très-mal fréquenté.

vous m'accorderez que la partie est moindre que le tout ? — Assurément, dit Moïse, cela est juste et raisonnable. — J'espère enfin que vous conviendrez, s'écria le *squire*, que les deux angles d'un

triangle sont égaux à deux droits. — Rien n'est plus clair, répliqua mon fils, en regardant autour de lui avec son air d'importance accoutumé. — Fort bien donc, s'écria le *squire*, en parlant

avec volubilité : les prémisses étant ainsi posées, je poursuis et je prétends que l'enchaînement des êtres procédant en raison double réciproque, produit naturellement un dialogisme problématique qui prouve, en quelque façon, que l'essence de la spiritualité peut être reportée à la seconde catégorie. — Arrêtez! arrêtez! s'écria Moïse, je nie cela : me croyez-vous disposé à laisser passer doucement des propositions si hétérodoxes? — Comment! s'écria le *squire* du ton de la colère, vous ne m'accordez pas cela! Répondez-moi à une question bien simple : Pensez-vous qu'Aristote ait raison lorsqu'il dit que les relatifs sont des relations?—Sans difficulté, répondit Moïse. S'il est ainsi, dit M. Thornhill, répondez directement à cette proposition : Croyez-vous que l'investigation analytique de la première partie de mon enthymême soit défectueuse, *secundum quoad,* ou *quoad minus?* Et donnez-moi vos raisons, donnez-les-moi tout à l'heure.—J'affirme, s'écria Moïse, que je ne comprends pas bien la force de votre raisonnement; mais s'il était réduit à une proposition simple, j'imagine que je pourrais y répondre. — Oh! Monsieur, reprit le *squire*, je suis votre très-humble serviteur. Je vois que vous voudriez que je fournisse tout à la fois et des arguments et de l'intelligence. Non, Monsieur, c'est être, je le déclare, un peu trop exigeant. » Cette conclusion fit rire toute la compagnie aux dépens du pauvre Moïse, qui montra seul une mine triste au milieu d'un groupe de visages joyeux, et qui ne proféra plus un seul mot pendant tout le reste de la fête.

Tout ceci ne me fit nullement plaisir; mais l'effet en fut contraire sur Olivia, qui prit pour de l'esprit ce qui n'était que de la mémoire. Elle regarda en conséquence le *squire* comme un gentleman accompli; et si l'on réfléchit pour combien entre dans cette dénomination une figure agréable, de beaux habits et une grande fortune, on sera disposé à lui pardonner. M. Thornhill, quoique réellement ignorant, parlait avec facilité, et pouvait discourir d'une manière aisée sur tous les lieux communs de la conversa-

tion. On ne doit pas être étonné qu'un tel talent lui gagnât l'affection d'une jeune personne qui, accoutumée par son éducation à voir priser en elle les qualités extérieures, devait naturellement en faire cas dans autrui.

Quand notre jeune propriétaire fut parti, nous recommençâmes à entrer en discussion sur son mérite. Comme ses regards et ses discours s'étaient adressés surtout à Olivia, il n'y eut pas lieu de douter que ce ne fût elle qui nous attirât ses visites. Elle parut même prendre assez bien les plaisanteries innocentes de son frère et de sa sœur sur ce sujet ; il n'y eut pas jusqu'à Déborah qui parut partager la gloire de la journée, et s'enorgueillir de la conquête de sa fille comme si c'eût été la sienne propre. « Présentement, mon cher, me dit-elle, je vous avouerai franchement que c'est moi qui ai recommandé à mes filles d'encourager les visites du *squire*. J'ai toujours eu un peu d'ambition, et vous voyez que je n'avais pas tort ; car qui sait comment ceci finira? — Qui le sait, en effet? repris-je avec un soupir. Pour mon compte, ceci ne me plaît pas du tout : j'aurais beaucoup mieux aimé quelqu'un de pauvre et d'honnête, que ce beau monsieur avec sa fortune et son irréligion ; car notez bien, que s'il est tel que je le soupçonne, jamais un esprit fort ne deviendra mon gendre.

« — Assurément, mon père, dit Moïse, vous poussez la sévérité trop loin sur cet article ; car le ciel ne lui demandera jamais compte de ce qu'il aura pensé, mais de ce qu'il aura fait. Il n'est personne dans l'esprit de qui ne s'élèvent mille mauvaises pensées qu'il n'est pas en son pouvoir de réprimer. C'est peut-être involontairement que ce *gentleman* parle légèrement de la religion ; de sorte qu'en convenant que ses sentiments sont erronés, on ne peut pas plus le blâmer de ce qu'ils s'emparent de son esprit, qu'on ne pourrait blâmer le gouverneur d'une ville sans murailles de souffrir l'invasion de l'ennemi.

« — Il est vrai, mon fils, répondis-je ; mais si le gouverneur appelle lui-même l'ennemi, il devient véritablement coupable, et c'est

toujours là le cas de ceux qui embrassent l'erreur. Leur tort consiste, non pas à se rendre aux preuves qu'on leur fournit, mais au contraire à fermer les yeux devant celles qui leur sont offertes. Semblables aux juges qui se laissent corrompre, ils se prononcent sur l'exposé d'une seule des parties, et refusent d'examiner le pour et le contre. De même, mon fils, quoique l'erreur, dans le principe, puisse être en nous involontaire, comme nous l'avons accueillie, ou par négligence, ou par perversité, nous méritons châtiment pour notre faute, ou mépris pour notre folie. »

Ma femme alors s'engagea dans la conversation, mais sans répondre à l'argument. Elle fit observer que beaucoup de braves gens de notre connaissance étaient des esprits forts, et n'en étaient pas de moins bons maris; que d'ailleurs elle connaissait des filles qui avaient eu assez d'habileté pour convertir leurs époux. « Et qui sait, mon cher, continua-t-elle, de quoi Olivia est capable? Cet enfant parle fort bien sur toute sorte de sujets, et à ma connaissance elle est fort versée dans la controverse.

«—Eh quoi! ma chère femme, m'écriai-je, quels livres de controverse a-t-elle pu lire? Je ne me rappelle pas lui avoir jamais mis de pareils livres entre les mains; assurément, vous exagérez son mérite. — Pardon, mon père, répondit Olivia, j'ai lu beaucoup de controverses. J'ai lu les disputes de Thwackum et de Squarre, et les discussions de Robinson Crusoé avec le sauvage Vendredi. Je suis occupée présentement à lire les controverses de l'amour suivant la religion. — Oui dà! m'écriai-je, voilà qui est fort bien, et vous êtes une bonne fille; je crois que vous êtes parfaitement en état d'opérer des conversions. Ainsi, mon enfant, allez aider votre mère à faire de la tarte de groseilles. »

CHAPITRE VIII

Amour qui ne promet pas une grande fortune, et qui peut cependant en produire une considérable.

Le lendemain matin, M. Burchell vint nous revoir, et quoique, pour certaines raisons, ces fréquentes visites commençassent à me déplaire, je ne pouvais cependant, ni lui fermer ma porte, ni lui refuser place au coin du feu. Il est vrai que l'ouvrage qu'il faisait payait, et au delà, sa dépense ; car il travaillait vigoureusement avec nous ; et soit qu'il s'agît de faner le foin ou de le mettre en meule, il était toujours en avant. D'ailleurs, il avait sans cesse à nous dire quelque chose d'amusant qui diminuait notre fatigue ; et il était à la fois si extravagant et si sensé, que je l'aimais, me moquais de lui et en avais pitié. Mon seul mécontentement contre lui provenait de l'attachement qu'il laissait voir pour ma fille cadette. Il l'appelait, en badinant, *sa petite amie ;* et s'il apportait à chacune de mes filles quelque parure de rubans, celle de Sophie était toujours la plus belle. Je ne sais comment cela se faisait, mais chaque jour il semblait devenir plus aimable, acquérir plus d'esprit, et donner davantage à sa simplicité l'air imposant de la sagesse.

Nous dînions un jour dans le pré, assis ou plutôt couchés autour d'un repas frugal, et la nappe étendue sur le foin ; M. Burchell semblait répandre sur le festin la joie et la gaieté. Pour augmenter nos plaisirs, deux merles placés sur des haies opposées chantaient en se répondant : le rouge-gorge familier venait becqueter les miettes qui tombaient de nos mains ; tout ce qui nous entourait portait l'empreinte de la tranquillité. « Je ne suis jamais assise ainsi, dit Sophie, sans me rappeler le sort de ces deux fiancés, décrit par M. Gay d'une manière si touchante, et qui furent écrasés par un monceau de gerbes. Il y a quelque chose de si pathétique dans cette description, que je l'ai relue cent fois avec un nouveau plaisir. — Selon moi, reprit Moïse, les plus beaux traits de ce morceau sont bien au-dessous de la fable d'Acis et Galathée, dans Ovide : le poëte romain entend bien mieux l'usage des contrastes ; et c'est de cette figure artistement employée que dépend la force du pathétique. — Il est à remarquer, dit M. Burchell, que les deux poëtes dont vous parlez ont également contribué à introduire, chacun dans leur pays, un faux goût, en surchargeant leurs vers d'épithètes. Des hommes de peu de génie ont trouvé fort aisé de les imiter dans leurs défauts ; et la poésie anglaise, comme celle des derniers temps de l'empire de Rome, n'offre à présent qu'une surabondance d'images sans but et sans liaison, et un amas d'épithètes qui peuvent aider à l'harmonie, mais qui n'ajoutent rien au sens. Mais peut-être penserez-vous, Madame, qu'il est juste qu'en censurant ainsi les autres, je les mette à portée de prendre leur revanche ; aussi n'ai-je fait cette remarque que pour avoir occasion de lire à la compagnie une ballade qui, quels que soient ses défauts, est du moins exempte, à ce que j'imagine, de celui que je viens de relever. »

BALLADE

« Viens, bon ermite du vallon,
« Viens, que ta marche hospitalière
« Guide mes pas vers la lumière
« Dont j'aperçois le doux rayon.

« Dans ces déserts dont l'étendue
« Semble s'accroître devant lui,
« Égaré, faible et sans appui,
« Un voyageur s'offre à ta vue. »

— « Mon fils, dans cette obscurité,
« Crains de t'engager, dit l'ermite;
« Fuis un feu trompeur; sa clarté
« A ta perte te précipite.

« Pour le pauvre et le voyageur
« Ma cellule n'est jamais close;
« Si je possède peu de chose,
« Je l'offre du moins de bon cœur.

« Viens passer dans mon ermitage
« Une nuit exempte de maux;
« Viens, avec moi gaiement partage
« Des fruits, un jonc et le repos.

« Les hôtes des bois où nous sommes
« Ne tombent point sous mes couteaux;
« L'Éternel a pitié des hommes,
« Moi, j'ai pitié des animaux.

« Les végétaux de la colline
« M'offrent un innocent festin,
« Et l'eau de la source voisine,
« Un breuvage agréable et sain.

« Pèlerin jeune et solitaire,
« Bannis tous soins inquiétants :
« L'homme a besoin de peu sur terre;
« Et n'en a pas besoin longtemps. »

La rosée est moins douce aux plantes,
Qu'au jeune étranger ces accents :
Il joint ses mains reconnaissantes,
Et suit son vieux guide à pas lents.

Au fond d'un bois sauvage et sombre,
Un toit solitaire, écarté,
Offre, en tous les temps, sous son ombre,
La modeste hospitalité.

Sous l'humble chaume qui le couvre,
Nul trésor ne peut attirer;
Le loquet fuit, la porte s'ouvre,
Le couple innocent vient d'entrer.

A l'heure où le sommeil invite
A se délasser du labeur,
En attisant son feu, l'ermite
Veut égayer le voyageur.

Il offre des noix, des amandes,
Et quelques fruits rafraîchissants;
Puis il raconte des légendes,
Pour tromper la longueur du temps.

Le chat qui bondit et folâtre,
Forme un épisode riant;
Le grillon chante au fond de l'âtre;
Le fagot brûle en pétillant.

Mais sous le poids de la tristesse
Le voyageur est accablé,
Un tourment inconnu l'oppresse,
Bientôt ses larmes ont coulé.

En les voyant, le bon ermite
A senti se serrer son cœur :
« Jeune homme, apprends-moi quel malheur
« Cause le trouble qui t'agite.

« Qui t'a, loin des tiens, entraîné?
« Est-ce la fortune ennemie?
« Pleures-tu l'amitié trahie?
« Pleures-tu l'Amour dédaigné?

« Du sort jamais par les largesses,
« L'homme prudent n'est abusé;
« Celui qui prise les richesses,
« Mérite peu d'être prisé.

« L'amitié, qu'est-ce? une fumée,
« Une ombre vaine, une vapeur
« Qui suit les biens, la renommée,
« Et s'éclipse auprès du malheur.

« Et l'amour pur, l'amour fidèle,
« Ah! c'est un mot encor plus vain;
« Pour le trouver, glisse ta main
« Dans le nid de la tourterelle.

« Jeune homme, bannis ta douleur,
« Et dédaigne un sexe perfide. »
Tandis qu'il parlait, la rougeur
Décèle l'étranger timide.

L'ermite voit mille beautés
Briller, pâlir, briller encore,
Comme l'opale de l'aurore
Teint les nuages argentés.

L'inconnu, que trahit sa flamme,
Ne peut se taire plus longtemps:
Ce pèlerin, c'est une femme
Dans tout l'éclat de son printemps.

« Pardonnez si, dans cette enceinte,
« Mes pas, lui dit-elle, portés,
« Ont profané la maison sainte
« Que le ciel et vous habitez.

« Soulagez une infortunée,
« Que tourmente un fatal amour
« Et dont rien ne peut, nuit et jour,
« Charmer la triste destinée.

« Mon père, homme riche et puissant,
« Habitait les bords de la Tyne,
« Il chérissait son Angéline,
« Elle était son unique enfant.

« Une cour nombreuse et brillante,
« Bientôt s'empresse sur mes pas;
« Partout on m'adule, on me vante,
« On rend hommage à mes appas.

« De riches dons me font entendre
« Qu'on espère gagner mon cœur;
« Edwin, plus timide et plus tendre,
« N'osait avouer son ardeur.

« Sans faste et sans suite importune,
« L'Amour l'enchainait sous ma loi,
« Son cœur seul était sa fortune;
« Mais son cœur était tout à moi.

« Bien purs sont les pleurs de l'aurore,
« Bien pure est la fleur au matin;
« Bon ermite, ah! de mon Edwin
« L'âme était bien plus pure encore.

« Mais la fleur, les pleurs du matin,
« Brillent peu longtemps au bocage;
« Leur changement fut mon partage,
« Et leurs attraits celui d'Edwin.

« Coquette, inconséquente et vaine,
« Hélas! je causais son tourment :
« J'aimais Edwin secrètement,
« Et je triomphais de sa peine.

« Enfin, lassé de mes dédains,
« Il brise une chaine trop rude,
« Et bientôt dans la solitude
« Il va terminer ses destins.

« Je dois un tribut à sa cendre,
« Ce tribut, je veux le payer :
« Sur sa tombe je veux m'étendre,
« Mon crime ainsi doit s'expier.

« Là, bientôt le mal qui me mine,
« Comme lui, me fera périr;
« Edwin est mort pour Angéline,
« Moi, pour Edwin, je veux mourir.

« — Tu ne mourras point, dit l'ermite,
« En la pressant contre son sein;
« A ce cœur brûlant qui palpite,
« Reconnais en moi ton Edwin.

« Angéline, objet plein de charmes,
« A qui j'ai conservé ma foi,
« C'en est fait, tu sèches mes larmes,
« Tu me rends au bonheur, à toi.

« Ne nous quittons plus, douce amie,
« Bannis tout regret, tout souci;
« Qu'en mes bras, âme de ma vie,
« Je te presse toujours ainsi.

« L'un à l'autre Amour nous destine;
« Non, rien ne nous désunira,
« Et mon dernier soupir suivra
« Le dernier soupir d'Angéline. »

Sophie, pendant la lecture de cette ballade, semblait joindre un air de tendresse à son approbation; mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fusil tiré tout près de nous, et à l'instant nous vîmes un homme passer à travers la haie pour ramasser le gibier qu'il avait tué. Ce chasseur était le chapelain du *squire* qui venait de tirer un des merles qui nous avaient si agréablement amusés. Un bruit si fort et qui venait de si près fit tressaillir mes filles, et je remarquai que Sophie, par un mouvement de frayeur, s'était jeté dans les bras de M. Burchell, comme pour y chercher un refuge. Le chapelain nous aborda, et nous demanda pardon de nous avoir effrayés, protestant qu'il ignorait que nous fussions si près. Il s'assit ensuite auprès de ma fille cadette, et lui offrit, en chasseur galant, ce qu'il avait tué dans la matinée. Elle allait le refuser, mais un coup d'œil de sa mère lui fit entendre que ce refus serait impoli; de sorte qu'elle accepta, quoique avec répugnance. Ma femme, selon sa coutume, laissa percer sa vanité en me disant à l'oreille

que Sophie avait fait la conquête du chapelain, comme sa sœur celle du *squire*. Je soupçonnais cependant avec plus de probabilité que ses affections étaient placées ailleurs : le chapelain était député vers nous pour nous prévenir que M. Thornhill avait fait venir des musiciens et des rafraîchissements, et qu'il se proposait de faire danser, ce même soir, les jeunes demoiselles, au clair de la lune, sur la pelouse qui était devant notre porte. « J'avouerai, continua-t-il, que mon empressement à vous annoncer le premier cette nouvelle n'était pas désintéressé ; car j'ose espérer que, pour ma récompense, miss Sophie voudra bien me faire l'honneur de danser avec moi. » Ma fille répondit que ce serait avec plaisir, si elle pouvait accepter honnêtement : « Mais voici un monsieur, dit-elle en regardant M. Burchell, qui m'a aidée dans les travaux de la journée, il est juste qu'il partage mes amusements. » M. Burchell la remercia de sa politesse, mais il céda sa main au chapelain, ajoutant qu'il se rendait, le soir même, à cinq milles de là pour un souper de moisson auquel il était invité. Son refus me parut un peu extraordinaire, et je ne concevais pas comment une personne aussi sensée que ma fille cadette pouvait préférer ainsi un homme ruiné à quelqu'un dont les espérances de fortune étaient beaucoup plus grandes. Mais comme les hommes savent mieux discerner le mérite des femmes, de même il arrive souvent que les femmes jugent plus sainement de nous. Les deux sexes semblent avoir été faits pour s'observer l'un l'autre, et sont pourvus de talents pour cette observation mutuelle.

CHAPITRE IX

Deux grandes dames sont introduites.
Il semble que toujours une parure plus brillante donne des manières plus distinguées.

A peine M. Burchell venait de nous quitter, et Sophie de consentir à danser avec le chapelain, que les petits vinrent, tout courant, nous annoncer l'arrivée du *squire* et d'une nombreuse compagnie. En rentrant, nous trouvâmes notre jeune seigneur avec deux messieurs et deux jeunes dames richement vêtues, qu'il nous présenta comme des personnes fort bien posées et de la plus grande distinction. Il se trouva que nous n'avions pas assez de chaises pour tout le monde. M. Thornhill proposa immédiatement que chaque homme s'assît sur les genoux d'une dame ; je m'y opposai très-décidément, malgré les coups d'œil de ma femme. Moïse fut envoyé pour emprunter quelques chaises, et, comme il nous manquait aussi deux dames pour compléter un quadrille, les deux *gentlemen* allèrent avec lui recruter deux danseuses. Chaises et danseuses furent bientôt trouvées. Ces messieurs revinrent avec les deux fraîches et roses filles de mon voisin Flambourough, qu'animaient beaucoup leurs parures de rubans rouges. Mais il survint un contre-temps que nous n'avions pas prévu.

Quoique les jeunes miss Flambourough fussent réputées pour les meilleures danseuses de la paroisse, et qu'elles entendissent en

perfection les gigues et les rondes, elles ne connaissaient nullement les contre-danses. Cela nous déconcerta d'abord; cependant, après qu'on leur eût montré un peu les figures, et qu'on les eût dirigées

en tout sens, elles commencèrent à bien aller. Notre musique consistait en deux violons avec un fifre et un tambourin. La lune brillait dans tout son éclat. M. Thornhill et ma fille aînée menaient la danse au grand plaisir des spectateurs; car les voisins ayant appris ce qui se passait étaient venus en foule pour nous regarder.

Ma fille dansait avec tant de grâce et de vivacité, que ma femme ne put s'empêcher de découvrir son orgueil et la joie de son cœur, en m'assurant que la petite friponne avait appris d'elle tous les pas qu'elle faisait si bien. Les dames de la ville faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour avoir la même aisance; elles minaudaient, se trémoussaient, prenaient des airs languissants, mais leurs efforts étaient inutiles. Les spectateurs avouaient cependant que tout cela était fort beau; mais le voisin Flambourough observa que les pas de miss Livy marquaient chaque note de musique aussi exactement que l'écho. Après environ une heure de danse, les dames qui craignaient de s'enrhumer rompirent le bal. Il me semble que l'une d'elles s'exprima sur ce sujet d'une façon bien grossière, en disant que *la sueur lui dégouttait partout*.

A notre retour à la maison, nous trouvâmes un fort bon souper froid que M. Thornhill avait fait apporter. La conversation devint alors plus réservée; les deux dames, à leur tour, éclipsèrent entièrement mes filles; car elles ne parlaient que du grand monde, des compagnies du bon ton, et autres sujets relevés, tels que peinture, bon goût, Shakspeare et *harmonica*. Il est vrai que deux ou trois fois elles nous surprirent beaucoup en laissant échapper des jurons, mais cela me parut la marque la plus positive qu'elles étaient de qualité, quoique j'aie appris depuis que les jurons étaient tout à fait proscrits de la bonne compagnie. Néanmoins, leur grande toilette jetait un voile sur la grossièreté de leur conversation. Mes filles paraissaient regarder avec envie leurs avantages extérieurs; et ce qui semblait répréhensible, elles

l'attribuaient à un raffinement du bon ton qui échappait à notre simple intelligence.

Mais la complaisance de ces dames était encore au-dessus de leurs autres qualités ; une d'elles remarqua, que si miss Olivia voyait un peu de monde, elle y gagnerait beaucoup. L'autre ajouta qu'un seul hiver passé à Londres rendrait sa petite Sophie entièrement méconnaissable. Ma femme applaudissait hautement à ces observations, ajoutant qu'il n'y avait rien qui lui eût fait tant de plaisir que de pouvoir perfectionner l'éducation de ses filles en passant à Londres avec elles un seul hiver. A cela je ne pus m'empêcher de répliquer que leur éducation n'était déjà que trop au-dessus de leur fortune, et que des manières plus recherchées ne serviraient qu'à rendre leur pauvreté ridicule, en leur donnant du goût pour des plaisirs auxquels elles n'avaient pas le droit de prétendre. « Et à quels plaisirs, s'écria M. Thornhill, n'ont pas le droit de prétendre des personnes aussi agréables? Quant à moi, continua-t-il, je jouis d'une fortune assez considérable : amour et liberté, voilà ma devise; mais si la moitié de ma fortune pouvait plaire à ma charmante Olivia, que je sois damné si elle ne lui était pas assurée à l'instant ! et toute la faveur que je demanderais en retour, serait la permission d'ajouter ma personne au présent. » Je n'étais pas tellement étranger au monde, que je ne susse fort bien que c'était là le jargon adroit dont on se servait pour déguiser l'insolence de la proposition la plus insultante : mais je fis un effort pour contenir mon indignation. « Monsieur, répliquai-je vivement, la famille que vous voulez bien honorer de votre présence a été élevée dans des sentiments d'honneur aussi délicats que vous l'avez été vous-même. Toute tentative dont le but serait d'y porter atteinte pourrait être suivie des plus dangereuses conséquences. L'honneur, monsieur, est le seul trésor qui nous reste, et nous devons en conserver soigneusement le dépôt. »

Je me repentis bientôt de la chaleur avec laquelle je m'étais expliqué ; car le jeune gentleman, en me serrant la main, me dit

qu'il louait ma façon de penser, quoiqu'il désapprouvât mes soupçons. « Quant à ce que vous venez de me faire entendre, poursuivit-il, je vous proteste que rien n'était plus loin de mon cœur. Non, par tout ce qu'il y a de séduisant au monde, une vertu qui exige un siége en forme ne sera jamais de mon goût ; en amour, je ne suis que pour les *coups de main*. »

Les deux dames, qui avaient paru ne pas entendre ce qui précédait, furent très-choquées de cette phrase un peu risquée, et entamèrent un dialogue fort sage et fort sérieux sur la vertu. Ma femme, le chapelain et moi, nous nous joignîmes à la conversation ; et le *squire* lui-même fut forcé de témoigner enfin de la contrition pour ses anciens excès. Nous parlâmes des plaisirs de la tempérance et de la sérénité d'une âme qui n'est point souillée par le vice. J'étais enchanté que mes deux petits eussent veillé plus tard que de coutume, afin qu'ils pussent profiter d'une conversation si édifiante. M. Thornhill alla même plus loin que moi, et me demanda s'il me convenait de faire la prière du soir. J'acceptai avec joie sa proposition, et le reste de la soirée se passa d'une manière très-satisfaisante, jusqu'à ce que la compagnie songeât à se retirer. Les dames parurent se séparer avec peine de mes filles, qu'elles avaient prises en grande amitié, et se réunirent pour demander la permission de les recevoir chez elles. Le *squire* appuya la requête, et ma femme y joignit ses instances ; mes filles me regardaient de l'air du désir. Dans cette perplexité, je fis deux ou trois objections, que mes filles détruisirent à l'instant ; de sorte qu'à la fin je fus obligé de prononcer un refus formel, qui me valut pour toute la journée du lendemain des airs refrognés et des réponses laconiques.

CHAPITRE X

La famille fait des efforts pour aller de pair avec des gens plus riches qu'elle. Misère du pauvre qui veut paraître au-dessus de sa position.

Je commençai à m'apercevoir que toutes mes longues et pénibles leçons sur la modération, la simplicité et le contentement dans son état ne produisaient absolument aucun effet. Les politesses marquées que nous venions de recevoir de gens qui nous étaient supérieurs en fortune, réveillèrent cet orgueil que j'avais assoupi, mais que je n'avais pu détruire. Nos fenêtres recommencèrent à être chargées de fioles pour le visage et pour le cou ; le soleil et le feu furent redoutés comme les plus mortels ennemis de la peau. Ma femme remarqua que ses filles avaient les yeux battus quand elles se levaient trop matin ; que de travailler après le dîner leur rendait le nez rouge, et me prouva, par les meilleures raisons, que leurs mains n'étaient jamais si blanches que lorsqu'elles ne faisaient rien. Ainsi donc, au lieu de finir les chemises de Georges, elles se remirent à chiffonner leurs anciennes gazes et à broder du marli. Les pauvres miss Flambourough, jusque-là leurs compagnes chéries, furent éloignées comme des connaissances trop vulgaires, et toutes les conversations ne roulèrent plus

que sur le grand monde, les compagnies du bon ton, la peinture, le bon goût, Shakspeare et l'*harmonica*.

Tout cela eût été supportable encore, si une Égyptienne, une diseuse de bonne aventure, ne fût venue nous transporter dans les régions de la plus haute sublimité. Cette sibylle basanée ne parut pas plutôt, que mes filles accoururent me demander un shelling chacune, pour le lui donner en lui faisant une croix dans la main. A dire vrai, j'étais las d'être toujours prudent, et je ne pus m'empêcher de leur accorder ce qu'elles souhaitaient, parce que j'aimais à les voir heureuses. Je leur donnai donc à chacune un shelling. Je dois cependant dire, pour l'honneur de ma famille, qu'elles n'étaient jamais sans argent sur elles; ma femme laissait toujours à chacune une guinée dans sa poche, mais avec défense expresse de jamais la changer. Après qu'elles eurent été enfermées pendant quelque temps avec l'Égyptienne, elles revinrent, et je lus aisément dans leurs yeux qu'il leur avait été promis quelque chose de grand. « Eh bien, mes enfants, leur dis-je, comment cela s'est-il passé? Dis-moi, Livy, la diseuse de bonne aventure t'en a-t-elle donné pour ton argent? — Oui, père, répondit la petite d'un air fort sérieux; je crois que cette femme a commerce avec qui je n'oserais dire; car elle m'a dit positivement qu'avant qu'il fût un an je serai mariée à un *squire*. — Fort bien; et toi, Sophie, mon enfant, quel est le mari que tu dois avoir? — Père, répondit-elle, je dois avoir un lord peu de temps après que ma sœur aura épousé son *squire*.—Quoi! m'écriai-je, voilà tout ce que vous avez pour vos deux shellings! pauvres dupes! je vous aurais promis, moi, pour la moitié de la somme, un prince et un nabab. »

Cette curiosité de mes filles produisit cependant des effets très-sérieux : nous commençâmes à nous croire destinés à quelque chose de grand, et nous anticipâmes sur notre future grandeur.

On l'a remarqué mille fois et je le ferai observer encore, que les moments que nous passons dans l'attente du bonheur sont

plus agréables que ceux qui sont couronnés par la jouissance. Dans le premier état, nous assaisonnons le mets à notre goût ; dans le second, c'est la nature qui nous l'apprête. Il est impossible de rappeler la foule d'agréables rêveries auxquelles nous nous abandonnions. Nous voyions déjà notre fortune rétablie ; et comme toute la paroisse prétendait que le *squire* avait du goût pour ma fille, qui de son côté raffolait de lui, dans cette période de bonheur, ma femme faisait les plus beaux rêves du monde, qu'elle ne manquait pas de nous raconter tous les matins, dans le plus grand détail et du ton le plus solennel. Une nuit, elle avait vu un cercueil et des os en croix, signe certain d'une noce prochaine ; une autre fois, elle rêvait que les poches de ses filles étaient pleines de petites pièces de monnaie de cuivre, signe indubitable qu'elles seraient bientôt remplies d'or. Mes filles avaient aussi leurs présages. Elles sentaient d'étrangers baisers sur leurs lèvres; elles voyaient des anneaux à la chandelle, des bourses s'élancer du feu, et des lacs d'amour au fond de chaque tasse de thé.

Vers la fin de la semaine, nous reçûmes une petite lettre des dames de Londres ; elles nous faisaient leurs compliments, et nous marquaient qu'elles espéraient voir toute la famille à l'église le dimanche suivant. Je m'aperçus que, pendant toute la matinée du samedi, ma femme et ses filles avaient ensemble des conférences secrètes, et qu'elles me regardaient de temps en temps avec des yeux qui annonçaient qu'il se tramait quelque chose. A dire vrai, je soupçonnai fortement qu'il y avait sur le tapis quelque plan ridicule pour paraître le lendemain avec éclat. Le soir, elles commencèrent leurs attaques dans toutes les règles, et ce fut ma femme qui entreprit la conduite du siége. Après le thé, comme elle me vit de bonne humeur, elle débuta ainsi : « Je crois, mon cher Charles, que nous aurons demain beaucoup de monde à l'église. — Cela se pourra bien, ma chère, lui répondis-je ; mais, vous ne devez pas vous en inquiéter : je vous promets, dans tous

les cas, un sermon. — Ah! j'y comptais bien, reprit-elle; mais, mon ami, je pense que nous devrions paraître à l'église aussi décemment qu'il sera possible; car qui sait ce qui peut arriver?—Vos précautions, répondis-je, sont extrêmement louables; rien ne me charme plus qu'un extérieur décent à l'église. Nous devons y joindre au recueillement et à l'humilité, la joie et la sérénité du visage. — Oui, reprit-elle, je sais cela; mais je veux dire que nous devrions y aller de la manière la plus convenable que faire se pourrait, et pas tout à fait comme les paysans qui nous environnent. — Vous avez parfaitement raison, répliquai-je, ma chère amie, et j'allais vous dire précisément la même chose. La manière la plus convenable est d'y aller d'aussi bonne heure qu'il vous sera possible, afin d'avoir le temps de faire la méditation avant que le service commence. — Bon, bon, dit ma femme en m'interrompant.., tout cela est vrai, mais ce n'est pas là ce dont il s'agit. Ce que je veux dire, c'est que nous devrions aller à l'église avec quelque distinction. Vous savez que l'église est à deux milles d'ici: et je n'aime point voir mes filles gagner leur banc, toutes rouges et tout essoufflées de la marche, et ayant l'air de paysannes qui viennent de remporter le prix de la course. Voici donc, mon cher, la proposition que j'ai à vous faire. Nous avons nos deux chevaux de charrue, le poulain qui est depuis neuf ans dans la maison, et son camarade Blackberry, qui n'ont rien fait depuis un grand mois; aussi deviennent-ils gras et paresseux. Pourquoi ne feraient-ils pas quelque chose aussi bien que nous? Je puis vous assurer que quand Moïse les aura arrangés, ils n'auront point du tout mauvaise mine. »

A cette proposition, j'objectai que marcher à pied aurait cent fois meilleure façon que d'aller sur de si misérables montures, attendu que Blackberry était borgne, et le poulain sans crins; que l'un et l'autre n'avaient jamais été dressés à la selle; qu'ils avaient toutes sortes de défauts, et que d'ailleurs nous ne possédions qu'une selle et un coussinet dans toute la maison. Mais on trouva

réponse à tout, et je fus obligé de céder. Le lendemain matin, je vis qu'on n'était pas médiocrement affairé pour rassembler tout l'attirail nécessaire à l'expédition ; comme je me doutais que cela prendrait beaucoup de temps, j'allai devant à l'église, et l'on promit de me suivre bientôt. J'attendis près d'une heure devant le pupitre ; et ne voyant venir personne, je fus obligé de commencer le service, fort fâché intérieurement de leur absence. Mon mécontentement s'accrut encore lorsque je vis le service fini, sans que personne de ma famille y eût paru. Je pris pour m'en retourner le grand chemin qui avait cinq milles, tandis que celui des gens de pied n'en avait que deux, et quand je fus à moité chemin de la mai-

son, j'aperçus la procession qui s'avançait lentement vers l'église : mon fils, ma femme et les deux petits étaient perchés sur l'un des deux chevaux, et mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause de leur retard ; mais je vis bientôt à leur figure qu'il leur était

arrivé mille infortunes sur la route. D'abord les chevaux avaient refusé de sortir de la maison, jusqu'à ce que M. Burchell eût eu la complaisance de les faire avancer l'espace d'environ deux cents toises, en les frappant de son bâton. Ensuite, les sangles du cheval de ma femme s'étaient rompues et il avait fallu s'arrêter, pour les raccommoder. Après quoi, l'un des chevaux s'était mis dans la tête de s'arrêter tout court, sans que prières ni coups pussent le déterminer à avancer. Cette fantaisie ne venait que de lui passer, lorsque je rencontrai la cavalcade ; mais voyant que tout le monde était sain et sauf, leur mésaventure ne me fit pas beaucoup de peine, parce qu'elle me donnait beau jeu par la suite pour faire prévaloir mes idées, et pour apprendre à mes filles à avoir un peu plus d'humilité.

CHAPITRE XI

La famille continue à vouloir briller.

La veille de la Saint-Michel arrivait le lendemain ; nous fûmes invités chez le voisin Flambourough à casser des noix, et à nous livrer aux amusements de la campagne. Notre dernière mortification nous avait un peu humiliés ; sans cela, il est présumable que nous aurions rejeté avec dédain une pareille invitation. Quoi qu'il en soit, nous daignâmes consentir à nous amuser. L'oie et les *poudings* de notre honnête voisin étaient bons, et, de l'avis même de ma femme, qui était une connaisseuse, sa bière douce fut trouvée excellente. A la vérité, sa manière de narrer ne méritait pas tout à fait les mêmes éloges : ses histoires étaient longues, ennuyeuses, toujours relatives à lui-même, et nous en avions déjà ri dix fois : cependant nous fûmes assez polis pour en rire une fois encore.

M. Burchell, qui était de la partie, et qui aimait toujours à mettre en train par quelque plaisir innocent, proposa aux jeunes garçons et aux jeunes filles de jouer à *colin-maillard*. Ma femme elle-même consentit à être du jeu, et j'eus du plaisir en pensant qu'elle n'était pas encore trop vieille. Pendant ce temps-là, mon

voisin et moi, nous étions spectateurs; nous riions chaque fois que quelqu'un était pris, et nous vantions l'adresse qui nous distinguait quand nous étions jeunes. La *main-chaude* suivit; ensuite le jeu *des questions*, et l'on finit par jouer à la *savate*. Comme il

est possible que tout le monde ne connaisse pas cet amusement du bon vieux temps, il est nécessaire de dire que pour jouer à ce jeu, toute la compagnie s'assied à terre en rond, à l'exception d'un seul, qui reste debout au milieu, et dont la tâche est d'attraper un soulier que la compagnie se passe de main en main par-dessous les jarrets, à peu près comme une navette de tisserand. Il est alors impossible que la personne qui est debout voie en face tout le cercle, le beau du jeu consiste à lui donner un coup du soulier du côté où elle peut le moins se défendre. C'était ainsi que ma fille aînée était enfermée au milieu du rond, et tapée à chaque instant, s'agitant, gesticulant, et criant d'une voix

propre à assourdir un chanteur des rues : *Point de tricherie ! point de tricherie !* lorsque tout à coup... ô confusion sur confusion ! parut dans la chambre... qui ? nos deux grandes connaissances de Londres, lady Blarney et miss Carolina-Wilelmina-Amelia Skeggs. Je n'entreprendrai pas de peindre cette nouvelle mortification ; toute description ne ferait qu'en affaiblir l'idée. O ciel ! être surpris dans des attitudes si abjectes par des dames d'une condition si relevée ! Aussi pouvait-on attendre autre chose d'un jeu proposé par M. Flambourough ! Nous restâmes pendant quelque temps les yeux fixés en terre, comme si l'étonnement et la honte nous eussent pétrifiés.

Les deux dames étaient allées chez nous pour nous voir, et ne nous ayant pas trouvés, elles étaient venues à notre recherche, pour s'informer de l'accident qui avait empêché la famille de paraître la veille à l'église. Olivia se chargea de répondre pour tous, et se contenta de dire sommairement : Nous sommes tombées de cheval. A cette nouvelle, les dames parurent désolées ; mais sur ce qu'on leur dit que personne n'avait été blessé, elles furent dans le ravissement. Puis apprenant que l'on avait pensé mourir de frayeur, elles redevinrent extrêmement affligées ; mais elles surent que nous avions passé une bonne nuit, et cela les rendit de nouveau excessivement joyeuses. Rien n'égale la complaisance qu'elles témoignèrent à mes filles ; leurs protestations d'amitié avaient été vives la première fois, maintenant elles étaient ardentes. Elles marquèrent un désir extrême de lier une connaissance plus intime. Lady Blarney s'attacha particulièrement à Olivia, et miss Carolina-Wilelmina-Amelia Skeggs (j'aime à lui donner tous ses noms) fit voir un penchant plus décidé pour Sophie. La conversation se soutint entre ces deux dames, pendant que mes filles admiraient en silence leur bon ton et l'élégance de leurs manières. Mais comme tout lecteur, de quelque mince aloi qu'il puisse être, aime tout ce qui s'appelle conversation du grand monde, anecdotes de lords, de ladys et de chevaliers de la jarre-

tières, je demande la permission de rapporter la fin du dialogue dont il s'agit.

« Tout ce que je sais de cette aventure, dit miss Skeggs, c'est que cela peut être ou n'être pas; mais je puis assurer, milady, que l'assemblée entière fut dans la stupéfaction. Mylord changea vingt fois de couleur; milady tomba évanouie; mais sir Tomkyn tirant son épée, jura qu'il était à elle jusqu'à la dernière goutte de son sang.

« — Eh bien, répondit lady Blarney, je puis vous assurer que la duchesse ne m'a pas dit un mot de cela; cependant je suis sûre qu'elle n'a rien de secret pour moi; mais vous pouvez compter sur un fait, c'est que le lendemain matin, mylord duc cria trois fois à son valet de chambre : Jernigan, Jernigan, Jernigan, apportez-moi mes jarretières. »

Mais j'aurais dû préalablement avertir de la conduite impolie de M. Burchell, qui, pendant tout ce dialogue, demeura assis, le visage tourné du côté du feu, et à la fin de chaque phrase laissait, d'un air de mépris, échapper un *puh!* refrain qui nous déplaisait à tous, et qui empêchait la conversation de s'animer.

« D'ailleurs, ma chère Skeggs, continua notre lady, il n'y a pas un mot de cela dans les vers que le docteur Burdock a faits à ce sujet. — *Puh!*

« J'en suis étonnée, s'écria miss Skeggs; car il lui arrive rarement de laisser de côté quelque circonstance intéressante, d'autant qu'il n'écrit que pour son amusement. Mais milady voudrait-elle avoir la bonté de me communiquer ces vers? — *Puh!* — O Dieu! ma chère, reprit milady, pensez-vous que je porte ces sortes de choses-là sur moi? Ce n'est pas certainement qu'ils ne soient très-beaux, et je crois m'y connaître un peu; au moins, je sais ce qui me plaît. En vérité, j'ai toujours été admiratrice des pièces fugitives du docteur Burdock; car, excepté ce qu'il fait, et ce que publie notre chère comtesse d'Hanover Square, il ne paraît plus que des choses pitoyables, rien qui sente le bon ton. — *Puh!*

« — Milady devrait excepter, dit l'autre, ce qu'elle-même insère dans le *Magasin des Dames*. J'espère que vous ne direz pas qu'il y ait là rien de vulgaire et de trivial; mais je crains que nous n'ayons plus rien à espérer de votre façon. — *Puh !*

« — Vous savez, ma chère, dit milady, que ma lectrice m'a quittée pour épouser le capitaine Roach ; et comme mes mauvais yeux ne

me permettent pas d'écrire moi-même, je cherche depuis quelque temps à la remplacer. Mais il n'est pas facile de trouver quelqu'un qui convienne. Il faut avouer aussi que trente livres sterling que je donne sont de faibles honoraires pour une personne bien née,

sachant lire, écrire et se présenter en compagnie. Quant à toutes ces péronnelles de la ville, il n'y a pas moyen de les supporter! — *Puh!*

« — Je sais cela par expérience, dit miss Skeggs; car de trois demoiselles de compagnie que j'ai eues en six mois, une refusait de travailler au linge une heure par jour; une autre trouva que vingt-cinq guinées étaient des appointements trop faibles; et pour la troisième, je fus obligée de la renvoyer, parce que je soupçonnais une intrigue avec le chapelain. La vertu, ma chère lady Blarney, la vertu est sans prix; mais où la trouver? — *Puh!*

Ma femme, qui avait été toute attention pendant ce discours, fut surtout frappée de la fin. Trente livres sterling et vingt-cinq guinées faisaient bien cinquante-six livres sterling et cinq shellings, monnaie d'Angleterre, qu'on jetait pour ainsi dire à la tête, et qu'il était aisé d'assurer à la famille. Elle étudia mes regards pendant quelques moments; et à dire vrai, je pensais que deux places de cette sorte conviendraient parfaitement à nos filles. De plus, si le *squire* avait véritablement de l'affection pour ma fille aînée, c'était la mettre en état de figurer dans un rang élevé. Ma femme résolut de ne pas laisser échapper faute d'assurance des avantages aussi grands; elle entreprit donc la harangue pour toute la famille.

« J'espère, dit-elle, que ces dames voudront bien me pardonner ma présomption; à la vérité, nous n'avons pas droit de prétendre à de telles faveurs, mais cependant il est naturel que je souhaite l'avancement de mes enfants. Et j'ose dire que mes deux filles ne manquent ni d'une bonne éducation, ni de capacité; du moins il serait difficile de trouver mieux à la campagne. Elles savent lire, écrire et compter, travailler à l'aiguille, tricoter, écailler, et faire toute sorte d'ouvrages unis; elles sont un peu musiciennes; elles savent faire de petits ajustements et broder le marli; l'aînée découpe, et la cadette a un talent tout particulier pour tirer les cartes. — *Puh!* »

Quand elle eut débité ce beau morceau d'éloquence, les deux dames se regardèrent en silence pendant quelques minutes, d'un air de doute et d'importance. A la fin, miss Carolina-Wilelmina-Amelia Skeggs daigna répondre que les jeunes miss, autant qu'il est possible d'en juger d'après une connaissance aussi légère, paraissaient convenir très-bien pour ces emplois : « Mais, dit-elle à ma femme, une affaire de cette nature exige, Madame, un examen approfondi des caractères, et de part et d'autre, une connaissance plus intime. Ce n'est pas, Madame, que je soupçonne en rien la vertu, la prudence et la sagesse de ces jeunes miss, mais il y a des formes dans ces affaires, Madame, il y a des formes. — *Puh!*

Ma femme approuva beaucoup cette défiance, observant qu'elle était très-soupçonneuse elle-même ; mais elle s'en rapporta à nos voisins pour le témoignage à rendre de ses filles. Lady Blarney dit que cette enquête était inutile, et que la recommandation de son cousin Thornhill suffirait. Notre demande en resta là.

CHAPITRE XII

La fortune semble avoir pris à tâche
d'humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus pénibles
que des calamités réelles.

De retour à la maison, nous passâmes la soirée en projets de grandeur future. Deborah employait toute sa sagacité à conjecturer laquelle de ses deux filles devait, selon les apparences, avoir la meilleure place, et plus d'occasions d'être lancée dans le grand monde. Le seul obstacle à notre avancement était le besoin que nous avions de la recommandation du *squire*, mais il nous avait donné trop de preuves d'amitié pour que nous doutassions de l'obtenir. Même étant au lit, ma femme continua sa conversation favorite. « Ma foi, mon cher Charles, entre nous, je pense que nous avons fait une excellente besogne aujourd'hui. — Assez bonne, répondis-je, ne sachant trop que dire. — Comment ! assez bonne? reprit-elle. Je crois qu'on ne pouvait mieux faire. Supposons que nos filles fassent à Londres des connaissances du bon ton; et je suis certaine que cela sera, parce qu'il n'y a que Londres dans l'univers pour trouver des maris. D'ailleurs, mon cher ami, tous les jours il arrive des choses plus étranges; et si des

grandes dames se prennent si fort d'amitié pour mes filles, que ne feront pas les hommes de qualité? Entre nous, je vous assure que j'aime beaucoup milady Blarney ; elle est si obligeante ! Cependant, miss Carolina-Wilhelmina-Amelia Skeggs me tient particulièrement au cœur. Et quand elles sont venues à parler de places à la ville, vous avez vu comme je les ai prises au mot. Dites-moi, mon ami, ne pensez-vous pas que j'aie bien travaillé pour mes enfants? — Ah ! repris-je, ne sachant trop que penser là-dessus, fasse le ciel que dans trois mois elles aient à s'en féliciter ! » C'était là une de ces observations que j'avais coutume de faire pour donner à ma femme une haute opinion de mon discernement : si mes filles réussissaient, c'était de ma part un souhait pieux qui se trouvait accompli ; si au contraire, il arrivait quelque malheur, ce que j'avais dit devenait une sorte de prophétie. Cependant toute cette conversation n'était qu'une introduction à un autre sujet que je craignais beaucoup d'entamer. Il ne s'agissait rien moins, attendu que nous allions paraître un peu plus dans le monde, que de vendre, à la foire voisine, le poulain qui devenait vieux, et d'acheter un autre cheval qui pût porter en croupe au besoin, et qui eût bonne façon en nous conduisant soit à l'église, soit en visites. Je m'opposai énergiquement à ce projet, mais il ne fut pas moins vigoureusement défendu, et comme, à mesure que je fléchissais, mon antagoniste gagnait du terrain, il fut enfin décidé que le pauvre poulain serait vendu.

Le lendemain était le jour de la foire, et j'avais intention d'y aller moi-même ; mais ma femme me persuada que j'étais enrhumé, et rien ne put la déterminer à me laisser sortir. « Non, mon ami, dit-elle ; notre fils Moïse est un garçon prudent qui sait acheter et vendre avec avantage ; vous savez que tous nos marchés importants ont été faits par lui. Il tient bon, marchande, et fatigue son monde jusqu'à ce qu'il ait amené la chose au point qu'il désire. »

Comme j'avais quelque bonne opinion de l'intelligence de mon

fils, je consentis sans peine à le charger de la commission. Le lendemain matin, je vis ses sœurs très-occupées à le parer pour la foire, frisant ses cheveux, nettoyant ses boucles et retapant son chapeau avec des épingles ; quand l'affaire de la toilette fut finie, nous eûmes la satisfaction de le voir monté sur le poulain, avec une boîte de sapin devant lui pour rapporter dedans quelques épiceries. Son habit était de drap chiné, et quoique devenu un peu court, il était encore très-portable. Il avait une veste vert-

canard, et ses sœurs avaient noué ses cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelques pas hors de la porte, en lui criant : *Bon succès ! bon succès !* jusqu'à ce que nous l'eussions perdu de vue.

A peine était-il parti, que le sommelier de M. Thornhill vint nous féliciter de notre bonne fortune, en nous disant qu'il avait entendu son jeune maître parler de nous avec les plus grands éloges.

Un bonheur ne vient jamais seul. Un autre domestique de la même maison arriva bientôt avec un billet pour mes filles, par lequel les deux dames annonçaient que M. Thornhill leur avait rendu de nous tous un compte si satisfaisant, qu'après quelques petites informations de plus, tout, à ce qu'elles espéraient, s'arrangerait très-bien entre nous. « Ah! s'écria ma femme, je vois que ce n'est pas chose aisée que de s'introduire chez les grands; mais aussi, quand une fois on y est, alors comme dit Moïse: « on peut dormir tranquille.» A cette saillie de gaieté qu'elle nous donnait pour un trait d'esprit, mes filles applaudirent en riant aux éclats. Bref, elle ressentit une telle joie du message, qu'elle mit la main à la poche, et donna un bon pour-boire au domestique.

C'était le jour des visites. Nous eûmes bientôt celle de M. Burchell, il revenait de la foire et apportait à chacun de mes deux petits garçons pour un *penny* de pain d'épices, que ma femme serra pour leur donner en récompense quand ils auraient bien lu; il apporta aussi à mes filles une couple de boîtes pour renfermer des pains à cacheter, du tabac, des mouches, ou même de l'argent lorsqu'elles en gagneraient. Ma femme préférait les bourses de peau de belette, parce qu'elles portent bonheur; mais cette observation fut faite par manière d'acquit. Nous avions encore des égards pour M. Burchell, malgré le mécontentement que nous avait causé sa conduite impolie de la veille; nous ne pûmes donc nous empêcher de lui faire part de notre bonne fortune, et de lui demander son avis; car, en fait de conseils, bien que nous fussions peu disposés à les suivre, nous étions toujours assez portés à en demander. Quand il eut lu le billet des deux dames, il secoua la tête, et dit qu'une affaire de cette espèce exigeait la plus grande circonspection. Cet air de méfiance déplut hautement à ma femme: « Je n'ai jamais douté, Monsieur, lui dit-elle, de votre empressement à vous déclarer contre mes filles et contre moi. Vous avez plus de sagesse qu'il ne faut; cependant, j'imagine que quand nous aurons des conseils à demander, nous ferons bien de nous

adresser à des personnes qui aient su elles-mêmes en suivre de bons.—Quelle qu'ait pu être ma propre conduite, Madame, répondit-il, ce n'est pas de cela qu'il est question ici ; j'ai pu ne pas faire usage de conseils, mais je n'en suis pas moins obligé de donner les miens en conscience à ceux qui me les demandent. « Comme je craignais que cette réponse n'attirât une répartie plus offensante que spirituelle, je changeai de discours, et je dis que j'étais étonné que notre fils ne fût pas encore de retour, tandis qu'on était presque à la nuit tombante. « N'ayez pas d'inquiétude, répondit ma femme, soyez sûr qu'il entend bien ses affaires : je vous garantis qu'on ne le verra pas vendre sa poule un jour de pluie. Je l'ai vu conclure des marchés qui étonnaient. Il faut à ce sujet que je vous raconte une histoire qui vous fera crever de rire. Mais, sur ma vie, le voilà qui revient sans cheval et la boîte sur le dos. »

Comme elle parlait, Moïse arriva lentement, et suant sous le poids de la boîte qu'il avait attachée derrière ses épaules, à la manière des colporteurs. — Bonjour, bonjour Moïse ; eh bien, mon enfant, que nous avez-vous rapporté de la foire ? — Ma personne, dit-il avec un sourire malin, et posant la boîte sur le dressoir. — Fort bien, Moïse, dit ma femme, nous savons cela ; mais le cheval, où est-il? — Je l'ai vendu, répondit Moïse, *trois livres sterling cinq shellings et deux pence*.— Bien, mon enfant. Oh! je savais qu'il ferait affaire. Entre nous, *trois livres cinq shellings deux pence*, ce n'est pas une mauvaise journée. Allons, donnez-nous cet argent. — Je n'en rapporte point, répliqua Moïse ; je l'ai tout employé à un marché que voici. Puis tirant un paquet de dessous son habit : voici, dit-il, une grosse de lunettes vertes, avec des montures d'argent et des étuis de chagrin. — Une grosse de lunettes vertes ! répéta ma femme d'une voix affaiblie. Quoi ! vous vous êtes défait du poulain, et vous ne nous rapportez qu'une grosse de méchantes lunettes ! — Mais, ma chère mère, s'écria l'enfant, entendez donc la raison ; c'est un marché d'or que j'ai fait, je les ai eues pour

rien ; autrement je ne les aurais pas achetées : les montures d'argent valent seules le double du prix. — Au diable les montures! s'écria ma femme en colère; je parie qu'on n'aurait pas la moitié de la valeur à les vendre au taux du vieil argent. — Vous n'avez pas besoin, lui dis-je, de vous inquiéter, ce n'est que du cuivre blanchi. — Comment! s'écria ma femme, ce n'est pas de l'argent! — Non, répondis-je, ce n'en est pas plus que votre poëlon. — Ainsi donc, dit-elle, nous avons vendu notre poulain pour avoir une grosse de lunettes montées en cuivre, avec des étuis de chagrin! Que la fièvre serre le voleur! Oh! le nigaud qui s'est laissé attraper, comme s'il n'eût pas dû connaître mieux ses gens! — En cela, ma chère, m'écriai-je, vous avez tort; il ne les pouvait pas connaître du tout. — La peste soit du bénêt, reprit-elle, de nous rapporter de pareilles drogues : si je les tenais, je les jetterais au feu. — Ma chère, répondis-je, vous auriez encore tort; car, quoique ce ne soit que du cuivre, il faut les garder, attendu que des lunettes de cuivre valent toujours mieux que rien. »

Pendant cette conversation, le pauvre Moïse commençait à ouvrir les yeux. Il s'apercevait qu'il avait été la dupe d'un filou qui, à l'inspection de sa figure, avait jeté sur lui son dévolu pour en faire sa proie. Je lui demandai les détails de son aventure. Il paraît qu'après avoir vendu le cheval, il se promenait dans la foire pour en chercher un autre; un vieillard d'une figure respectable le conduisit dans sa tente, sous prétexte de lui en montrer un. Là, poursuivit Moïse, nous rencontrâmes un autre homme très-bien mis, qui demanda à emprunter vingt livres sterling sur les marchandises que voici, disant qu'il avait besoin d'argent, et qu'il les abandonnerait pour le tiers de leur valeur. Alors le vieux monsieur qui se disait mon ami me dit à l'oreille de les acheter, et me conseilla de ne pas laisser échapper une si bonne occasion. J'envoyai chercher M. Flambourough; ils lui dirent de belles paroles comme à moi, et finalement ils nous persuadèrent d'acheter à nous deux le lot de lunettes.

CHAPITRE XIII

On découvre que M. Burchell est un ennemi,
car il a l'audace de donner des conseils désagréables.

Notre famille, bien décidée à vouloir briller, avait fait pour cela plusieurs tentatives ; mais quelque désastre inattendu venait toujours renverser ses plans aussitôt qu'ils étaient formés. Je tâchais de tirer parti de chaque contre-temps, et de faire tourner au profit de l'expérience et du bon sens les échecs que l'ambition recevait. « Vous voyez, mes enfants, leur disais-je, combien on réussit mal à vouloir en imposer en imitant les gens au-dessus de soi. Les pauvres qui recherchent la société des riches s'attirent la haine de ceux qu'ils abandonnent, et le mépris de ceux qu'ils veulent égaler. Les associations disproportionnées sont toujours désavantageuses au côté faible ; le riche en a tout le plaisir, et les inconvénients qui peuvent en résulter sont le lot du pauvre. Approche, Dick, et récite-nous, pour l'instruction de la compagnie, la fable que tu lisais aujourd'hui. »

« Il y avait une fois, raconta l'enfant, un géant et un nain qui étaient amis, et vivaient ensemble. Ils convinrent de ne jamais se séparer, et d'aller tous deux chercher des aventures. Le premier

combat qu'ils livrèrent fut contre deux Sarrasins : le nain, qui était très-courageux, porta un coup de toute sa force à l'un des deux adversaires. Le Sarrasin n'en reçut qu'une légère atteinte, et levant son sabre, il abattit tout net le bras du pauvre nain. Celui-ci était dans une triste position ; mais le géant accourut à son secours, et tombant sur les deux Sarrasins, il les eut bientôt étendus morts sur la place. Le nain, de rage, coupa la tête de celui qui lui avait abattu le bras. Ils continuèrent leur chemin, et trouvèrent une autre aventure. C'était une demoiselle en grande détresse, que trois méchants satyres emmenaient de force. Le nain n'était plus tout à fait si hardi qu'auparavant ; cependant, il

porta le premier coup à l'un des satyres, qui, en ripostant, lui fit sauter un œil hors de la tête. Mais le géant s'élança bientôt sur eux, et s'ils n'eussent pris la fuite, à coup sûr il les aurait tués tous trois. Les deux amis furent bien joyeux de cette victoire, et

la demoiselle s'étant amourachée du géant, l'épousa. Ils voyagèrent ensuite bien loin, bien loin, plus loin que je ne saurais dire, jusqu'à ce qu'enfin ils rencontrèrent une bande de voleurs. Pour cette fois, c'était le géant qui se trouvait en avant; mais le nain n'était pas loin derrière. Le combat fut long et opiniâtre: partout où le géant se portait, tout tombait sous ses coups; mais le nain fut plus d'une fois sur le point d'être tué. A la fin la victoire se déclara pour les deux aventuriers; mais le nain y perdit la jambe. Il se trouvait donc avec une jambe, un bras et un œil de moins. lorsque le géant qui n'avait pas une seule blessure, lui dit: — Allons, mon petit héros, voilà ce qui s'appelle de glorieux passe-temps. — Non, répondit le nain devenu plus sage, non, je vous déclare que je me retire; je ne me bats plus, car je vois qu'à chaque combat, vous avez l'honneur et le profit, tandis que les coups sont pour moi. »

J'allais expliquer la morale de cette fable, lorsque notre attention fut détournée par une dispute très-vive entre ma femme et M. Burchell, au sujet du déplacement projeté pour mes filles. Ma femme insistait fortement sur les avantages qui devaient en résulter pour elles. M. Burchell, au contraire, mettait une grande chaleur à l'en dissuader: je demeurai neutre. Les raisons alléguées par M. Burchell paraissaient n'être qu'une suite de celles qui avaient été si mal reçues le matin. La dispute s'échauffa, parce que la pauvre Deborah, au lieu de raisonner de mieux en mieux, criait de plus fort en plus fort, voulant éluder par là sa défaite. La conclusion de sa harangue nous fut cependant très-désagréable à tous: « Elle connaissait des gens, dit-elle, qui avaient leurs raisons secrètes pour les conseils qu'ils donnaient. Mais elle souhaitait qu'à l'avenir de telles gens s'abstinssent de mettre les pieds dans sa maison. — Madame, répondit Burchell, avec un sang-froid qui ne faisait que l'irriter davantage, quand vous parlez de raisons secrètes, vous ne vous trompez pas. J'ai en effet des raisons secrètes que je me dispense de dire, puisque vous n'avez

pas même pu répondre à celles dont je ne faisais pas un secret. Mais je vois que mes visites ici deviennent importunes; c'est pourquoi je prends congé; peut-être cependant viendrai-je vous dire un dernier adieu quand je quitterai le pays. » En disant cela, il prit son chapeau, sans que les regards de Sophie, qui semblaient lui reprocher sa précipitation, eussent le pouvoir de le retenir.

Quand il fut parti, nous nous regardâmes tous pendant quelques minutes avec confusion. Ma femme, qui sentait qu'elle en était la cause, s'efforça de cacher son embarras par un sourire forcé et un air d'assurance que je désapprouvai. « Comment, mon amie, lui-dis-je, est-ce ainsi que nous traitons les étrangers? Est-ce ainsi que nous reconnaissons leurs services? Soyez assurée, ma chère, que voilà les paroles les plus dures et les plus désagréables à mon oreille qui vous soient encore échappées. — Pourquoi aussi m'a-t-il provoquée? répondit-elle; mais je connais très-bien les motifs de ses avis; il voudrait empêcher que mes filles n'allassent à Londres, afin de continuer à jouir ici du plaisir de voir la cadette. Mais quelque chose qui arrive, elle saura, j'espère, choisir d'autre compagnie que celle de gens d'aussi basse espèce. — D'aussi basse espèce, dites-vous, ma chère amie! il est très-possible que nous nous trompions grossièrement sur le compte de cet homme; car il semble dans certains moments le *gentleman* le plus accompli que j'aie jamais vu. Dis-moi, Sophie, mon enfant, t'a-t-il quelquefois donné des marques d'un attachement secret? — Ses conversations avec moi, mon père, reprit ma fille, ont toujours été sensées, modestes et agréables; il n'y a rien eu de plus; une fois seulement, je me rappelle lui avoir entendu dire qu'il n'avait jamais connu de femme qui eût trouvé de mérite à un homme qui paraissait pauvre. — Voilà, ma chère, répondis-je, le propos ordinaire des gens, ou paresseux, ou qui n'ont rien; mais j'espère que vous avez appris à juger sainement de tels hommes, et que vous sentez que ce serait folie d'attendre son bonheur de celui qui a su si mal diriger le sien. Votre mère et moi, nous avons

présentement sur vous des vues plus avantageuses. L'hiver prochain, que vous passerez probablement à Londres, vous fournira les occasions de faire un choix plus sage. »

Je ne prétends point dire quelles furent les réflexions de Sophie sur tout ceci, mais je ne fus pas fâché, au fond de mon cœur, d'être débarrassé d'un hôte qui me donnait tant d'inquiétude. L'hospitalité violée me fit quelque poids sur la conscience ; cependant j'eus bientôt imposé silence à cette conseillère importune par deux ou trois raisons spécieuses, qui servirent à me satisfaire et à me réconcilier moi-même. Le trouble que cause la conscience à l'homme qui a mal fait est bientôt dissipé. La conscience est une poltrone ; et quand la force lui a manqué pour prévenir une faute, presque toujours aussi la justice lui manque pour se la reprocher.

CHAPITRE XIV

Nouvelles mortifications.
Des revers apparents peuvent être des avantages réels.

Le voyage de mes filles à Londres fut enfin décidé; M. Thornhill nous promit obligeamment de veiller lui-même sur leur conduite, et de nous en instruire par lettres. Mais il nous parut d'une nécessité absolue que leur extérieur répondît à la grandeur de leurs espérances, ce qui ne pouvait se faire sans une grande dépense. Nous délibérâmes donc en plein conseil sur les moyens les plus propres à nous procurer de l'argent, et, pour parler plus juste, nous examinâmes ce que nous pouvions vendre le plus convenablement. La délibération ne fut pas longue; on demeura d'accord que le cheval qui nous restait devenait inutile pour la charrue, n'ayant plus de compagnon, et qu'il était également impossible de l'employer à la selle, parce qu'il lui manquait un œil. Il fut donc résolu qu'on le vendrait à la foire prochaine, et que, pour éviter toute nouvelle surprise, ce serait moi-même qui l'y conduirais. Quoique ce fût une des premières opérations mercantiles de ma vie, je ne doutais point que je m'en tirerais avec honneur. L'opinion qu'un homme conçoit de sa capacité est mesurée sur

celle de la compagnie qu'il fréquente, et comme je vivais renfermé dans le cercle de ma famille, je n'avais pas conçu de sentiments défavorables de ma prudence en toutes choses. Cependant, ma femme, le lendemain matin, au moment du départ, me rappela, quand je fus à quelques pas de la maison, pour me recommander tout bas d'avoir les yeux toujours ouverts autour de moi.

En arrivant à la foire, j'avais, suivant l'usage, mis mon cheval sur toutes ses allures; mais pendant quelque temps il ne s'était point présenté d'acheteurs. A la fin, il s'en approcha un qui, après

l'avoir examiné de tous les côtés, reconnut qu'il était borgne, et n'en voulut rien offrir. Un second vint ensuite qui lui ayant trouvé un éparvin, déclara qu'il n'en voudrait pas pour la peine seule de le conduire chez lui. Un troisième découvrit qu'il avait une molette, et n'en offrit aucun prix. Un quatrième vit dans ses

yeux qu'il avait des javars. Un cinquième, plus impertinent que tous les autres, me demanda ce que je venais faire à la foire avec une rosse borgne, boiteuse et fourbue, qui n'était bonne qu'à être envoyée à l'écorcheur. Je commençai dès lors à sentir un profond mépris pour le pauvre animal, et j'étais presque honteux à l'approche de chaque nouvel acheteur; car quoique je ne crusse pas entièrement ce que les autres m'avaient dit, cependant je réfléchissais que le nombre de témoignages formait une forte présomption de la vérité, suivant l'opinion de saint Grégoire sur les bonnes œuvres.

J'étais dans cette situation mortifiante, lorsqu'un ecclésiastique de mes confrères, une ancienne connaissance, qui avait aussi quelques affaires à la foire, s'approcha de moi, et, me serrant la main, me proposa d'entrer dans quelque auberge et de nous y rafraîchir. J'acceptai sur-le-champ; nous entrâmes dans un cabaret à bière où l'on nous conduisit dans une petite salle du fond; nous n'y trouvâmes qu'un vieillard vénérable, qui tenait ouvert un gros livre dans lequel il lisait avec beaucoup d'attention. Je n'ai vu de ma vie une figure qui me prévînt davantage en sa faveur : des cheveux d'un blanc argenté tombaient par boucles sur ses tempes, et sa verte vieillesse paraissait l'effet de la santé et de la bienfaisance. Sa présence n'interrompit point notre conversation, nous nous entretînmes, mon ami et moi, des différents revers que nous avions éprouvés. Nous parlâmes de la dispute whistonienne, de ma dernière brochure, de la réplique de l'archidiacre et des mesures sévères qui furent prises contre moi. Mais notre attention fut détournée pendant quelques moments par l'arrivée d'un jeune homme qui, s'approchant respectueusement du vieil étranger, lui dit quelques mots à voix basse. « Point de remercîments, mon enfant, dit le vieillard; faire du bien à nos semblables est un devoir qui nous est imposé envers tous; prenez ceci; je voudrais pouvoir faire mieux, mais ces cinq livres sterling soulageront votre infortune; bonjour, mon enfant. » Le modeste

jeune homme versa des larmes de reconnaissance, et cependant sa sensibilité était à peine égale à la mienne. J'aurais volontiers sauté au cou du bon vieillard pour l'embrasser, tant sa bienfaisance me causait de plaisir. Il continua sa lecture, et nous reprîmes notre conversation, jusqu'à ce que mon compagnon se rappelant qu'il avait quelque affaire à terminer à la foire, sortît en me promettant d'être bientôt de retour; il ajouta qu'il serait toujours empressé de jouir le plus longtemps possible de la société du docteur Primrose. Le vieillard, entendant prononcer mon nom, parut me regarder attentivement, et quand mon ami fut parti, il me demanda de la manière la plus polie, si j'étais parent du grand Primrose, ce courageux monogame qui avait été le boulevard de l'Église. Jamais mon cœur ne sentit une joie si pure qu'en ce moment. « Monsieur, m'écriai-je, le suffrage d'un homme aussi estimable que je suis assuré que vous l'êtes ajoute à la satisfaction que votre bienfaisance a déjà excitée en moi. Vous voyez devant vous, Monsieur, ce docteur Primrose, ce monogame qu'il vous a plu d'appeler grand; je suis cet infortuné théologien qui a si longtemps (et il me siérait mal de dire avec succès) combattu la deutérogamie du siècle. — Monsieur, reprit l'étranger frappé d'un profond respect, je crains d'avoir été trop familier; excusez ma curiosité; je vous demande pardon. — Monsieur, repartis-je, en lui prenant la main, votre familiarité est si loin de m'avoir déplu, que je vous prie d'accepter mon amitié, comme vous avez déjà mon estime. — J'accepte l'offre avec reconnaissance, me dit-il, en me serrant la main, ô vous, glorieux pilier de l'inébranlable orthodoxie; se peut-il que je contemple... « Je l'interrompis, car encore bien qu'en ma qualité d'auteur, je pusse digérer une forte dose de flatterie, ma modestie alors ne me permit pas d'en souffrir davantage. Jamais, au surplus, deux amoureux de roman ne se prirent de passion plus subite.

Nous discourûmes sur différents sujets; je le crus d'abord plus pieux que savant, et je m'imaginai qu'il dédaignait, comme

choses vaines et futiles, toutes les connaissances humaines ; mais cela ne lui fit rien perdre de mon estime ; car il y avait déjà quelque temps que j'avais, à part moi, la même opinion. Je pris donc

occasion de lui faire remarquer que le monde, en général, commençait à devenir d'une indifférence blâmable sur les points de doctrine, et s'abandonnait trop aux spéculations humaines. « Ah! oui, Monsieur, me répondit-il, comme s'il eût réservé toute sa

science pour ce moment, le monde est dans sa décrépitude, et cependant la cosmogonie, ou création de l'univers, a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quel mélange de systèmes bizarres n'a-t-on pas fournis sur la création du monde! Sanconiathon, Manethon, Berose et Ocellus Lucanus ont tous fait de vains efforts pour l'expliquer. Dans le dernier, on trouve ces mots : *Anarchon ara kaï ateleutaïon to pan,* ce qui signifie que tout n'a ni commencement ni fin. Manethon, qui vivait vers le temps de Nebuchadon-Asser (*Asser* est un mot syriaque qui était le surnom ordinaire des rois de ce pays, comme Teglat-Phael-Asser, Nabon-Asser, etc.), Manethon, dis-je, a formé une conjecture non moins absurde : car comme nous disons communément : *Ek to biblion kubernetes*, ce qui veut dire que l'on n'apprend pas le monde dans les livres, de même il a tenté de rechercher..... Mais pardon, Monsieur, je m'écarte de la question. » Certainement il s'en écartait, et je ne pouvais pas voir ce que la création du monde avait de commun avec notre sujet ; mais cela servit à me faire voir qu'il était homme de lettres, et je l'en respectai davantage. Je résolus en conséquence de le mettre à l'épreuve ; mais il était trop pacifique et trop doux pour me disputer la victoire. Toutes les fois que je faisais une observation qui sentait une attaque de controverse, il souriait, secouait la tête et ne disait mot : ce qui me faisait croire qu'il aurait beaucoup à dire, s'il le jugeait convenable. La conversation prit donc insensiblement une direction indifférente, et des affaires de l'antiquité nous descendîmes à celles qui nous amenaient tous deux à la foire. Je lui dis que la mienne était de vendre un cheval, et fort heureusement il se trouva que la sienne était d'en acheter un pour un de ses fermiers. Mon cheval fut bientôt amené, et le marché conclu. Il ne restait plus qu'à me payer ; il tira un billet de banque de trente livres sterling, qu'il me pria de lui changer. Comme il ne m'était pas possible de le faire, il dit à l'hôtesse d'appeler son laquais, qui vint aussitôt, vêtu d'une livrée très-propre. « Abraham, lui dit-il, allez me cher-

cher la monnaie de ceci ; vous en trouverez chez le voisin Jackson ou ailleurs. Lorsque le domestique fut sorti, il m'entretint du ton le plus pathétique sur la rareté de l'argent ; j'enchéris sur lui, en me plaignant de celle de l'or ; de sorte qu'au moment où Abraham revint, nous venions de tomber d'accord que jamais le numéraire n'avait été si rare qu'à présent. Abraham vint nous dire qu'il avait couru toute la foire sans trouver à changer son billet, quoiqu'il eût offert une demi-couronne pour le change. Ce fut pour nous un grand contre-temps ; mais le vieux monsieur, après avoir réfléchi un moment, me demanda si je connaissais dans mon quartier un nommé Salomon Flamborough. Sur ce que je lui répondis que c'était mon plus proche voisin : « En ce cas, me dit-il, je crois que nous pouvons arranger notre affaire. Je vais vous donner un mandat sur lui, payable à vue ; et je suis bien aise de vous dire que c'est un des fermiers les plus aisés qu'il y ait à cinq milles à la ronde. L'honnête Salomon et moi, il y a bien longtemps que nous nous connaissons ; je me rappelle que je le gagnais toujours aux *trois-sauts* ; mais en revanche il avait l'avantage à *cloche-pied*. » Un mandat sur mon voisin était pour moi de l'argent comptant ; car je connaissais sa solvabilité ; le billet fut donc signé et remis en mes mains ; et M. Jenkinson, le bon vieillard, Abraham, son valet, et mon vieux cheval noir s'en allèrent trottant, fort satisfaits les uns des autres.

Laissé seul à mes réflexions, je commençai à songer que j'avais eu tort de recevoir un mandat d'un inconnu ; je pris à cause de cela la résolution prudente de suivre l'acheteur et de reprendre mon cheval ; mais il était trop tard : en conséquence, je me rendis directement chez moi, impatient de toucher le montant de mon mandat. Je trouvai mon honnête voisin qui fumait sa pipe à sa porte ; je lui dis que j'avais un petit billet sur lui ; il le lut deux fois. « Je crois que vous lisez bien le nom, lui dis-je ; Ephraïm Jenkinson. — Oui, répondit-il, le nom est très-lisiblement écrit, et je connais l'homme, c'est le plus grand coquin qu'il y ait sous

la calotte des cieux. C'est le même fripon qui nous a vendu les lunettes. N'était-ce pas un homme à face vénérable, des cheveux blancs, et point de pattes à son habit? Ne vous a-t-il pas débité de longues tirades scientifiques sur le grec, la cosmogonie et le monde? » A cela je répondis en soupirant. « Il ne possède, continua mon voisin, qu'un seul lambeau d'érudition, et il le répète toutes les fois qu'il se trouve dans la compagnie d'un homme lettré; mais je connais le drôle, et je veux le faire pincer. »

Quelque mortifié que je fusse déjà, mon plus grand chagrin était de reparaître devant ma femme et mes filles. Un écolier qui a fait l'école buissonnière n'est pas plus effrayé de se présenter devant son maître que je ne l'étais de rentrer chez moi. Je pris la résolution de prévenir leur colère en commençant par me fâcher bien fort. Mais, hélas! en entrant, je trouvai que ma famille n'était pas disposée à quereller. Ma femme et mes filles étaient tout en pleurs; M. Thornhill venait de leur apprendre qu'il ne fallait plus compter sur le voyage de Londres. Quelques personnes mal intentionnées avaient fait des rapports contre nous aux deux dames, qui étaient parties dans la journée pour la capitale. Il n'avait pu connaître ni l'auteur, ni le motif de ces propos; mais quels qu'ils fussent et de quelque source qu'ils pussent émaner, il continuait à assurer notre famille de son amitié et de sa protection. Je les trouvai donc disposées à supporter avec résignation mon désastre, qui était éclipsé par l'importance du leur. Mais ce qui nous inquiétait le plus, c'était de deviner qui pouvait avoir eu l'âme assez basse pour ternir la réputation d'une famille aussi irréprochable que la nôtre, réduite à un état trop humble pour exciter l'envie, et trop incapable d'offenser pour faire naître la haine.

CHAPITRE XV

Toute la noirceur de M. Burchell se découvre. C'est folie que d'être trop sage.

La soirée et une partie du jour suivant furent employées en vains efforts pour deviner quels pouvaient être nos ennemis. Pas une seule famille du voisinage n'échappa à nos soupçons, et chacun de nous avait des raisons à lui connues pour asseoir ses conjectures. Pendant que nous étions dans cette perplexité, un de nos petits qui était allé jouer dehors nous apporta un portefeuille qu'il venait de trouver sur l'herbe. Nous le reconnûmes sur-le-champ pour appartenir à M. Burchell, à qui nous l'avions vu ; nous l'ouvrîmes, et nous y trouvâmes quelques notes sur différents sujets. Mais ce qui attira particulièrement notre attention, ce fut un papier cacheté, portant cette suscription : *Copie de la lettre à envoyer aux deux dames du château de Thornhill.* Il nous vint tout à coup à la pensée que c'était lui qui était le vil calomniateur, et nous délibérâmes si nous décacheterions le billet. J'étais d'avis qu'on ne le fît pas; mais Sophie dit qu'elle était sûre que de tous les hommes, il était le plus incapable d'une telle bassesse; en conséquence, elle insista pour que le billet fût

ouvert. Le reste de la famille appuya cette proposition, et vaincu par leurs sollicitations réunies, je lus ce qui suit :

Mesdames,

« Le porteur vous fera connaître suffisamment de qui vous vient cette lettre; vous saurez que c'est d'un ami de l'innocence, qui veut empêcher qu'on ne la séduise. Je suis informé de bonne part que vous êtes dans l'intention de conduire à Londres, à titre de compagnes, deux jeunes miss que je connais un peu; comme je ne veux voir ni la simplicité déçue, ni la vertu souillée, je crois devoir vous avertir qu'une démarche aussi imprudente serait suivie des conséquences les plus dangereuses. Ce n'a jamais été ma coutume de traiter avec sévérité les personnes déshonnêtes, et je me tairais encore, si je ne voyais que dans cette occasion l'extravagance a pour but un crime. Recevez donc cet avertissement d'un ami, et réfléchissez sérieusement aux conséquences qu'il y aurait d'introduire l'infamie et le vice dans des retraites où la paix et l'innocence ont jusqu'à présent habité. »

Nos doutes furent alors levés. Il paraissait bien dans cette lettre quelque chose qui pouvait s'appliquer aux deux parties, et les censures qu'elle contenait pouvaient aussi bien se rapporter aux personnes à qui elle avait été écrite qu'à nous; mais l'interprétation défavorable se présentait tout naturellement, et nous n'allâmes pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience de m'entendre jusqu'au bout; elle se répandit en invectives contre l'auteur de la lettre, et sa colère ne connaissait pas de frein. Olivia n'était pas moins irritée, et Sophie paraissait pétrifiée d'étonnement. Quant à moi, cela me parut un trait de la plus basse et de la plus révoltante ingratitude; je ne pouvais l'attribuer qu'au désir de retenir ma fille cadette à la campagne, afin d'avoir plus d'occasions de la voir. Nous étions tous assis, rêvant à des projets de vengeance, quand l'autre petit garçon vint en

courant nous annoncer que M. Burchell était au bout du champ et s'avançait vers nous. Il est plus facile de concevoir que de dépeindre la complication des sentiments que nous causèrent à la fois l'indignation d'une injure récente et le plaisir d'une vengeance prochaine. Comme notre intention n'était que de lui reprocher son ingratitude, nous résolûmes de le faire de la manière la plus piquante que nous pourrions. Pour cela, nous convînmes de l'accueillir d'un air aussi riant que de coutume, de causer, dans le commencement, avec plus de familiarité que jamais, afin de l'amuser un peu; puis, au milieu de ce calme trompeur, de fondre tout à coup sur lui comme un ouragan, et de l'écraser sous le sentiment de sa propre bassesse. Ce plan arrêté, ma femme se chargea de l'exécution, pour laquelle elle avait réellement des talents. Nous le vîmes s'approcher, il entra, prit une chaise et s'assit. « Voilà un beau jour, M. Burchell. — Très-beau, docteur; je crois cependant que nous aurons de la pluie, car mes cors me font mal. — Vos cornes vous font mal? s'écria ma femme avec un grand éclat de rire. Ensuite elle demanda pardon du bon mot. — Ma chère dame, répondit-il, je vous pardonne de tout mon cœur, et je vous proteste que je ne me serais pas douté que ce fût là un bon mot, si vous ne m'en eussiez pas averti. — Cela se peut, dit ma femme, en nous faisant un signe; cependant, je crois que vous pourrez nous dire combien il en faudrait pour faire une once? — J'imagine, Madame, répondit Burchell, que vous avez lu ce matin quelque recueil de facéties; une once de bons mots est assurément une plaisanterie excellente; cependant, Madame, j'aimerais mieux encore une demi-once de bon sens. — Je le crois bien, reprit ma femme, qui nous regardait encore en souriant, quoique l'avantage ne fût pas de son côté; mais j'ai vu des hommes qui prétendent au bon sens, et qui en ont fort peu. — Cela n'est pas douteux, répliqua son antagoniste; de même que vous avez vu des dames affecter l'esprit, et n'en avoir pas du tout. » Je commençai à m'apercevoir

que ma femme ne mènerait pas cette affaire à bien ; en sorte que je pris le parti de la traiter moi-même avec plus de gravité. « Sans la probité, dis-je alors, l'esprit et le bon sens ne sont rien, c'est elle seule qui donne du prix à l'homme. Le paysan ignorant, mais honnête, est plus grand que le philosophe plein de vices ; qu'est-ce en effet que le courage et le génie, sans les qualités du cœur

« L'honnête homme est de Dieu le plus sublime ouvrage.

« — Cette maxime, tirée de Pope, répondit M. Burchell, m'a toujours paru indigne de son génie, et un lâche abandon de sa propre supériorité. Ce qui fait la réputation d'un livre, c'est moins d'être exempt de défauts que de renfermer de grandes beautés : de même, la réputation des hommes doit être mesurée moins sur leur exemption de tout vice que sur la grandeur et l'excellence de leurs vertus. Le savant peut manquer de prudence, l'homme d'État peut avoir de l'orgueil, le guerrier de la férocité ; leur préférerons-nous pour cela le bas artisan qui poursuit sa carrière obscure et laborieuse sans mériter ni censure, ni applaudissements? Autant vaudrait-il préférer les froides et exactes productions de l'école flamande aux chefs-d'œuvre incorrects, mais sublimes du pinceau romain.

« — Monsieur, repris-je, votre observation est juste, quand il se trouve des vertus brillantes jointes à de faibles défauts ; mais lorsque le même homme réunit de grands vices à de grandes vertus, il ne mérite que le mépris.

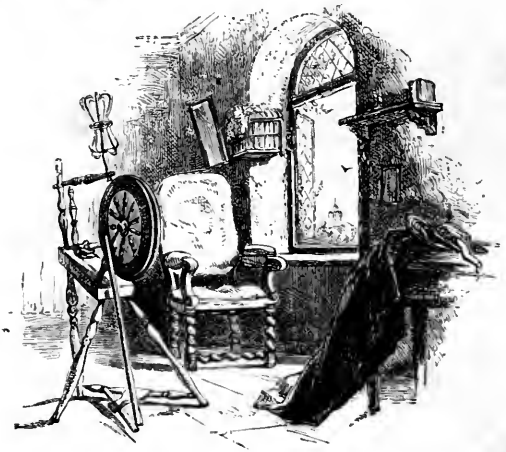
« Il se peut, répliqua-t-il, qu'il existe des monstres tels que vous les dépeignez, qui offrent l'assemblage de grandes vertus et de grands vices ; mais dans le cours de ma vie je n'en ai pas rencontré un seul ; au contraire, j'ai toujours remarqué que, dans un esprit vaste, les inclinations étaient bonnes ; et c'est un bienfait de la Providence, que d'abaisser l'entendement quand le cœur est corrompu, et de diminuer le pouvoir d'être nuisible dans ceux

qui en ont la volonté. Cette règle paraît même s'étendre aux animaux ; la petite vermine est traîtresse, cruelle et lâche, tandis que les bêtes qui sont douées de force et de courage, sont généreuses, braves et pacifiques.

«—Ces observations, repartis-je, sont fort belles. Il serait cependant aisé (en disant cela, je fixais les yeux sur lui) de citer en ce moment un homme dont la tête et le cœur forment le contraste le plus détestable. Oui, monsieur, poursuivis-je en élevant la voix, et je suis bien aise d'avoir cette occasion de le démasquer ici au milieu de sa sécurité imaginaire... Connaissez-vous, Monsieur, ce portefeuille? — Oui, Monsieur, répondit-il avec une assurance imperturbable, ce portefeuille est à moi, et je suis bien aise que vous l'ayez trouvé.— Et connaissez-vous aussi cette lettre? Non, point de subterfuges ; regardez-moi en face. Connaissez-vous, dis-je, cette lettre?—Cette lettre? reprit-il; assurément ; c'est moi qui l'ai écrite. — Et comment, lui dis-je, avez-vous eu la bassesse et l'ingratitude d'écrire une semblable lettre? — Et comment vous, répondit-il, en me regardant avec une effronterie sans exemple, avez-vous eu la bassesse d'en rompre le cachet? Ne savez-vous pas que pour ce délit, je puis vous faire tous pendre? Il me suffirait d'aller chez le juge de paix voisin jurer que vous avez brisé la fermeture de mon portefeuille, et vous seriez tous pendus devant cette porte. » Cette insolence me jeta dans un transport si violent, que j'avais peine à me contenir: « Sortez d'ici, misérable, et ne souillez pas plus longtemps ma maison par votre odieuse présence : sortez, et que je ne vous revoie jamais. La seule punition que je vous souhaite est une conscience capable de remords; vous n'auriez pas besoin d'autre bourreau. » En disant cela, je lui jetai son portefeuille, qu'il ramassa avec un sourire, et après en avoir refermé les agrafes avec le plus grand sang-froid, il nous laissa stupéfaits de sa tranquillité et de son assurance. Ma femme était particulièrement révoltée de ce que rien n'avait pu le mettre en colère, ou lui inspirer au moins l'apparence de la honte. « Ma chère,

lui-je, cherchant à calmer les passions tumultueuses qui nous agitaient, nous ne devons pas être étonnés que des méchants soient sans pudeur ; ils ne rougissent que quand on les surprend à faire une bonne action ; pour les mauvaises, ils s'en glorifient.

« Le crime et la honte, à ce que rapporte une allégorie, furent d'abord compagnons, et au commencement de leur voyage, ils étaient inséparables ; mais bientôt leur société parut incommode et désagréable à tous deux. Le crime donnait de fréquentes inquiétudes à la honte, et la honte trahissait souvent les secrets complots du crime. Ils convinrent donc, après une longue mésintelligence, de se séparer pour toujours. Le crime marcha seul effrontément pour atteindre le destin, qui allait devant sous la forme d'un bourreau. Mais la honte, naturellement craintive, retourna sur ses pas, et alla tenir compagnie à la vertu, qu'ils avaient laissée derrière, en commençant leur voyage. C'est ainsi, mes enfants, que les hommes, après s'être un peu avancés dans le chemin du vice, se séparent de la honte, et celle-ci ne s'attache plus qu'aux faibles vertus qui leur restent. »



CHAPITRE XVI

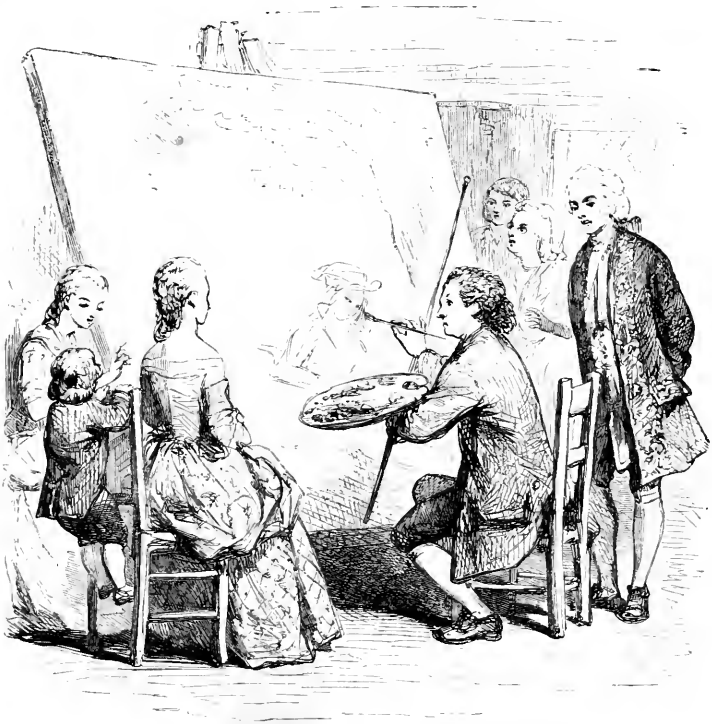
La famille use d'adresse; mais elle a affaire à gens encore plus rusés.

Quels que fussent les sentiments de Sophie, le reste de la famille se consola aisément de l'absence de M. Burchell par les visites du jeune seigneur, qui devenaient plus longues et plus fréquentes. S'il n'avait pas réussi à faire connaître à mes filles les plaisirs de Londres, comme il le désirait, il tâchait de les en dédommager par tous les petits amusements dont notre retraite était susceptible. Il venait ordinairement le matin, et pendant que mon fils et moi étions occupés au dehors à nos travaux, il demeurait à la maison avec les autres membres de la famille, et les divertissait par des descriptions de la capitale, dont il connaissait parfaitement toutes les parties. Il leur répétait toutes les histoires qui circulaient à propos des théâtres, et leur apprenait les mots à la mode dont il tenait note longtemps avant qu'ils fussent dans les recueils. Les intervalles de la conversation étaient employés à montrer à mes filles le piquet, ou quelquefois à faire boxer mes deux petits garçons, afin, disait-il, de les dégourdir. Mais l'espérance de l'avoir pour gendre nous aveuglait, en quelque sorte, sur tous ses défauts. Il faut avouer que ma femme mettait en

usage mille petites ruses pour arriver à ses fins, ou, pour me servir d'une expression plus honnête, elle usait de tout l'art dont elle était capable pour rehausser le mérite de sa fille. Si les gâteaux pour le thé étaient bien secs et bien croquants, c'était Olivia qui les avait faits. Faisait-on l'éloge du vin de groseilles ? les groseilles avaient été choisies par Olivia. C'était son habileté qui conservait aux fruits confits leur verdeur naturelle ; et quand on servait un excellent pouding, c'était elle qui l'avait assaisonné. Quelquefois la pauvre femme s'avisait de dire au *squire* qu'elle croyait qu'Olivia et lui étaient précisément de la même taille, et elle leur disait de se mesurer pour voir lequel des deux était le plus grand. Ces petites finesses qu'elle croyait impénétrables, et qui sautaient aux yeux de tout le monde, plaisaient beaucoup à notre protecteur ; chaque jour il donnait de nouvelles preuves de sa passion, et s'il n'en était pas encore venu à des propositions de mariage, nous jugions qu'il n'en était pas loin : sa lenteur à s'expliquer était attribuée quelquefois à une timidité naturelle, quelquefois à la crainte de déplaire à son oncle. Une circonstance qui survint bientôt ne permit plus de douter qu'il n'eût dessein de s'allier à notre famille, et ma femme la regarda comme une promesse formelle.

Ma femme et mes filles, allant rendre une visite au voisin Flambourough, trouvèrent que sa famille s'était fait peindre depuis peu par un peintre qui courait la campagne, et faisait des portraits au prix de quinze *shellings*. Comme il existait une espèce de rivalité en fait de goût entre cette maison et la nôtre, on se crut devancé dans cette circonstance, et malgré tout ce que je pus dire, et je dis beaucoup, il fut décidé que nous nous ferions peindre aussi. Après avoir donc retenu le peintre (car que pouvais-je faire ?) nous convînmes de montrer la supériorité de notre goût dans le choix des attitudes. La famille de notre voisin était composée de sept personnes, c chacun enait une orange à la main, ce qui faisait sept oranges, chose absolument sans goût, sans

variété, sans idée. Nous voulûmes avoir quelque chose de plus brillant, et après bien des débats, nous résolûmes unanimement de nous faire tous peindre ensemble dans un grand tableau représentant un trait d'histoire. Cela serait moins coûteux, puisqu'un seul cadre suffirait pour tous ; et d'ailleurs, toutes les familles qui



se piquaient de quelque goût se faisaient peindre ainsi. Comme nous ne nous rappelâmes pas sur-le-champ un sujet qui pût nous convenir, nous nous contentâmes de nous faire peindre en personnages historiques, indépendants les uns des autres. Ma femme

voulut être représentée en Vénus, et recommanda bien au peintre de ne pas épargner les diamants à son corsage et à ses cheveux. Ses deux petits, en Cupidons, étaient à ses côtés, tandis que moi, avec ma robe de ministre et ma ceinture, je devais lui présenter mes livres de controverse. Olivia voulut être peinte en amazone, assise sur un banc de fleurs, et vêtue d'un habit vert galonné en or, avec un fouet à la main. Sophie devait être en bergère, entourée d'autant de moutons que le peintre en pourrait faire tenir pour rien. Quant à Moïse, il voulut avoir un chapeau à plumes blanches. Notre invention plut si fort au *squire*, qu'il insista pour être placé dans le tableau de famille, aux pieds d'Olivia, sous le costume d'Alexandre le Grand. Nous regardâmes tous cette demande comme une marque du désir qu'il avait d'entrer dans la famille, et nous ne pûmes rejeter sa proposition.

Le peintre se mit donc à l'ouvrage ; il travailla avec tant d'assiduité et de promptitude, qu'en quatre jours le tout fut achevé. Le tableau était grand, et l'artiste n'avait pas été avare de couleurs, ce dont ma femme le loua beaucoup. Nous fûmes tous très-contents de l'exécution ; mais une difficulté qui ne nous frappa que lorsque le tableau fut fini, vint tout à coup jeter parmi nous la consternation. Il était si grand, que nous n'avions pas dans la maison de chambre assez vaste pour l'y placer. Il est inconcevable qu'une observation aussi importante ne se soit présentée d'abord à l'esprit d'aucun de nous ; mais cela était ainsi, et c'était assurément une lourde bévue. Au lieu donc de satisfaire notre vanité, comme nous l'espérions, ce malheureux tableau resta adossé, de la manière la plus mortifiante, à la muraille de la cuisine, où l'on avait d'abord attaché la toile pour le peindre, sans pouvoir passer par aucune des portes, ni échapper aux plaisanteries de tous nos voisins. L'un le comparait au grand canot de Robinson Crusoé, trop lourd pour pouvoir être remué ; un autre trouvait qu'il ressemblait à un dévidoir dans une bouteille. Quelques-uns enfin

demandaient comment il sortirait de là, et le plus grand nombre s'émerveillait de ce qu'il y était entré.

Mais en même temps que ce tableau donnait matière aux sarcasmes des uns, il fournissait aux autres les interprétations les plus malignes. Le portrait du *squire*, qui se trouvait joint aux nôtres, était un honneur trop grand pour ne pas exciter l'envie. Des bruits outrageants commencèrent à circuler sourdement sur notre compte, et sous prétexte d'intérêt, des amis officieux vinrent sans cesse nous tourmenter, en nous apprenant ce que disaient nos ennemis. Nous recevions ces propos avec l'indignation qu'ils devaient nous inspirer; mais l'opposition ne fait qu'irriter la calomnie. Nous entrâmes donc en délibération sur les moyens de la faire taire, et nous adoptâmes enfin une résolution qui me parut trop subtile pour qu'elle nous conduisît à bien : la voici. Notre objet principal était de connaître le motif des assiduités de M. Thornhill; c'est pourquoi ma femme se chargea de le sonder, sous prétexte de lui demander son avis sur le choix d'un mari pour sa fille aînée. Si cela ne suffisait pas pour l'engager à se déclarer, on devait l'effrayer par l'apparition d'un rival. Mais je ne voulus consentir à ce dernier projet qu'après avoir reçu d'Olivia la promesse la plus solennelle d'épouser celui qu'on allait mettre en avant, dans le cas où M. Thornhill ne préviendrait pas ce mariage en l'épousant lui-même. Tel fut le plan auquel on s'arrêta, et que je n'approuvai pas entièrement, quoique je n'y misse pas une vigoureuse opposition.

La première fois donc que M. Thornhill vint nous voir, mes filles eurent soin de s'absenter, afin de donner occasion à leur mère de mettre à exécution son projet; mais elles n'allèrent pas plus loin que la chambre voisine, d'où elles pouvaient entendre toute la conversation. Ma femme entra adroitement en matière, en disant qu'une des demoiselles Flambourough était sur le point de faire un bon mariage en épousant M. Spanker. Le *squire* en convint; et ma femme poursuivit, en ajoutant que celles qui

avaient de la fortune étaient toujours sûres de trouver de bons partis : « Mais, ajouta-t-elle, pour les jeunes filles qui n'en ont point, que le ciel leur soit en aide! Que signifie la beauté, M. Thornhill? Que signifient, dans ce siècle intéressé, toutes les vertus et toutes les qualités du monde? On ne demande pas qui est-elle? mais qu'a-t-elle?

« — Madame, répondit-il, j'approuve très-fort la justesse et la nouveauté de vos remarques ; si j'étais roi, il n'en serait pas ainsi ; les filles aimables sans fortune auraient alors du bon temps, et vos deux charmantes filles seraient les premières pourvues.

« — Ah! Monsieur, reprit ma femme, vous voulez rire ; mais moi, je voudrais être reine, et je saurais bien alors où mon aînée trouverait un mari. Mais à présent, M. Thornhill, que vous m'y faites penser sérieusement, ne pourriez-vous me trouver pour elle un mari convenable? Elle a actuellement dix-neuf ans; elle est bien formée, elle a eu une bonne éducation, et, selon mes faibles connaissances, elle ne manque pas de mérite.

« — Madame, répliqua-t-il, si vous laissiez la chose à mon choix, je voudrais trouver un homme qui eût assez de perfections pour rendre un ange heureux ; un homme qui réunît prudence, fortune, esprit et sincérité : oui, je voudrais tout cela dans un mari pour mademoiselle votre fille. — Fort bien, Monsieur, dit-elle; mais connaissez-vous quelqu'un de cette sorte? — Non, Madame, reprit-il, il est impossible de connaître personne qui soit digne d'être son mari ; c'est un trésor trop grand pour être possédé par un homme : sur mon âme, je vous dis ce que je pense, c'est un ange, une divinité. — Ah! M. Thornhill, vous flattez ma pauvre enfant. Nous avons songé à la marier à l'un de vos fermiers dont la mère est morte depuis peu, et qui a besoin d'une femme à la tête de son ménage. Vous savez qui je veux dire, le fermier William, c'est un homme à l'aise, M. Thornhill, et en état de lui offrir une bonne position. Il nous a déjà fait plusieurs fois des

ouvertures (cela était effectivement vrai) ; mais, Monsieur, poursuivit-elle, je serais bien aise d'avoir votre approbation sur notre choix. — Comment, Madame, répliqua-t-il, mon approbation pour un tel choix! jamais. Quoi! sacrifier tant de beauté, d'esprit et d'excellentes qualités à un rustre incapable de les apprécier! Excusez-moi, je ne pourrai jamais approuver une telle injustice, et j'ai mes raisons. — Ah! oui-dà, Monsieur, reprit Deborah, si vous avez vos raisons, c'est une autre affaire ; mais je serais bien aise de les connaître, ces raisons. — Dispensez-m'en, Madame, répondit-il, elles sont trop profondément ensevelies pour que je puisse les découvrir. Puis, mettant la main sur sa poitrine : Elles sont, ajouta-t-il, enterrées et clouées ici. »

Quand il fut parti, nous ne pûmes, après une consultation générale, décider ce que signifiaient ces beaux sentiments. Olivia les regardait comme un témoignage de la plus ardente passion : pour moi, je n'étais pas tout à fait si confiant ; et je crus y découvrir qu'il était plus question d'amourette que de mariage. Au surplus, à quelques conjectures que l'on dût s'arrêter, nous résolûmes de suivre le projet d'encourager les recherches du fermier William, qui, depuis que nous étions établis dans le pays, avait laissé voir qu'il désirait la main de ma fille.

CHAPITRE XVII

Il est peu de vertus qui résistent à une longue et agréable tentation.

Je n'envisageais que le bonheur réel de mes enfants, et comme le fermier William était sage, honnête, et jouissait d'une grande aisance, sa recherche me plaisait. Il n'y eut pas besoin de l'encourager beaucoup pour faire revivre sa première passion; de sorte qu'au bout d'un ou deux jours, M. Thornhill et lui se rencontrèrent le soir chez nous, et se regardèrent mutuellement de travers. Mais M. William ne devait point d'arrérages à son propriétaire et s'embarrassait peu de son bon vouloir. Olivia, de son côté, jouait la coquette en perfection, si c'est jouer un rôle que d'agir d'après son propre caractère; et elle affectait pour son nouveau prétendant une prédilection marquée. M. Thornhill parut accablé de cette préférence, et nous quitta d'un air pensif. Je ne pus concevoir, en le voyant aussi malheureux qu'il paraissait l'être, comment il ne faisait pas évanouir sur-le-champ la cause de ses peines, ce qui lui était bien facile; il suffisait pour cela de déclarer un honorable attachement. Mais quelques souffrances qu'il pût endurer, il était aisé de s'apercevoir que celles d'Olivia étaient plus

vives encore. A la suite de chaque rencontre avec ces messieurs, elle cherchait la solitude et s'y abandonnait à toute sa douleur. Ce fut dans cet état que je la trouvai un soir, après qu'elle s'était efforcée de soutenir pendant quelque temps une gaieté factice. « Vous voyez, mon enfant, lui dis-je, que votre confiance dans M. Thornhill était une illusion ; il souffre la rivalité d'un inférieur, quand il sait qu'il peut d'un seul mot s'assurer votre main. — Oui, père, répondit-elle, mais il a des raisons pour différer ; je sais qu'il en a. Ses paroles et ses regards m'ont convaincue de sa sincérité. Et j'espère que bientôt il pourra manifester la générosité de ses sentiments, et vous convaincre que mon opinion sur lui est plus juste que la vôtre. — Ma chère Olivia, repris-je, tous les plans que l'on a suivis jusqu'à présent pour le forcer à s'expliquer ont été proposés et dirigés par toi-même, et tu ne diras pas que je t'aie gênée en rien ; mais tu ne dois pas attendre de moi d'être plus longtemps complice de la mystification que l'on fait subir à son honnête rival. Je te donnerai tout le temps que tu jugeras nécessaire pour l'amener à une explication ; mais si, à l'expiration du délai, il ne vient pas franchement au but, j'exige formellement que l'honnête William reçoive la récompense de sa fidélité. La réputation que j'ai soutenue jusqu'à présent exige de moi cette conduite, et ma tendresse comme père n'altérera jamais ma probité comme homme. Marque donc le jour, choisis-le aussi éloigné qu'il te plaira, et prends soin en même temps d'instruire M. Thornhill de l'époque précise à laquelle je dois te donner à un autre. S'il t'aime véritablement, le seul bon sens lui fera voir qu'il n'a qu'un parti à prendre pour ne pas te perdre pour toujours. » Elle ne put s'empêcher de reconnaître que cette proposition était juste, et elle y souscrivit sans difficulté. Elle me renouvela dans les termes les plus positifs sa promesse d'épouser M. William, si M. Thornhill continuait de temporiser, et à la première occasion, le jour du mariage fut fixé, en présence de M. Thornhill, à un mois.

Ces mesures vigoureuses semblèrent redoubler l'inquiétude du jeune *squire*; mais celle qu'éprouvait réellement Olivia m'affectait sensiblement. Dans ce combat entre l'amour et la raison, elle perdit toute sa vivacité naturelle, et elle cherchait toutes les occasions d'être seule pour pleurer. Une semaine s'écoula sans que M. Thornhill fît aucun effort pour rompre son mariage. La semaine suivante, il continua ses assiduités; mais il ne s'ouvrit pas davantage. Enfin la troisième, il cessa entièrement ses visites, et ma fille, au lieu d'en témoigner du chagrin, comme je m'y attendais, parut conserver une tranquillité pensive que je pris pour de la résignation. Pour moi, c'était avec la plus grande satisfaction que je voyais ma fille à la veille de s'assurer une douce et honnête aisance, et j'applaudissais souvent à la résolution qu'elle avait prise de préférer le bonheur à la vanité. Environ quatre jours avant le mariage, ma petite famille était assemblée le soir autour d'un bon feu, contant des histoires du temps passé, et bâtissant de beaux plans pour l'avenir. Nous étions enfoncés dans nos projets, et nous riions de toutes les folies qui nous passaient par la tête. « Eh bien, Moïse, dis-je à mon fils; nous allons avoir une noce dans la famille; qu'en pensez-vous, mon enfant, quel est votre avis là-dessus! — Mon avis, mon père, est que tout va fort bien, et je songeais tout à l'heure que quand ma sœur Livy sera mariée au fermier William, il nous prêtera *gratis* son pressoir et ses chaudières à brasser. — Certainement, Moïse, répondis-je, il nous les prêtera, et par dessus le marché, il nous chantera, pour nous divertir, la chanson *de la Mort et de la Dame*. Il a appris cette chanson à mon frère Dick, dit Moïse, et je trouve qu'il la chante très-bien. — Oui-dà, repris-je; eh bien, qu'il la chante : où est le petit Dick? allons, qu'il chante en assurance. — Mon frère Dick, cria Bill, le plus jeune de mes enfants, vient de sortir avec ma sœur Livy; mais M. William m'a appris deux chansons, et je les chanterai pour vous, père. Laquelle aimez-vous mieux, ou du *Cygne mourant*, ou de l'élégie *Sur la mort d'un chien enragé?* — L'élégie,

mon enfant, répondis-je, l'élégie, je ne l'ai point encore entendue. Et vous, Deborah, ma chère, vous savez que la tristesse altère; donnez-nous pour nous soutenir une bouteille du meilleur vin de groseilles. J'ai tant pleuré de toutes les élégies que j'ai entendues

depuis peu, que sans un petit coup pour m'égayer, je craindrais que celle-ci ne m'affectât trop. Et vous, Sophie, mon amour, prenez votre guitare, et accompagnez un peu cet enfant.»

ÉLÉGIE SUR LA MORT D'UN CHIEN ENRAGÉ.

Or, écoutez, petits et grands,
Une aventure sans pareille :

A ma chanson prêtez l'oreille,
Je ne vous tiendrai pas longtemps.

Dans Islington vivait un homme,
L'exemple et l'amour du prochain:
De Canterbury jusqu'à Rome,
Il n'était pas de plus grand saint.

Il avait l'âme charitable,
Secourait amis, ennemis,
Et s'il voyait nu son semblable,
Il le couvrait de ses habits.

Un chien de race haute et forte,
Dans Islington vivait aussi :
En cette ville comme ici,
Il est des chiens de toute sorte.

D'abord amis, l'homme et le chien
Firent bientôt mauvais ménage;
Et tout exprès gagnant la rage,
L'animal mordit le chrétien.

Grande douleur on fit paraître;
Chacun accourut, et se dit :
Juste ciel! mordre un si bon maître!
Ce chien à donc perdu l'esprit?

Ainsi parlait le voisinage,
Et tout bas chacun assurait
Que l'animal ayant la rage,
L'homme infailliblement mourrait.

Mais toute autre fut l'aventure :
Voici ce qu'il en arriva :
L'homme guérit de sa morsure,
Et ce fut le chien qui creva.

« C'est un bon garçon que Bill, sur mon honneur, et son élégie peut être appelée véritablement tragique. Allons, mes enfants, à la santé de Bill, et puisse-t-il devenir un jour évêque!

« — De tout mon cœur, s'écria ma femme; s'il prêche aussi bien qu'il chante, cela n'est pas douteux. Toute la famille, du côté maternel, chantait très-bien, et c'était connu dans le pays, que

les Blenkinsops ne pouvaient regarder droit devant eux, ni les Huginsons souffler une chandelle ; mais qu'il n'y avait pas un des Grograms qui ne chantât à merveille, ni aucun des Marjorams qui ne contât des histoires à ravir. — Quoi qu'il en soit, repris-je, la ballade la plus commune me plaît plus que la plus estimée de toutes ces belles romances modernes, qui vous mettent en extase dès le premier couplet, et qu'on admire en bâillant. Moïse, passez le verre à votre frère. Le grand défaut de tous ces faiseurs d'élégies, c'est qu'ils sont toujours au désespoir pour des malheurs qui ne causent pas la moindre peine aux gens sensés. Une dame perd son manchon, son évantail ou son chien : eh vite, voilà un poëte impertinent qui va rimer la triste aventure.

« — C'est peut-être la mode, dit Moïse, dans les compositions d'un genre relevé ; mais quant aux chansons du Ranelagh qui nous parviennent, elles sont extrêmement simples et toutes jetées dans le même moule. Colin rencontre Dolly, ils font ensemble un petit dialogue. Il lui apporte de la foire un ruban pour nouer ses cheveux ; elle lui donne en échange un bouquet, et tout deux vont à l'église, et conseillent aux bergers et aux bergères de se marier le plus tôt qu'ils pourront.

« — C'est un fort bon conseil, m'écriai-je, et l'on m'a dit que le Ranelagh était le lieu du monde où il pouvait être donné le plus à propos ; car en même temps que l'on y engage à se marier, on y rencontre aussi des femmes à choisir, et c'est assurément un excellent marché que celui où l'on vous apprend ce dont vous avez besoin, et où l'on vous le fournit aussitôt.

« — Oui, mon père, reprit Moïse, et je ne connais en Europe que deux marchés pour les femmes, le Ranelagh en Angleterre et Fontarabie en Espagne. Le marché d'Espagne ne tient qu'une fois l'année ; mais le nôtre tient tous les soirs.

« — Vous avez raison, mon fils, reprit sa mère, la vieille Angleterre est le pays du monde où les hommes trouvent le mieux à se marier. — Oui, interrompis-je, et où les femmes savent le

mieux gouverner leurs maris. Il y a un proverbe qui dit que si l'on bâtissait un pont sur la mer, toutes les femmes du continent viendraient prendre modèle sur les nôtres.

« Allons, ma chère Deborah, donnez-nous une autre bouteille. et vous, Moïse, vous allez nous chanter une belle chanson. Que de grâces n'avons-nous pas à rendre au ciel, qui daigne nous accorder ainsi le repos, la santé et l'honnête nécessaire! Je m'estime actuellement plus heureux que le plus grand monarque de la terre; il n'a pas un pareil coin du feu, ni des visages si gais autour de lui. Oui, ma chère Deborah, nous commençons à vieillir; mais le soir de notre vie sera heureux, je l'espère. Nos ancêtres ont vécu sans tache, et nous laisserons après nous des enfants honnêtes et vertueux. Ils seront notre joie et notre soutien ici-bas, et quand nous mourrons, ils transmettront notre honneur intact à la postérité. Mon fils, nous attendons notre chanson; allons, en cœur. Mais où est ma petite Olivia? la voix de cette chère enfant est si douce dans un concert! »

A peine avais-je prononcé ces mots, que Dick entra en courant: « Oh! père, père elle est partie; elle est partie, ma sœur Livy, elle est partie pour toujours. — Partie! mon enfant? — Oui, elle est partie avec deux *gentlemen* dans une chaise de poste; et il y en avait un qui l'embrassait, et qui disait qu'il mourrait pour elle, et elle criait bien fort, et elle voulait s'en retourner; mais il l'a pressée de nouveau, et elle est montée dans la chaise, et elle a dit: Ah! que va devenir mon pauvre père, quand il saura que je suis perdue? — Ah, mes enfants, m'écriai-je, il ne nous reste plus qu'à être misérables, car nous n'aurons plus un seul moment de joie dans notre vie. Que la vengeance éternelle du ciel puisse l'accabler lui et les siens, lui qui m'a ravi mon enfant! Et sans doute elle l'accablera, pour m'avoir arraché une fille si sage et si douce, que je conduisais dans le chemin du ciel! Tant de candeur et d'innocence! O mes enfants, nous voilà malheureux et déshonorés! Oh! mon cœur se brise dans mon sein. — Mon

père, s'écria mon fils, est-ce là votre courage? — Du courage! mon fils, tu vas voir que j'ai du courage. Qu'on m'apporte mes pistolets; je veux poursuivre le traître; oui, tant qu'il sera sur la terre, je le poursuivrai; tout vieux que je suis, il verra que je puis encore l'atteindre. Oh! le scélerat! le scélérat! » En disant cela,

je m'étais emparé de mes pistolets, quand ma pauvre femme, dont les passions étaient moins violentes que les miennes, me retint dans ses bras. « O mon cher, mon cher ami, s'écria-t-elle, la Bible est la seule arme qui convienne actuellement à vos mains.

Ouvrez-la, mon bien-aimé, et apprenons-y à supporter nos tourments avec patience; car elle nous a indignement trompés. — En vérité, mon père, reprit Moïse, après un moment de silence, votre colère est trop violente, et n'est pas à sa place. Vous devriez être le consolateur de ma mère, et vous accroissez sa douleur. Il ne convenait pas à vous, à un homme de votre caractère, de maudire même votre plus grand ennemi : non, vous n'auriez pas dû le maudire, tout scélérat qu'il est. — Je ne l'ai pas maudit, mon fils; est-ce que je l'ai maudit? — Oui, mon père, vous l'avez maudit par deux fois. — Que le ciel me pardonne donc, si je l'ai fait, et qu'il lui pardonne aussi. Je reconnais à présent que c'était une charité plus qu'humaine que celle qui nous enseigna à bénir nos ennemis. Mon Dieu, béni soit ton saint nom pour tout le bien que tu m'as donné et pour tout celui que tu m'as ravi! Mais ce n'est pas, non ce n'est pas une faible douleur que celle qui peut arracher des larmes de ces yeux qui n'ont point pleuré depuis tant d'années. Mon enfant! m'enlever ma chère enfant! Puisse la malédiction... O ciel! par donnez-moi ce que j'allais dire. Vous vous rappelez, ma chère amie, combien elle était bonne; comme elle était charmante, jusqu'à ce fatal moment; son unique soin était de nous plaire. Que n'est-elle morte auparavant! Mais elle est partie; l'honneur de notre famille est souillé; ce n'est plus que dans un autre monde que je puis espérer la paix et le bonheur. Mais, mon enfant, tu les as vus partir; il a sans doute employé la violence. S'il l'a enlevée de force, elle est peut-être encore innocente. — Non, mon père, s'écria l'enfant, il l'embrassait seulement, il l'appelait son ange; elle pleurait beaucoup et s'appuyait sur son bras, et puis la chaise a couru bien fort, bien fort. — C'est une ingrate créature, dit ma femme, dont les sanglots étouffaient la voix, c'est une ingrate de nous traiter ainsi. On ne l'a jamais gênée dans ses inclinations. La malheureuse a lâchement abandonné ses parents sans sujet; elle conduit vos

cheveux blancs au tombeau, où je ne tarderai pas à vous suivre. »

Cette nuit, la première de nos infortunes réelles, se passa ainsi en plaintes amères et en transports mal soutenus d'indignation. Je résolus cependant de trouver le ravisseur en quelque lieu qu'il pût être, et de lui reprocher sa bassesse.

Le lendemain, notre malheureuse fille manquait au déjeuner, où elle avait coutume de nous inspirer à tous la joie et la gaieté. Ma femme continua de chercher à se soulager par des reproches : « Jamais, s'écria-t-elle, cet opprobre de notre famille ne souillera désormais notre innocente demeure. Je ne l'appellerai plus ma fille. Non, que la misérable vive avec son infâme séducteur : elle peut nous déshonorer, mais elle ne nous trompera plus ! »

« — Ma femme, répondis-je, ne vous exprimez pas avec tant de dureté. Je déteste autant que vous son crime ; mais cette maison et ce cœur seront toujours ouverts à une pauvre pécheresse repentante. Plutôt elle reviendra de ses égarements, plus elle sera la bien-venue. Le plus juste peut errer une première fois ; l'artifice peut séduire, la nouveauté peut surprendre par ses charmes. Une première faute est l'enfant de la simplicité ; mais toutes les autres le sont du crime. Oui, vous dis-je, la malheureuse créature fût-elle souillée de mille vices, sera toujours la bien-venue dans ce cœur et dans cette maison. Je veux entendre encore la douce harmonie de sa voix ; je veux encore la presser tendrement sur mon sein, si je trouve en elle du repentir. Mon fils, apportez-moi ma Bible et mon bâton ; je veux aller à sa poursuite, quelque part qu'elle soit, et si je ne puis la préserver de la honte, je puis arrêter du moins la continuation du désordre. »

CHAPITRE XVIII

Poursuites d'un père pour ramener son enfant à la vertu.

Quoique l'enfant ne pût pas dépeindre celui qui avait fait monter sa sœur dans la chaise de poste, mes soupçons tombèrent sur notre jeune propriétaire, dont la réputation pour ces sortes d'intrigues n'était que trop bien établie. Je dirigeai donc mes pas vers le château, résolu de l'accabler de reproches, et de ramener ma fille, s'il était possible. Mais avant d'être arrivé chez lui, je rencontrai un de mes paroissiens, qui me dit avoir vu dans une chaise de poste une jeune miss qui ressemblait à ma fille, et qui avait avec elle un monsieur qu'au portrait qu'il m'en fit, je ne pus juger autre que M. Burchell ; il ajouta qu'ils couraient très-fort. Cependant je ne me contentai point de cette information. Je me rendis donc chez le *squire*. Quoiqu'il fût encore de très-bonne heure, j'insistai pour lui parler sur-le-champ. Il se présenta aussitôt de l'air le plus ouvert et le plus amical ; il parut extrêmement étonné de l'enlèvement de ma fille, et protesta sur son honneur qu'il n'y avait pas la moindre part. Je regrettai alors mes premiers soupçons et les reportai entièrement sur M. Burchell, que je me rappelai avoir eu avec ma fille plusieurs con-

versations secrètes. Mais je n'eus plus lieu de douter de sa perfidie, lorsqu'une autre personne m'apprit que ma fille et lui étaient allés actuellement aux eaux, qui étaient à environ trente milles de là, et où se rassemblaient de nombreuses compagnies. J'étais

dans cette disposition d'esprit qui nous porte plus à précipiter qu'à mûrir nos jugements. Il ne me vint pas à la pensée d'examiner si ces rapports ne pouvaient pas m'être faits par des personnes apostées exprès pour me tromper. Je résolus donc d'aller surprendre aux eaux ma fille et celui que je croyais son ravisseur. Je marchai en toute diligence, et sur la route je pris souvent des

informations; mais elles furent inutiles, jusqu'à ce qu'en entrant dans la ville, je rencontrai un homme à cheval que je me souvins d'avoir vu chez le *squire*, et qui m'assura que si je poursuivais mon chemin jusqu'au lieu des courses, qui n'était qu'à trente milles plus loin, je les atteindrais infailliblement; qu'il les y avait vus danser le soir précédent, et que toute l'assemblée avait été enchantée des grâces de ma fille. Le lendemain donc je partis de grand matin, et sur les quatre heures après midi j'arrivai aux courses, où je trouvai une brillante et nombreuse assemblée occupée uniquement à courir après le plaisir. Quel contraste entre cette recherche et celle d'un malheureux père qui voulait ramener son enfant à la vertu! Je crus apercevoir M. Burchell à quelque distance de moi; mais comme s'il eût craint de me voir, quand

j'approchai, il se perdit dans la foule, et il me fut impossible de le retrouver. Je réfléchis alors qu'il serait inutile de pousser plus loin mes recherches, et je résolus de m'en retourner auprès de

mon innocente famille, à qui ma présence était nécessaire. Mais l'agitation de mon esprit et les fatigues que j'avais essuyées me donnèrent une fièvre violente, dont je sentis les symptômes avant de quitter les courses. Ce nouveau coup était d'autant plus accablant, que j'étais à plus de soixante-dix milles de chez moi. Je me retirai dans un cabaret situé sur le grand chemin, et, dans cet asile ordinaire de l'indigence et de la frugalité, j'attendis patiemment quelle serait l'issue de ma maladie. J'y languis environ trois semaines. A la fin, mon tempérament prévalut; mais je n'avais pas d'argent pour payer ma dépense. L'inquiétude seule que cette dernière circonstance me causait aurait pu occasionner une rechute, si je n'avais été assisté par un voyageur qui était entré dans le cabaret pour se rafraîchir en passant. Cet homme était précisément le philanthrope et honnête libraire du cimetière Saint-Paul, qui a fait tant de petits livres pour les enfants. Il se nommait lui-même leur ami, mais il était en effet celui de tout le genre humain. Il n'eût pas plus tôt mis pied à terre qu'il témoigna un vif empressement de repartir; car il avait toujours des affaires de la dernière importance, et il était alors occupé à recueillir des matériaux pour l'histoire d'un certain M. Thomas Trip. Je reconnus aussitôt cet excellent homme : c'était lui qui avait publié mes écrits contre les deutérogames, et je lui empruntai quelque argent, que je promis de lui rendre à mon retour. Je quittai donc l'hôtellerie; et comme j'étais encore très-faible, je résolus de retourner à la maison à petites journées de dix milles chacune. Ma santé et ma tranquillité ordinaires étaient presque entièrement rétablies, et je condamnais alors cet orgueil qui m'avait fait me révolter contre la main toute-puissante qui me châtiait. L'homme ne sait guère qu'à l'épreuve jusqu'à quel degré ses forces lui permettent de supporter l'infortune. L'ambitieux, en montant les sentiers de la faveur qui d'en bas lui paraissent si brillants, découvre à chaque pas quelque désagrément caché qu'il n'avait pas prévu; de même, lorsque nous descendons

dans la vallée profonde du malheur, nous sommes effrayés, en la contemplant d'en haut, de son aspect nébuleux et sinistre; mais à mesure que nous avançons, les objets s'éclaircissent, des distractions inattendues nous amusent, et les yeux de l'esprit s'adaptent aux ténèbres qui les environnent.

Il y avait environ deux heures que je marchais, lorsque j'aperçus de loin une espèce de diligence que je résolus d'atteindre; mais lorsque j'en fus tout près, je reconnus que c'était un chariot qui transportait au village prochain les décorations et le bagage d'une troupe de comédiens de campagne. La voiture n'était accompagnée que du charretier et d'un seul acteur; les autres devaient arriver le lendemain. Bonne compagnie abrége le chemin, dit le proverbe: j'entrai donc en conversation avec le pauvre comédien; et comme j'avais eu moi-même autrefois quelque talent pour le théâtre, je dissertai sur cette matière avec ma liberté accoutumée. Mais j'étais fort peu au courant de l'état actuel de la scène; je demandai donc quels étaient les auteurs dramatiques actuellement en vogue, quels étaient les *Dryden,* les *Otway* du jour. « Monsieur, me répondit le comédien, je crois qu'il y a peu de nos auteurs d'aujourd'hui qui tinssent à honneur d'être comparés aux écrivains dont vous parlez. La manière de *Dryden* et de *Rowe* est à présent passée de mode; notre goût a reculé d'un siècle. *Fletcher, Ben-Johnson* et *Shakspeare* sont les seuls auteurs dont on représente les pièces. — Comment! m'écriai-je, est-il possible que le langage suranné, les mauvaises plaisanteries et les caractères outrés dont ces ouvrages sont remplis plaisent au siècle présent? — Monsieur, répondit mon compagnon de route, le public ne s'embarrasse ni du langage, ni de la plaisanterie, ni des caractères; ce n'est pas là son objet: il va au spectacle pour s'amuser, et il se trouve fort heureux quand il peut avoir une pantomime à l'abri du nom de Shakspeare ou de Ben-Johnson. — Ainsi donc, repris-je, nos écrivains s'attachent plutôt à imiter Shakspeare que la nature. — A vous dire vrai,

repartit le comédien, je crois qu'ils n'imitent rien du tout, et le public n'exige pas cela d'eux : ce n'est pas la manière dont une pièce est conduite, mais le nombre de gestes et d'attitudes bizarres qu'on y introduit qui excite aujourd'hui les applaudissements. Je connais une pièce qui ne renferme pas une seule plaisanterie, et qui, pour des grimaces, a eu un succès fou, et une autre dont la chute a été prévenue par un accès de colique que le poëte y avait placé. Oui, Monsieur, les pièces de *Congreve* et de *Farquhar* ont trop d'esprit pour le goût présent ; notre moderne dialogue est bien plus naturel. »

En discourant ainsi, nous arrivâmes au village, dont les habitants, instruits apparemment de notre arrivée, s'assemblèrent pour nous considérer ; ce qui fit naître à mon camarade cette observation, que les comédiens de campagne ont toujours beaucoup plus de spectateurs au dehors qu'au dedans. Je ne réfléchis à l'inconvenance qu'il y avait à ce que je me trouvasse en pareille compagnie, que lorsque je vis la populace attroupée autour de moi. Je me réfugiai donc au plus vite dans le premier cabaret qui se présenta ; on me fit entrer dans la salle commune, où je fus accosté par un homme très-bien mis, qui me demanda si j'étais le chapelain de la troupe, ou si l'habit que je portais était celui d'un de mes rôles ? Je l'instruisis de mon aventure et l'assurai que je n'appartenais à la troupe en aucune façon. Alors il nous invita très-poliment, moi et le comédien, à prendre notre part d'une jatte de punch ; et pendant que nous la vidions, il disserta sur la politique avec beaucoup de feu et d'intérêt. A ses discours, je le crus tout au moins un membre du Parlement, et je fus confirmé dans cette conjecture, lorsque m'entendant demander ce qu'il y avait à souper dans l'auberge, il insista pour que le comédien et moi vinssions souper chez lui, ce que nous acceptâmes après quelques instances.

CHAPITRE XIX

Portrait d'un homme mécontent du gouvernement, et qui craint la perte de notre liberté.

La maison où nous devions être reçus était à peu de distance du village ; celui à qui elle appartenait nous dit que, puisque son carrosse ne l'était pas venu prendre, il nous conduirait à pied. Nous arrivâmes bientôt à l'un des plus magnifiques châteaux que j'eusse encore vus dans le pays. L'appartement dans lequel il nous introduisit était décoré très-élégamment, et dans le genre moderne. Il sortit pour donner ses ordres, et pendant ce temps-là le comédien me fit entendre d'un clin d'œil que nous étions bien tombés. Notre hôte reparut bientôt ; on servit un excellent souper ; deux ou trois dames, en déshabillé élégant, vinrent y prendre place, et la conversation commença avec beaucoup de vivacité. La politique était le sujet sur lequel notre hôte s'étendait principalement ; la liberté, nous dit-il, était tout à la fois l'objet de son orgueil et de ses alarmes. Le repas fini, il me demanda si j'avais lu le dernier *Monitor*. Je lui répondis que non. « Quoi! ni l'*Auditor*, reprit-il? — Ni l'un ni l'autre, Monsieur, répondis-je. — Cela est étrange, très-étrange, répliqua mon hôte. Pour moi,

je lis tous les journaux politiques qui paraissent : le *Daily*, le *Ledger*, le *Chronicle*, le *London-Evening*, le *Witehall-Evening*, les dix-sept *Magasins* et les deux *Revues*, et quoique ces divers journaux se détestent entre eux, moi, je les aime tous. La liberté, Monsieur, la liberté est l'orgueil d'un Anglais, et, par mes mines de Cornouailles! j'en respecte les gardiens. — En ce cas, m'écriai-je, j'espère que vous respectez le roi? — Oui, reprit mon hôte, quand il fait ce que nous désirons; mais s'il se comporte comme il a fait dernièrement, je ne me mêlerai plus de ses affaires. Je ne dis rien; je me contente de penser; mais je crois que j'aurais su conduire certaines affaires un peu mieux. J'imagine qu'il n'a pas écouté assez d'avis; il devrait prendre les conseils de tous ceux qui veulent bien lui en donner; tout alors irait d'une autre manière.

« — Et moi, Monsieur, m'écriai-je, je voudrais que tous ces donneurs d'avis fussent mis au pilori. C'est le devoir des honnêtes gens de soutenir le côté faible de notre constitution, ce pouvoir sacré de la royauté qui, depuis quelques années, va déclinant, et qui perd l'influence qu'il devrait avoir dans l'État. Mais une foule d'ignorants crient toujours à la liberté, et s'ils ont quelque poids, ils le jettent bassement du côté de la balance qui penche déjà trop.

« — O ciel! s'écria l'une des dames, ai-je vécu jusqu'à ce jour pour voir quelqu'un tellement bas et méprisable, qu'il se déclare le défenseur des tyrans et l'ennemi de la liberté! la liberté, ce don précieux du ciel, ce privilége glorieux des Bretons!

« — Quoi! serait-il possible, dit notre hôte à son tour, qu'il se rencontrât encore aujourd'hui des partisans de l'esclavage, des hommes capables d'abandonner lâchement les priviléges des Bretons? Peut-il y avoir, Monsieur, quelqu'un d'assez lâche pour cela?

« — Non, Monsieur, répliquai-je, je suis pour la liberté, cet attribut de Dieu; pour la glorieuse liberté, ce sujet perpétuel des

déclamations modernes. Je voudrais que tous les hommes fussent rois; je voudrais être roi moi-même. Nous avons tous un droit égal au trône ; nous sommes tous originairement égaux : telle est mon opinion, et telle fut autrefois celle d'un parti d'honnêtes gens qu'on appelait *niveleurs*. Ils essayèrent d'établir une république où tous seraient également libres; mais, hélas! il ne purent jamais en venir à bout ; car il se trouva parmi eux quelques personnages plus fins et plus adroits que les autres, qui se rendirent maîtres du reste. Et comme votre postillon monte vos chevaux parce que c'est un animal plus rusé qu'eux, s'il se trouve un autre animal qui soit encore plus fin et plus rusé que le postillon, il montera à son tour sur les épaules de celui-ci. Puisqu'il est donc de la nature de l'homme de se soumettre ; que les uns sont nés pour commander, les autres pour obéir, et qu'il faut qu'il y ait des tyrans, la question est de savoir s'il vaut mieux les avoir dans sa propre maison, dans son village, ou plus loin dans la capitale. Pour moi, Monsieur, comme je hais naturellement la face d'un tyran, plus il est loin de moi, plus je suis satisfait; et la majorité des hommes est de mon avis, puisque l'on a créé unanimement un roi pour diminuer la quantité des tyrans et éloigner en même temps la tyrannie de la plus grande partie du peuple. Les grands, qui étaient des tyrans eux-mêmes avant l'élection d'un seul tyran, sont naturellement ennemis d'un pouvoir élevé au-dessus d'eux, et dont le poids se fait plus sentir que le leur sur les classes inférieures de l'État. Il est donc de l'intérêt des grands d'affaiblir, autant qu'ils peuvent, l'autorité royale, parce que tout ce qu'ils lui enlèvent tourne nécessairement à leur profit ; et tout ce qu'ils ont à faire dans l'État, c'est de miner le pouvoir d'un seul, afin de reconquérir leur ancienne autorité. Or, un État peut être tel dans sa constitution, ses lois tellement ordonnées, et ses sujets riches et puissants animés d'un tel esprit, que tout conspire à cette œuvre de miner la monarchie. Si, par exemple, la constitution de l'État est de nature à favoriser l'ac-

cumulation des richesses et à rendre l'opulent plus opulent encore, son ambition s'accroîtra nécessairement avec sa fortune. Or, une accumulation de richesses arrive nécessairement dans un pays qui s'enrichit plus par le commerce du dehors que par son industrie intérieure : car le commerce extérieur ne peut être fait avec avantage que par le riche, qui profite en même temps de l'industrie intérieure ; de sorte qu'il a deux routes ouvertes à la fortune, tandis que le pauvre n'en a qu'une seule. C'est par ce moyen que, dans les États commerçants, on a toujours vu les richesses se concentrer sur certains individus, et ces États sont tous devenus par la suite aristocratiques. De plus, les lois mêmes peuvent contribuer à cette accumulation excessive de richesses dans les mains de quelques particuliers ; ce qui arrive, par exemple, lorsque par leur influence les liens naturels qui unissent le riche et le pauvre sont rompus, et qu'il est réglé que le riche ne se mariera qu'avec le riche, ou que l'entrée du Parlement est interdite au savant, uniquement parce qu'il est sans bien ; de sorte que la fortune devient l'unique objet des désirs de l'homme prudent. Par ces moyens, dis-je, et par d'autres semblables, les richesses tendront à s'accumuler. Mais le possesseur de ces richesses accumulées, quand il s'est procuré les nécessités et les plaisirs de la vie, ne peut employer le superflu de sa fortune qu'à chercher à acquérir du pouvoir ; ce qui veut dire, en d'autres termes, se faire des clients et acheter les suffrages de l'indigent, de l'homme vénal, de ceux enfin qui, pour du pain, consentent à supporter une tyrannie immédiate. C'est ainsi que l'homme opulent s'entoure d'un cercle composé de la classe la plus pauvre du peuple ; et l'État, abondant en richesses accumulées, peut être comparé au système de Descartes, où chaque globe est environné du tourbillon qui lui est propre. Ceux qui veulent bien se soumettre à tourner ainsi dans le tourbillon d'un grand, ne peuvent être que des hommes nés pour être esclaves, le rebut de l'espèce humaine, des gens dont l'âme et l'éducation sont formées pour la servi-

tude, et qui ne connaissent de la liberté que le nom. Mais il y aura toujours un nombre encore plus grand d'hommes soustraits à l'influence des richesses; c'est-à-dire cet ordre de citoyens placés entre l'homme opulent et la dernière classe; qui ont trop de fortune pour se soumettre à la tyrannie d'un voisin riche, et qui n'en ont pas assez pour se faire tyrans eux-mêmes. C'est dans cet ordre moyen que se trouvent communément les arts, la prudence et les vertus de la société; c'est cet ordre seul qui est le véritable conservateur de la liberté, et qui peut être appelé le peuple. Or, il peut arriver que cet ordre moyen perde toute son influence dans l'État, et que sa voix soit, en quelque sorte, étouffée par celle de la populace; car si la fortune nécessaire pour voter dans les affaires publiques est dix fois moindre aujourd'hui que celle qui était exigée dans les premiers temps de la constitution, il est évident qu'une portion plus considérable de la populace sera introduite dans le système politique. Or, comme cette populace se meut toujours dans le tourbillon des grands, elle suivra l'impulsion qui lui sera donnée par ceux-ci. Dans un tel État, tout ce que l'ordre moyen a donc à faire est de conserver et de défendre avec une attention religieuse les prérogatives et les priviléges d'un seul maître; car le prince divise le pouvoir des riches et empêche les grands de tomber avec un poids supérieur sur l'ordre qui est au-dessous d'eux. L'ordre moyen peut être comparé à une ville dont les opulents forment le siége et que le prince se hâte de secourir. Tant que les assiégeants sont dans la crainte de l'ennemi extérieur, il est naturel qu'ils offrent aux assiégés les conditions les plus avantageuses, qu'ils les flattent par de belles paroles et les amusent par l'espoir de quelques priviléges. Mais si une fois le prince est défait, les murailles de la ville ne seront plus qu'une faible défense pour ses habitants. Ce qu'on a lieu d'attendre peut se voir en jetant les yeux sur la Hollande, Gênes et Venise, où les lois gouvernent le pauvre et où le riche gouverne les lois. Je tiens donc pour la monarchie, pour

la sainte monarchie, et je mourrais, s'il le fallait, pour la défendre; car s'il y a quelque chose de sacré parmi les hommes, ce doit être le souverain, l'oint du Seigneur, et toute diminution de son pouvoir, soit dans la guerre, soit dans la paix, est une atteinte à la liberté réelle des sujets. Ces grands mots : *liberté, patriotisme, Bretons*, ont déjà trop opéré ; il faut espérer que les hommes vraiment libres les empêcheront d'opérer davantage. J'ai connu dans le cours de ma vie beaucoup de ces vaillants champions de la liberté, et je ne m'en rappelle pas un seul qui, dans le fond de son cœur et dans le sein de sa famille, ne fût un tyran. »

Mon zèle pour la cause que je soutenais avait allongé ma harangue au delà des bornes de la politesse ; mais l'impatience de mon hôte, qui avait souvent fait des efforts pour m'interrompre, ne put se contenir plus longtemps. « Ainsi donc, s'écria-t-il, c'est un jésuite sous les habits d'un ministre que je me trouve avoir à ma table! Mais, par toutes les mines de Cornouailles! il décampera d'ici, comme je m'appelle Wilkinson. » Je sentis alors que j'avais été trop loin, et je demandai pardon de la chaleur avec laquelle j'avais parlé. « Pardon! s'écria-t-il avec fureur, il faudrait dix mille pardons pour de pareils principes. Eh! quoi, abandonner la liberté, la propriété, et, comme dit le journaliste, tendre bassement le dos pour se laisser bâter! Monsieur, j'exige que vous sortiez à l'instant de cette maison; j'exige, Monsieur, que vous en sortiez, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. » J'allais faire de nouvelles remontrances, quand nous entendîmes un laquais frapper à la porte. « Ah! s'écrièrent les deux dames, sûr comme nous mourrons un jour, voilà nos maîtres qui reviennent! » Je découvris alors que l'homme qui nous traitait n'était que le maître d'hôtel de la maison qui, dans l'absence de son maître, avait eu fantaisie d'en jouer le rôle pendant quelque temps; et, à dire vrai, il parlait politique tout aussi bien que la plupart de nos gentilshommes campagnards.

Mais rien ne peut exprimer quelle fut ma confusion quand je vis entrer le maître et la dame du château ; et leur surprise ne fut pas moindre que la nôtre, de trouver chez eux une telle compagnie, et si bonne chère. « Messieurs, dit le gentilhomme à mon compagnon et à moi, votre très-humble serviteur ; la faveur que vous me faites est si grande, que je suis presque accablé du poids de la reconnaissance. » Quelque inattendue que notre compagnie fût pour lui, la sienne assurément ne l'était pas moins pour nous, et je restais muet d'étonnement et de honte, quand je vis entrer dans la salle ma chère miss Arabella Wilmot, qui avait autrefois été destinée à mon fils Georges, mais dont le mariage avait été rompu de la manière que j'ai rapportée plus haut. Dès qu'elle me vit, elle vint se jeter dans mes bras avec la joie la plus vive. « Mon cher Monsieur, s'écria-t-elle, à quel heureux hasard devons-nous une visite si inespérée? Je suis sûr que mon oncle et ma tante seront charmés d'apprendre qu'ils possèdent chez eux le bon docteur Primrose. » En m'entendant nommer, le vieux monsieur et la dame s'avancèrent poliment, et m'accueillirent avec la plus cordiale hospitalité. Ils ne purent s'empêcher de sourire en apprenant l'aventure qui m'avait amené chez eux; ils voulaient chasser sur-le-champ le malheureux maître d'hôtel ; mais ils lui firent grâce à ma prière.

M. Arnold et sa femme, propriétaires du château, me pressèrent de leur accorder quelques jours ; et comme leur nièce, ma charmante pupille, dont j'avais en quelque sorte dirigé l'éducation, joignit ses prières aux leurs, je me rendis à leurs instances. Le soir, je fus conduit dans un magnifique appartement ; et le lendemain de bon matin, miss Wilmot me fit prier de me promener avec elle dans le jardin, qui était décoré dans le goût moderne. Après qu'elle m'en eut fait voir pendant quelque temps les beautés, elle me demanda, en affectant le ton de l'indifférence, s'il y avait longtemps que je n'avais reçu des nouvelles de mon fils Georges. « Hélas! Mademoiselle, répondis-je, voilà trois ans

qu'il est absent, et il n'a écrit ni à moi, ni à aucun de ses amis. Où est-il à présent? Je l'ignore. Peut-être ne reverrai-je jamais ni lui, ni le bonheur. Non, ma chère miss, nous ne retrouverons plus ces jours heureux que nous passions à Wakefield. Ma petite famille se disperse, et la pauvreté a fait tomber sur nous, non-seulement le besoin, mais encore le déshonneur. » L'aimable fille laissa couler quelques larmes en m'écoutant, et la crainte de trop affecter sa sensibilité m'empêcha d'entrer dans un plus long détail de nos malheurs. Ce fut cependant une consolation pour moi, de voir que le temps n'avait point changé ses affections, et d'apprendre qu'elle avait refusé plusieurs partis qui lui avaient été proposés depuis que nous avions quitté le pays. Elle me fit voir tous les embellissements du parc, les allées, les berceaux, les bosquets, tirant de chaque nouvel objet l'occasion de me faire quelque question relative à mon fils. Nous passâmes ainsi la matinée, jusqu'au moment où la cloche du dîner se fit entendre. Nous trouvâmes au château le directeur de la troupe comique, qui était venu proposer des billets pour la *Belle pénitente,* que l'on jouait le soir, et dans laquelle un jeune *gentleman* qui n'avait encore paru sur aucun théâtre devait remplir le rôle d'Horatio. Il louait excessivement ce nouvel acteur, et nous assura qu'il n'en avait jamais vu qui donnât d'aussi belles espérances. « L'art de bien jouer, observa-t-il, ne s'acquiert pas, il est vrai, en un jour; mais ce *gentleman* paraît né pour le théâtre : la figure, la voix, les gestes, tout en lui est admirable ; nous l'avons rencontré par hasard en nous rendant ici. » Ces éloges excitèrent jusqu'à un certain point notre curiosité, et, à la sollicitation des dames, je consentis à les accompagner à la salle de spectacle, qui n'était autre chose qu'une grange. Comme les personnes avec lesquelles je me trouvais étaient sans contredit les plus distinguées de l'endroit, nous fûmes reçus avec beaucoup de respect, et placés au premier rang en face du théâtre. Nous attendîmes quelque temps, impatients de voir Horatio paraître. Il s'avança enfin; mais je laisse

aux pères à juger ce que je devins, lorsque dans ce nouvel acteur je reconnus mon malheureux fils! Il allait commencer, quand, jetant les yeux sur les spectateurs, il aperçut miss Wilmot et moi. Il resta sans voix et sans mouvement. Les acteurs qui étaient dans les coulisses, attribuant son silence à la timidité, tâchèrent de l'encourager; mais au lieu de parler, il fondit en larmes et se retira précipitamment. Je ne sais pas quelles furent les sensations que j'éprouvai alors, car elles se succédèrent trop rapidement pour que je puisse les décrire; mais je fus bientôt tiré de cette désagréable rêverie par miss Wilmot, qui, pâle et tremblante, me pria de la reconduire chez son oncle. Quand nous fûmes de retour, M. Arnold, qui ne comprenait rien d'abord à notre conduite extraordinaire, apprit bientôt que le débutant était mon fils; alors, il lui envoya son carrosse avec l'invitation de nous venir joindre: et comme mon fils persévéra dans son refus de paraître sur le théâtre, les comédiens mirent un autre acteur à sa place, et nous l'eûmes bientôt avec nous. M. Arnold le reçut avec beaucoup de politesse, et moi, avec mes transports accoutumés; car je n'ai jamais pu contrefaire le ressentiment. Pour miss Wilmot, elle l'accueillit avec une indifférence affectée, qui laissait percer les efforts qu'elle faisait pour jouer ce rôle. Le trouble de son âme ne paraissait pas encore apaisé. A chaque instant il lui échappait des propos qui ressemblaient à de la joie; ensuite elle riait aux éclats de son étourderie. De temps en temps, elle jetait un petit coup d'œil sur la glace, comme si elle eût été bien aise de s'assurer du pouvoir irrésistible de sa beauté; puis elle nous faisait cent questions sans écouter les réponses.

CHAPITRE XX

Histoire d'un vagabond philosophe qui court après la nouveauté, et qui perd le contentement.

Le souper fini, mistriss Arnold offrit poliment à mon fils d'envoyer deux de ses gens chercher son bagage. Il la remercia d'abord; mais comme elle renouvelait ses instances, il fut forcé de lui avouer qu'un bâton et un sac de nuit étaient tout le mobilier qu'il possédait au monde. « Fort bien, mon fils, m'écriai-je : pauvre tu nous as quittés, et pauvre je te retrouve. Je ne doute pas cependant que tu n'aies vu bien du pays. — Assurément, mon père, répondit Georges; mais courir après la fortune n'est pas le moyen de l'attraper; aussi depuis quelque temps ai-je abandonné cette poursuite. — Je m'imagine, Monsieur, reprit mistriss Arnold, que le récit de vos aventures doit être amusant; ma nièce m'en a souvent raconté la première partie; mais si vous vouliez nous apprendre le reste, toute la compagnie vous en aurait beaucoup d'obligation. — Madame, répliqua mon fils, je puis vous assurer que vous n'aurez pas à l'entendre la moitié autant de plaisir que j'aurai de vanité à en faire le récit. Cependant, je ne puis vous promettre une seule aventure dans tout le cours de ma narration.

car elle se rapportera beaucoup plus à ce que j'ai vu qu'à ce que j'ai fait. La première infortune de ma vie, que vous connaissez tous, fut grande ; elle m'affligea vivement, mais elle ne m'abattit point ; car personne n'eut jamais une disposition aussi heureuse que moi à l'espérance. Plus la fortune m'était contraire alors, plus j'attendais d'elle pour l'avenir ; et comme je me trouvais au plus bas de sa roue, chaque nouveau mouvement pouvait m'élever ; mais je la défiais de me faire descendre. Je partis donc un beau matin pour Londres, sans nul souci du lendemain, gai comme les

oiseaux qui gazouillaient sur la route. Je prenais courage en réfléchissant que Londres était un lieu où les talents de toute sorte étaient sûrs de trouver des distinctions et des récompenses.

« A mon arrivée dans la capitale, mon premier soin fut de porter votre lettre de recommandation à notre cousin, dont la situation

n'était guère plus brillante que la mienne. Mon projet, comme vous savez, était d'entrer dans une pension en qualité de répétiteur, et je lui demandai son avis là-dessus. Notre cousin reçut la proposition avec un rire sardonique : « Oui, ma foi! s'écria-t-il, voilà une jolie carrière que l'on veut vous faire parcourir. J'ai été moi-même précepteur dans une pension, et je veux être pendu, si je n'eusse mieux aimé cent fois être le dernier des porte-clefs de Newgate. Je me levais de grand matin, je me couchais tard; le maître me regardait avec hauteur; la maîtresse me haïssait, parce que je n'étais pas beau garçon. J'étais tourmenté au-dedans par les écoliers, et je n'avais pas la permission de sortir pour aller voir mes amis, auprès desquels j'aurais respiré. Mais êtes-vous sûr d'être propre à entrer dans une pension? Voyons un peu. Avez-vous fait l'apprentissage de ce métier? — Non. — Donc vous ne convenez pas pour une pension. Savez-vous arranger les cheveux des enfants? — Non. — Donc vous ne convenez pas pour une pension. Avez-vous eu la petite vérole? — Non. — Donc vous ne convenez pas pour une pension. Pouvez-vous coucher trois ans dans un lit? — Non. — Donc vous ne convenez pas pour une pension. Avez-vous bon appétit? — Oui. — Eh! vous ne valez rien du tout pour une pension. Non, Monsieur, si vous voulez une profession douce et aisée, engagez-vous pour sept ans chez un coutelier pour tourner sa roue. Mais fuyez, fuyez une pension. Cependant, continua-t-il, je vois que vous êtes un garçon qui avez des sentiments, et qui ne manquez pas d'instruction, que ne vous faites-vous auteur comme moi? Vous avez lu, sans doute, que des hommes de génie sont morts de faim à ce métier; mais à présent, je vous citerai quarante sots dans la ville qui en vivent, et qui s'y enrichissent. Ce sont tous d'honnêtes écrivassiers qui suivent toujours leur petit chemin, discourant sur l'histoire et sur la politique, et qui trouvent des admirateurs; qui enfin, s'ils eussent appris le métier de savetier, auraient toute leur vie raccommodé de vieux souliers sans avoir jamais eu le talent d'en faire un neuf. »

« Voyant que le métier de répétiteur dans une pension n'avait rien de fort honorable, je résolus de suivre l'avis de mon parent. Pénétré du plus profond respect pour la littérature, je me retirai dans *Grub-Street*, et je saluai avec vénération cette rue fameuse. Je me glorifiais de m'ouvrir une route que les Dryden et les Otway s'étaient frayée avant moi. Je considérai la divinité de cette région comme une mère par excellence : je me disais que si le commerce du monde peut former le goût, la pauvreté que la déesse donne à ses adorateurs élève et nourrit seule le génie.

Plein de ces réflexions, je me mis à travailler; et trouvant qu'il restait à dire les plus belles choses du monde, en les prenant du côté faux, je résolus de faire un livre absolument neuf. J'habillai donc trois paradoxes avec quelque habileté. Mes propositions étaient fausses à la vérité, mais elles étaient neuves. Les trésors de la vérité ont été importés si souvent, que ma seule ressource était dans l'importation de quelque chose de brillant qui, vu de loin, leur ressemblât. O vous, puissances du Parnasse ! vous fûtes témoins de l'importance qui était perchée sur ma plume pendant

que j'écrivais. J'étais convaincu que le monde savant allait s'élever tout entier contre mon système; mais j'étais préparé à tenir tête au monde savant tout entier; et, semblable au porc-épic, j'étais ramassé en moi-même, prêt à opposer la pointe de mes dards à chaque adversaire. »

« — Bien dit, mon enfant, m'écriai-je. Et quel sujet avez-vous traité? j'espère que vous n'avez point oublié l'importance de la monogamie? Mais j'interromps; poursuivez. Vous avez donc publié vos paradoxes; eh bien, qu'a dit le monde savant de vos paradoxes? »

« — Hélas, répondit mon fils, le monde savant n'a rien dit de mes paradoxes; non, Monsieur, rien du tout. Chacun était occupé à se louer, soi et ses amis, ou à critiquer ses ennemis; et comme malheureusement j'étais dépourvu des uns et des autres, je souffris la plus cruelle des mortifications, l'indifférence et l'oubli.

« J'étais un jour dans un café, réfléchissant sur le sort de mes paradoxes, lorsqu'un petit homme entra et vint se placer vis-à-vis de moi. Après quelques instants de conversation préliminaire, s'apercevant que j'étais homme de lettres, il tira de sa poche un paquet de prospectus, et me proposa de souscrire pour une nouvelle édition de Properce, avec des notes. Je fus forcé de lui répondre que je n'avais pas d'argent, et cet aveu le conduisit à s'informer de la nature de mes espérances. Il reconnut qu'elles étaient du même poids que ma bourse.—« Je vois bien, me dit-il, que vous ne connaissez pas les ressources de cette ville; je vais vous en enseigner une. Regardez ces prospectus; il y a douze ans que ce genre de distribution me fait vivre fort à mon aise. Dès qu'un seigneur revient de ses voyages, qu'un créole arrive de la Jamaïque, ou une douairière de son château, je cours leur proposer de souscrire. J'assiége d'abord leur cœur par la flatterie, et dès que la brèche est faite, j'y présente mes prospectus. S'ils souscrivent de bonne grâce, je reviens à la charge pour obtenir la permission

de leur dédier l'ouvrage. Si je l'obtiens, je leur demande celle de faire graver leurs armes sur le frontispice. C'est ainsi, continua-t-il, que je vis aux dépens de la vanité tout en me moquant d'elle. Mais, entre nous, je suis à présent trop connu ; je ne serais pas fâché d'emprunter quelquefois votre visage. Un homme de grande distinction arrive précisément d'Italie; son portier connaît ma figure; mais si vous vous chargiez vous-même d'aller présenter ces vers, je parie ma tête que vous réussirez, et nous partagerons le profit. »

« — Bonté divine ! Georges, m'écriai-je, est-ce là l'emploi de nos poëtes d'à présent? Des gens doués de talents sublimes s'abaisser à ces actes de mendicité ! Peuvent-ils déshonorer leur profession, au point de trafiquer bassement de leurs louanges pour un morceau de pain? »

« — Oh ! non, Monsieur, répondit-il : un vrai poëte ne se dégrade jamais ainsi ; car où se trouve le génie, se trouve aussi l'orgueil. Les êtres que je vous dépeins sont les mendiants de la rime. Le véritable poëte, en même temps qu'il affronte toutes les difficultés pour acquérir de la gloire, tremble à l'idée seule du

mépris; et il n'y a que ceux qui ne méritent aucune protection qui s'abaissent à la solliciter.

« Ayant l'âme trop fière pour descendre à ces indignités, et cependant la fortune trop basse pour hasarder un second effort en faveur de la gloire, je fus obligé de prendre un parti mitoyen, et d'écrire seulement pour vivre; mais je n'avais pas les qualités nécessaires pour une profession où l'industrie seule assure le succès. Je ne pouvais étouffer entièrement ma passion pour la renommée; en sorte que je consumais à écrire bien et avec précision un temps que j'aurais employé plus avantageusement aux productions diffuses d'une utile médiocrité. Mes opuscules ne produisaient aucune sensation au milieu du fatras des écrits périodiques. Le public avait des occupations trop importantes pour remarquer l'élégante simplicité de mon style, ou l'harmonie de mes périodes. Feuille par feuille, tout tombait dans l'oubli, et mes essais furent ensevelis avec les Essais sur la liberté, les Contes orientaux et les Remèdes contre la morsure des chiens enragés; tandis que Philautos, Philalethès, Philelutheros et Philanthropos écrivaient tous bien mieux, puisqu'ils écrivaient plus vite.

« Je commençai dès lors à ne plus faire société qu'avec de pauvres auteurs comme moi, qui se louaient, se lamentaient et se méprisaient entre eux. La satisfaction que nous causait chaque production nouvelle de quelque auteur célèbre était en raison inverse de son mérite. Le génie dans les autres ne pouvait plus me plaire; mes malheureux paradoxes avaient tari pour moi cette source de contentement. Je ne pouvais plus lire ni écrire qu'avec dégoût; car la perfection dans autrui m'était insupportable, et écrire était mon métier.

« Au milieu de ces sombres réflexions, j'étais un jour assis sur un banc dans le parc Saint-James, lorsqu'un jeune homme de distinction que j'avais intimement connu à l'Université s'approcha de moi. Nous nous saluâmes l'un l'autre en hésitant, lui

presque honteux d'être connu d'un homme aussi mal mis, et moi par la crainte d'un mauvais accueil ; mais cette crainte s'évanouit bientôt, car Ned Thornhill était au fond un bon garçon. »

« — Comment dites-vous, Georges? interrompis-je : n'est-ce pas Thornhill que vous le nommez? Ce ne peut être assurément que notre propriétaire. » — « Quoi! s'écria mistris Arnold, M. Thornhill est votre voisin? Il y a longtemps que nous sommes de ses amis, et nous l'attendons très-incessamment. »

— « Le premier soin de mon ancien camarade, continua mon fils, fut de changer mon extérieur, en me faisant revêtir un de ses plus beaux habits ; alors je fus admis à sa table, moitié comme ami, moitié comme protégé. Mon emploi était de l'accompagner aux ventes publiques, de l'égayer pendant qu'il posait pour se faire peindre, de prendre la gauche dans son carrosse, quand il n'y avait point d'autre compagnie, et de l'aider à persiffler quand il était en joyeuse humeur. Outre cela, j'avais vingt autres petits emplois dans la maison ; il me fallait faire une foule de petites choses sans qu'on me l'ordonnât : porter le tire-bouchon, être le parrain des enfants du maître d'hôtel, chanter quand

on me le disait, être toujours gai, toujours humble, et content si je le pouvais.

« Dans cet honorable poste, je n'étais pas cependant sans rival. Un capitaine de vaisseau que la nature semblait avoir formé tout exprès pour le remplir, partageait avec moi les affections de mon protecteur. Sa mère avait été blanchisseuse d'un homme de qualité, et lui avait fait acquérir de bonne heure du talent pour les généalogies et le métier de maquignon. Cet homme faisait l'unique occupation de sa vie de s'introduire dans la connaissance des seigneurs; et quoique plusieurs l'eussent éconduit à cause de sa stupidité, d'autres souffraient ses assiduités, parce qu'ils étaient aussi sots que lui. La flatterie étant son métier habituel, il la pratiquait avec une adresse et une facilité admirables, tandis que je m'en tirais toujours avec gaucherie; et en même temps que le désir de la louange croissait de jour en jour chez mon patron, la connaissance que j'acquérais de ses défauts m'ôtait de plus en plus la volonté de le louer.

« J'étais donc sur le point d'abandonner le champ de bataille au capitaine, quand il survint une occasion où mon ami eut besoin de mon secours. Il ne s'agissait rien moins que de se battre en duel pour lui, contre un *gentleman* avec la sœur duquel il avait, disait-on, des torts. J'y consentis sans difficulté. Je vois que vous blâmez ma conduite; cependant il fallait payer à l'amitié cette dette, et je ne pouvais guère m'en dispenser. Je me battis donc, je désarmai mon adversaire, et j'eus la satisfaction d'apprendre bientôt après que la dame était peu de chose, et son protecteur un escroc. Ce service fut payé par les plus vives protestations de reconnaissance; mais comme mon ami devait quitter la capitale sous peu de jours, il ne trouva pas de meilleur expédient pour m'obliger que de me recommander à son oncle sir William Thornhill, et à un autre grand seigneur de distinction qui occupait une place dans le gouvernement. Quand il fut parti, mon premier soin fut de porter la lettre de recommandation à cet

oncle, qui jouissait, à juste titre, de la réputation d'un homme de bien. Ses gens me reçurent avec toute l'honnêteté possible ; car le ton des domestiques annonce toujours le caractère du maître. On m'introduisit dans une grande salle où sir William ne tarda pas à venir me trouver. Je lui remis la lettre ; il la lut, puis après un moment de silence, il me dit : « Apprenez-moi, je vous prie, Monsieur, ce que vous avez fait pour mériter de mon parent une recommandation si chaude. Mais je crois deviner le service que vous lui avez rendu : c'est vous qui vous êtes battu pour lui, et vous attendez que je vous récompense pour avoir été l'instrument de ses vices ! Je souhaite, Monsieur, je souhaite très-sincèrement que le refus positif que je vous fais soit une punition de votre faute, et je souhaite encore plus qu'il vous conduise au repentir. » Je supportai patiemment cette sévère réprimande, parce que je sentais qu'elle était méritée. Ma seule ressource fut donc alors dans ma lettre à l'homme en place. Comme les portes des grands sont presque toujours assiégées par une foule de gens prêts à les importuner de demandes ridicules, je trouvai qu'il était fort difficile de pénétrer jusqu'à lui ; cependant après avoir dépensé la moitié de mes ressources pécuniaires à faire des présents aux valets, je fus introduit dans un appartement spacieux, où j'attendis que mylord eût jeté les yeux sur ma lettre. Pendant cet intervalle de doute et d'anxiété, j'eus le temps d'examiner tout ce qui m'environnait. Tout était grand et de bon goût. Les peintures, les meubles, les dorures me pétrifiaient d'admiration, et me donnaient une idée sublime du propriétaire. Ah ! me disais-je en moi-même, combien doit être grand celui qui possède toutes ces choses, celui qui tient renfermées dans sa tête les affaires de l'État, et dont la maison étale la moitié des richesses du royaume ! Certainement la profondeur de son génie doit être immense. Durant ces imposantes réflexions, j'entendis quelqu'un s'avancer pesamment. Ah ! sans doute, me dis-je, voilà le grand homme lui-même. Mais non, ce n'était

qu'une femme de chambre. Peu de temps après, j'entendis encore marcher. Pour le coup, c'est lui-même. Non ; ce n'était que le valet de chambre du grand homme. Enfin sa grandeur parut en personne. « Est-ce vous, me dit mylord, qui êtes le porteur de cette lettre? Je répondis en m'inclinant. » « J'apprends par ceci, me dit-il, que vous... » A cet instant même, un domestique vint lui remettre une carte; et sans plus faire attention à moi, il sortit de la salle, en me laissant digérer à loisir l'excès de mon bonheur. Je n'entendis plus parler de lui, jusqu'à ce qu'un laquais vînt m'avertir que sa grandeur sortait pour monter en voiture. Je descendis précipitamment, le suivis, et joignis ma voix à celles de trois ou quatre solliciteurs qui venaient comme moi demander des grâces. Mais sa grandeur allait trop vite pour nous, et gagnait son carrosse à grandes enjambées; de manière que je fus obligé d'élever la voix le plus haut possible pour demander à mylord si je pouvais espérer une réponse. Pendant ce temps-là il montait dans son carrosse; il marmotta quelques mots dont j'entendis une moitié, et dont l'autre fut étouffée par le bruit des roues. Je restai quelque temps le cou tendu, dans la posture d'un homme qui prête l'oreille, et je m'efforçai de saisir à la volée les sons glorieux qui sortaient de sa bouche, jusqu'à ce que, regardant autour de moi, je me trouvai seul à la porte de sa grandeur.

« Ma patience, continua mon fils, était entièrement épuisée : accablé de toutes les indignités auxquelles j'avais été en butte, je me serais jeté dans un gouffre si je l'avais trouvé sous mes pas. Je ne me regardais plus que comme un de ces vils objets de rebut que la nature a jetés dans son garde-meuble pour y périr au sein de l'obscurité. Il me restait cependant une demi-guinée, et je pensais bien que la malignité de la fortune n'aurait pas le pouvoir de me la ravir; mais pour m'en assurer mieux, je résolus d'aller sur-le-champ la dépenser pendant que je l'avais, et d'abandonner ensuite au hasard le soin du reste. Comme je marchais

dans cette résolution, le bureau de M. Cripse, qui se trouvait ouvert sur mon chemin, sembla m'inviter d'y entrer. Dans ce bureau, M. Cripse offre obligeamment aux sujets de Sa Majesté une promesse généreuse de trente livres sterling par an; et tout ce qu'ils donnent en échange est l'aliénation de leur liberté pour la vie, avec la permission de les transporter comme esclaves en Amérique. Je m'estimai heureux de trouver un lieu où mes incertitudes pussent se perdre dans le désespoir, et j'entrai dans la cellule, car la chambre en présentait toute l'apparence. Là je trouvai un grand nombre de pauvres misérables, tous aussi à plaindre que moi, attendant l'arrivée de M. Cripse, et présentant le tableau de l'impatience anglaise. Toutes ces âmes hautaines, en querelle avec la fortune, se soulageaient en la maudissant. Enfin M. Cripse descendit, et tous les murmures cessèrent. Il daigna me regarder avec un air d'approbation particulière, et en vérité il était le premier homme qui, depuis un mois, m'eût parlé le sourire sur les lèvres. Après quelques questions, il trouva qu'il n'y avait rien au monde dont je ne fusse capable. Il réfléchit quelques moments sur les meilleurs moyens de me pourvoir; puis se frappant le front comme s'il eût eu une inspiration subite, il me dit qu'il était beaucoup question d'une ambassade que le synode de Pensylvanie devait envoyer aux Indiens Chickasaw, et qu'il emploierait tout son crédit pour m'en faire nommer le secrétaire. Je sentais au fond du cœur que le drôle mentait, et pourtant sa promesse me fit plaisir, tant elle était magnifique et me sonnait agréablement à l'oreille. Je partageai donc ma demi-guinée : une moitié alla tenir compagnie aux trente mille livres sterling de M. Cripse, et avec l'autre moitié, je résolus d'entrer à la prochaine taverne, pour me rendre un moment plus heureux que lui.

« Je sortais dans cette résolution, lorsque je rencontrai à la porte un capitaine de vaisseau que j'avais un peu connu autrefois; il consentit à vider avec moi un bol de punch. Comme

je n'ai jamais mis de répugnance à parler de mes affaires, il m'assura que j'étais un homme perdu si j'écoutais les promesses de Cripse, qui n'avait d'autre dessein que de me vendre pour les plantations. « Mais, continua-t-il, je pense que vous pourriez, sans aller si loin, vous mettre à portée de gagner honnêtement de quoi vivre. Suivez mon conseil. Je fais voile demain pour Amsterdam : que ne vous embarquez-vous comme passager? Tout ce que vous aurez à faire en arrivant sera d'enseigner l'anglais, et je vous garantis que vous ne manquerez ni d'écoliers, ni d'argent. — Je suppose, ajouta-t-il, que vous savez l'anglais, ou ce serait bien le diable. » Je l'assurai, en riant, qu'il ne se trompait pas; mais je lui témoignai quelque doute de savoir si les Hollandais seraient curieux d'apprendre l'anglais. Il me jura qu'ils aimaient cette langue à la folie; et sur sa parole, je m'embarquai le lendemain pour aller enseigner l'anglais en Hollande. Le vent fut bon, le voyage court; et après avoir payé mon passage avec la moitié de mes effets, je me trouvai tombé comme des nues dans une des principales rues d'Amsterdam. Dans cette situation, je ne voulais pas que mon cours d'enseignement fût un seul moment différé; je m'adressai donc à deux ou trois personnes que je rencontrai, et dont l'extérieur me parut promettre le plus; mais il était impossible que nous nous entendissions mutuellement. Ce ne fut qu'alors que je songeai qu'avant d'apprendre la langue anglaise aux Hollandais, il était indispensable qu'ils m'apprissent la leur. Je suis étonné comment une réflexion si simple ne s'était pas présentée plus tôt à mon esprit : la vérité pourtant est que je ne l'avais pas faite.

« Ce projet ainsi évanoui, je fus tenté de me rembarquer sur-le-champ pour l'Angleterre; mais ayant fait rencontre d'un étudiant irlandais qui revenait de Louvain, je me mis à parler avec lui de littérature; car, soit dit en passant, j'oubliais toujours le mauvais état de mes affaires quand je trouvais occasion d'entamer une conversation sur ce sujet. Il m'apprit que dans toute

l'université il n'y avait pas deux hommes qui entendissent le grec. J'en fus étonné; je résolus sur-le-champ d'aller à Louvain, et d'y gagner ma vie à enseigner le grec. Je fus encouragé dans ce projet par mon camarade l'étudiant, qui me fit entendre que je pourrais faire fortune à ce métier.

« Le lendemain matin, je partis plein de cœur et d'espérance. Mon paquet, comme le panier d'Ésope, diminuait de poids chaque jour; car je donnais mes hardes dans la route pour payer mon logement et ma nourriture. Arrivé à Louvain, je ne voulus point ramper devant les professeurs subalternes; mais je pris le parti d'aller tout droit déployer mes talents devant le principal lui-même. Je me présentai chez lui, j'obtins audience, et lui offris mes services comme maître de langue grecque, dont j'avais appris qu'on manquait dans son université. Le principal parut d'abord douter de mon habileté; mais je lui proposai de l'en convaincre, en traduisant devant lui, en latin, un passage de tel auteur grec qu'il lui plairait de choisir. Me voyant si ferme et si sûr de mon fait, il me parla ainsi : « Vous me voyez, jeune homme, je n'ai jamais appris le grec, et je ne me suis jamais aperçu qu'il m'ait fait faute. J'ai eu la robe et le bonnet de docteur sans grec, j'ai dix mille florins par an sans grec, je mange de bon appétit sans grec; en un mot, continua-t-il, je ne sais point le grec, et je ne vois nulle utilité dans le grec. »

« J'étais alors trop loin de mon pays pour songer à y retourner; ainsi je résolus de poursuivre ma route. Je savais un peu de musique, et je chantais passablement bien. Je fis un moyen de subsistance de ce qui, jusqu'alors, n'avait été pour moi qu'un amusement. Je traversai ainsi les campagnes habitées par les bons Flamands, et les parties de la France où les paysans sont assez pauvres pour être joyeux; car j'ai toujours remarqué que leur gaieté croissait en proportion de leur misère. Toutes les fois qu'à la chute du jour j'approchais de la chaumière d'un paysan, je jouais un de mes airs les plus gais, et cela me valait non-seu-

lement un asile pour la nuit, mais de quoi vivre le lendemain. J'essayai une ou deux fois de jouer pour des gens comme il faut; mais ils trouvèrent ma musique détestable, et ne me donnèrent pas la moindre bagatelle. Cela me parut d'autant plus extraordinaire, que quand il m'arrivait dans des temps plus heureux de faire de la musique en société, mes auditeurs, les dames surtout, étaient toujours dans le ravissement; mais comme c'était alors ma seule ressource pour vivre, mon chant n'excitait plus que le mépris; tant il est vrai que le monde se plaît toujours à ravaler les talents par lesquels un homme gagne sa vie.

« J'arrivai de cette manière jusqu'à Paris, sans autre dessein que de voir la ville et de m'en retourner. Le peuple de Paris aime beaucoup mieux les étrangers qui ont de l'argent que ceux qui ont de l'esprit. Vous jugez bien d'après cela, que n'étant pas très en fonds de l'un et de l'autre, je ne fus pas fort bien accueilli. Après m'être promené quatre ou cinq jours dans la ville, et avoir vu les meilleures maisons, par dehors, je me préparais à quitter ce séjour d'une hospitalité vénale, lorsque passant dans l'une des principales rues, je rencontrai inopinément notre cousin, à qui vous m'aviez recommandé. La rencontre me fit beaucoup de plaisir, et ne parut pas lui être désagréable. Il s'informa des motifs qui m'avaient amené à Paris, et m'apprit que son occupation à lui était de former une collection de tableaux, médailles, gravures et antiques de toute espèce pour un gentilhomme de Londres, qui venait tout à coup d'acquérir une grande fortune et du goût. Je fus d'autant plus surpris de voir notre cousin chargé d'une pareille commission, que lui-même m'avait assuré plusieurs fois qu'il n'y entendait rien du tout. Je lui demandai comment il avait fait pour devenir si subitement un connaisseur. Il me protesta que rien n'était plus aisé, que tout le secret consistait en deux règles dont il ne fallait point se départir : l'une d'observer toujours que le tableau aurait été meilleur, si le peintre avait pris plus de peine; et l'autre, de louer à tout

propos les ouvrages du Pérugin. « Mais, ajouta-t-il, comme autrefois je vous ai appris à être auteur à Londres, je veux à présent vous enseigner l'art d'acheter des tableaux à Paris. »

« J'acceptai de bon cœur sa proposition, parce que c'était un moyen de subsister, et que c'était à subsister que je bornais toute mon ambition. J'allai donc chez lui. Grâce à son secours, je remontai un peu ma garde-robe, et bientôt je l'accompagnai aux ventes de tableaux, où les Anglais étaient attendus comme d'excellents acheteurs. Je ne fus pas peu surpris de son intimité avec des gens du plus grand ton, qui s'en rapportaient à son jugement sur les tableaux et les médailles comme à un guide infaillible en matière de goût. Il tirait très-bon parti de ma présence dans ces occasions; car lorsqu'on lui demandait son avis, il m'emmenait gravement à l'écart, me demandait ce que j'en pensais, faisait un certain mouvement d'épaules, prenait l'air important et méditatif, puis retournait, et assurait la compagnie qu'il ne pouvait point émettre d'opinion sur un point de cette importance. Cependant il se trouvait quelquefois des occasions où il fallait déployer une plus grande effronterie, je me rappelle

l'avoir vu un jour, après avoir dit que la touche d'un tableau n'était pas assez moelleuse, prendre d'un air assuré une brosse et du vernis qui se trouvaient là par hasard, en frotter tranquillement le tableau entier devant toute la compagnie, et demander ensuite s'il n'avait pas infiniment gagné à cette opération.

« Quand sa commission fut achevée, il me laissa à Paris, fortement recommandé à plusieurs personnes de distinction comme quelqu'un de très-propre à servir de gouverneur à un jeune homme dans ses voyages; et je fus, quelque temps après, employé en cette qualité par un Anglais qui venait d'amener son pupille à Paris, pour l'envoyer de là faire son tour d'Europe. Je fus donc institué gouverneur du jeune homme; mais avec la restriction de le laisser toujours se gouverner à sa fantaisie. Mon pupille, en effet, entendait beaucoup mieux que moi l'art de faire emploi de son argent. Il avait hérité d'une fortune d'environ deux cent mille livres sterling que lui avait laissée un oncle mort en Amérique; et ses tuteurs, pour lui faire acquérir le talent de ménager son bien, l'avaient mis clerc chez un procureur. Aussi l'avarice était-elle sa passion dominante. Toutes ses questions, en route, ne roulaient que sur les moyens d'économiser de l'argent, de voyager à moins de frais, et de savoir où il pourrait trouver des marchandises sur lesquelles il y eût à gagner en les revendant à Londres. Il était toujours assez disposé à voir en chemin les curiosités pour lesquelles on ne payait pas; mais s'il fallait donner quelque chose, il assurait avoir appris de bonne part que cela ne valait pas la peine d'être vu. Jamais il ne paya la carte dans une auberge sans se récrier sur l'excessive dépense qu'entraînaient les voyages, et vous noterez qu'il n'avait pas encore vingt et un ans. A notre arrivée à Livourne, nous fûmes nous promener sur le port : là, il s'informa combien coûtait le passage par mer pour retourner en Angleterre. Trouvant que ce n'était qu'une bagatelle en comparaison de ce qu'il faudrait dépenser pour s'y rendre par terre, il ne put résister à la tentation; il me

paya la petite portion d'appointements qui m'était due, prit congé de moi, et s'embarqua suivi d'un seul domestique.

« Je me vis donc encore une fois seul dans le monde, et à peu près dénué de tout; mais c'était une position à laquelle j'étais accoutumé. Mon talent pour la musique ne pouvait m'être d'aucune utilité dans une contrée où il n'y avait pas un paysan qui ne fût meilleur musicien que moi; mais heureusement j'en avais acquis un autre qui me servit tout aussi bien, c'était celui de la dispute. Dans toutes les universités et couvents étrangers, on soutient, à jour nommé, des thèses philosophiques contre tous les champions qui se présentent; et si l'un d'eux montre quelque habileté, il lui revient une petite gratification pécuniaire, un dîner, et un lit pour la nuit. Ce fut de cette manière que je fis ma route d'Italie en Angleterre, examinant toujours les hommes de plus près, et je puis dire que j'ai vu les deux côtés du tableau. Mes remarques cependant furent en petit nombre. J'ai vu que les monarchies étaient le meilleur gouvernement pour les pauvres; mais que les républiques conviennent mieux aux riches; que par tout pays, richesse et liberté sont des mots à peu près synonymes; et qu'il n'y a point d'homme, si passionné qu'il soit pour l'indépendance, qui ne veuille asservir à sa volonté celle de quelques individus.

« En arrivant en Angleterre, mon intention était d'aller d'abord vous offrir mes respects, et de m'enrôler ensuite comme volontaire pour la première expédition qui se présenterait; mais, chemin faisant, je changeai d'idée par la rencontre que je fis d'un homme que j'avais connu anciennement, et qui faisait partie d'une troupe de comédiens ambulants. Ses camarades parurent disposés à m'admettre; ils m'avertirent toutefois de l'importance de mon entreprise; ils me dirent que le public était un monstre à mille têtes, et qu'il fallait en avoir une bonne pour lui plaire; que l'art du comédien ne s'apprenait pas en un jour; qu'enfin, sans quelques contorsions que la tradition conservait au théâtre,

et qui depuis cent ans ne se trouvent que là, je ne pourrais pas espérer de réussir. Une autre difficulté fut ensuite de me choisir des rôles, parce que presque tous étaient pris. On me promena de rôle en rôle pendant quelque temps. Enfin on se décida pour celui d'Horatio, que la présence de la compagnie m'a heureusement empêché de jouer. »

CHAPITRE XXI

L'amitié ne subsiste pas longtemps entre les gens vicieux;
elle ne dure qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque.

Le récit de mon fils, trop long pour une seule séance, avait été partagé en deux. Il l'avait commencé le soir même de son arrivée, et venait de le terminer le lendemain à l'issue du dîner, quand l'apparition de la voiture de M. Thornhill à la porte du château parut interrompre la satisfaction générale. Le maître d'hôtel, qui était devenu mon ami, me dit à l'oreille que le chevalier avait fait à miss Wilmot des propositions de mariage, et que l'oncle et la tante paraissaient désirer vivement qu'elle les acceptât. M. Thornhill, en entrant, tressaillit à la vue de mon fils et de moi; mais j'attribuai ce mouvement à la surprise, et non au mécontentement. En effet, lorsque nous nous avançâmes pour le saluer, il nous rendit nos politesses avec l'air de la franchise, et au bout de quelques minutes, sa présence ne parut plus qu'augmenter la gaieté générale.

Après le thé, il me tira à l'écart pour me demander des nouvelles de ma fille. Lorsque je lui eus dit que toutes mes recherches avaient été vaines, il parut extrêmement surpris; ajoutant que,

depuis mon départ, il avait été souvent chez moi pour consoler ma famille qu'il avait laissée en parfaite santé. Il me demanda ensuite si j'avais fait part du malheur d'Olivia à mis Wilmot et à mon fils. Je répondis que je ne leur en avais pas encore parlé ; il loua hautement ma prudence et ma discrétion, et me conseilla fortement de tenir la chose secrète : « Car après tout, dit-il, ce serait divulguer soi-même son propre déshonneur, et peut-être miss Livy n'est-elle pas aussi coupable que nous l'imaginons. » Nous fûmes alors interrompus par un domestique qui vint avertir le chevalier qu'on le demandait pour former les contredanses. Il me quitta donc, et je demeurai tout à fait pénétré de l'intérêt qu'il paraissait prendre à mes chagrins. Cependant ses attentions pour miss Wilmot étaient tellement marquées, qu'il était impossible de s'y méprendre : elle y paraissait peu sensible, et on voyait qu'elle le recevait plutôt par complaisance pour sa tante que par inclination. J'eus même la satisfaction de la voir jeter à la dérobée sur mon malheureux fils quelques regards tendres que ne pouvaient obtenir ni les richesses, ni les assiduités de son rival. Cependant la tranquillité apparente de M. Thornhill ne laissait pas de me surprendre. Il y avait une semaine que les instances réitérées de M. Arnold nous retenaient chez lui ; et plus miss Wilmot laissait voir de tendresse pour mon fils, plus l'amitié de M. Thornhill pour lui paraissait augmenter.

Déjà il nous avait fait anciennement les promesses les plus obligeantes d'user de son crédit pour nous rendre service ; mais alors sa générosité ne se borna plus à de simples promesses. Le matin du jour que j'avais fixé pour mon départ, il vint me trouver, les yeux rayonnants de joie, pour m'apprendre ce qu'il avait fait en faveur de son ami Georges. Il ne s'agissait rien moins que d'un brevet d'enseigne qu'il lui avait procuré dans un des régiments qui allaient passer en Amérique : « Il n'en coûtera, dit-il, que cent livres sterling, car j'ai eu le crédit d'obtenir la remise des deux autres. Ce service, ajouta-t-il, est une bagatelle dont je suis trop

récompensé par le plaisir d'avoir obligé mon ami ; et pour les cent livres sterling, si vous n'êtes pas en état de les payer, je vous en ferai l'avance, et vous me les rendrez à votre commodité. » Nous manquâmes d'expressions pour lui témoigner notre reconnaissance. Je lui fis sur-le-champ mon billet de la somme, et y joignis autant de remercîments que si je n'avais jamais dû la payer.

Georges partit pour Londres dès le lendemain, afin de s'assurer de son brevet, suivant l'avis de son généreux protecteur, qui jugea qu'il fallait user de la plus grande diligence, de peur que dans l'intervalle quelqu'un ne se présentât avec des propositions plus avantageuses. Le matin donc, notre jeune officier fut prêt à partir de très-bonne heure, et parut le seul que cette séparation n'affligeât pas. Ni les fatigues et les dangers auxquels il allait être exposé, ni les amis, ni la maîtresse qu'il quittait (car alors miss Wilmot l'aimait visiblement), rien ne fut capable d'abattre son courage. Après qu'il eut fait ses adieux à tout le monde, je lui donnai tout ce dont je pouvais disposer, ma bénédiction : « Présentement, mon fils, m'écriai-je, tu vas combattre pour ton pays ; souviens-toi avec quel courage ton brave aïeul combattit pour la personne sacrée de son roi dans un temps où, parmi les Bretons, la loyauté était une vertu. Va, mon fils, ressemble-lui en tout, excepté dans son malheur, si toutefois c'en fut un de mourir avec lord Falkland. Allez, mon fils ; et s'il faut que vous succombiez dans des climats lointains, sans être enseveli ni pleuré par ceux qui vous aiment, souvenez-vous que les larmes les plus précieuses sont la rosée du ciel tombant sur le corps d'un guerrier privé de sépulture. »

Le lendemain matin, je pris congé de l'obligeante famille qui m'avait fait un si aimable accueil, non sans renouveler à M. Thornhill l'expression de ma vive reconnaissance. Je les laissai tous dans ce contentement que peut procurer la fortune jointe à la bonne éducation, et je repris le chemin de ma demeure, désespérant de jamais retrouver ma fille, mais poussant vers le ciel des

soupirs qui lui demandaient son pardon. Je n'étais plus qu'à vingt milles de chez moi, j'avais loué un cheval parce que je me sentais encore trop faible, et je me consolais par l'espérance de revoir bientôt ce que j'avais de plus cher au monde. Surpris par la nuit, je m'arrêtai à une petite auberge, et j'engageai l'hôte à boire avec moi une bouteille de vin. Nous nous assîmes au feu de sa cuisine, qui était la meilleure pièce de sa maison, et nous causâmes politique et nouvelles du pays. Entre autres choses, nous vînmes à parler du jeune *squire* Thornhill. L'hôte m'assura qu'il n'était pas moins haï que son oncle, qui venait quelquefois dans le pays, était aimé. Il me dit qu'il faisait toute son étude de séduire les filles de ceux qui le recevaient chez eux, et qu'après les avoir gardées quinze jours ou trois semaines, il les abandonnait sans ressources. Nous nous entretenions ainsi quand l'hôtesse, qui était sortie pour aller chercher de la monnaie, rentra, et voyant que son mari jouissait d'un plaisir qu'elle ne partageait pas, elle lui demanda d'un ton de mauvaise humeur ce qu'il faisait là. A quoi l'hôte répondit ironiquement, en buvant à sa santé : « Monsieur Simmonds, lui dit-elle, vous me traitez fort mal, et je ne suis pas d'humeur à l'endurer plus longtemps. Vous me laissez à faire les trois quarts de l'ouvrage, et l'autre quart ne se fait pas. Vous ne faites autre chose tout le long du jour que de boire avec les allants et venants, tandis que moi, ne me fallût-il qu'une cuillerée de vin pour me guérir de la fièvre, je n'en tâterais pas une goutte. » Je vis sur-le-champ ce qu'elle voulait, et lui versai une rasade, qu'elle reçut en faisant une révérence, et en buvant à ma santé : « Monsieur, reprit-elle, ce n'est pas pour le vin que je me fâche ; mais, en vérité, on ne peut pas être de bonne humeur quand tout va de travers dans une maison. Si les pratiques ou les voyageurs ne payent pas, et qu'il faille les harceler, toute cette besogne-là tombe sur mon dos ; et lui, il mangerait plutôt ce verre que de bouger d'un pas pour demander son dû. Tenez, nous avons maintenant là-haut une jeune femme

qui, je le gagerais, n'a pas d'argent, avec toutes ses belles politesses. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle ne paie pas vite, et je voudrais bien qu'on l'y fît songer. » — « Que signifie, l'y faire songer? reprit l'hôte ; si son argent ne vient pas vite, il est sûr. » — « Je n'en sais rien, reprit la femme; mais ce que je sais, c'est que voilà quinze jours qu'elle est ici, et nous ne savons pas encore de quelle couleur est son argent. » — « Eh bien, ma femme, dit

l'hôte, nous recevrons cela en gros. » — « En gros, reprit l'hôtesse ; eh bien ! en gros, ou de toute autre manière, je prétends qu'elle paie dès ce soir, ou je la fais décamper avec armes et bagages. » — « Considérez, ma chère, dit le mari, que c'est une femme comme il faut, et qu'elle mérite plus d'égards. » — « Pour ce qui est de cela, répliqua l'hôtesse, femme comme il faut, ou comme il ne faut pas, elle décampera, elle décampera. La distinction peut être une fort belle chose quand on achète et paie bien ; mais pour moi, je n'en ai jamais vu revenir grand profit à l'enseigne de *la Herse*. » Ensuite elle grimpa très-rapidement un petit escalier qui conduisait de la cuisine à la chambre au-dessus, et je m'aperçus bientôt à l'élévation de sa voix et à

l'aigreur de ses reproches, qu'il n'y avait pas d'argent. Je pouvais entendre très-distinctement tout ce qu'elle disait : « Sors d'ici tout à l'heure, décampe à l'instant, infâme, ou je te donnerai une touche dont tu te sentiras plus de trois mois. Comment, drôlesse, venir dans une honnête maison sans sou ni maille pour payer! » — « O ma chère dame! criait l'étrangère, ayez pitié de moi, ayez pitié, pour une nuit, d'une pauvre créature abandonnée; la mort vous délivrera bientôt de moi. » Je reconnus à l'instant la voix de ma malheureuse Olivia. Je volai à son secours, je l'arrachai des mains de l'impitoyable hôtesse, qui la traînait par les cheveux le long de l'escalier, et je la pressai dans mes bras ; « Sois la bienvenue, chère brebis égarée, sois mille fois la bienvenue dans les bras de ton vieux père. Si les vicieux t'abandonnent, il est un homme au monde qui ne t'abandonnera jamais. Quand tu serais coupable de mille crimes, il te les pardonnerait tous. » — O mon cher (pendant quelques minutes elle ne put poursuivre), ô le meilleur des pères! les anges même ont moins d'indulgence. Je ne mérite pas cet excès de bonté. Le monstre! je l'abhorre, je m'abhorre moi-même pour être devenue un sujet de honte à vos yeux. Vous ne pouvez me pardonner; oui, je sens que vous ne le pouvez pas. » — « Si, mon enfant, si ; je te pardonne du fond de mon cœur, et nous serons encore heureux; prends courage, mon Olivia, nous verrons encore des jours agréables. » — « Oh! jamais, mon père, jamais; le reste de ma malheureuse vie sera infamie au dehors, et honte à la maison. Mais hélas! père, vous paraissez plus pâle qu'à l'ordinaire : serait-il possible qu'un être aussi vil que moi en fût cause? Sûrement vous avez trop de sagesse pour vous punir vous-même de mes fautes. » — « Ma sagesse! jeune femme, répondis-je. » — « Ah! père, pourquoi un nom si froid? s'écria-t-elle. C'est la première fois que vous m'appelez ainsi. » — « Pardon, ma chère enfant, répliquai-je ; je voulais dire que la sagesse n'opère que lentement contre le chagrin, quoique à la fin son effet soit sûr. »

L'hôtesse revint alors pour savoir si nous ne voulions pas une chambre plus commode. Je répondis qu'oui ; alors elle nous conduisit dans une autre où nous pûmes nous entretenir en liberté. Après avoir recouvré en causant une certaine tranquillité, je ne pus m'empêcher de demander compte à ma malheureuse fille des dégradations par lesquelles elle était descendue à la misérable situation dans laquelle je la trouvais : « Le scélérat, me dit-elle, dès la première fois qu'il me vit, il me fit des propositions honorables, mais secrètes. »

« — C'est un scélérat en effet, m'écriai-je ; et cependant j'ai encore de la peine à concevoir comment un homme qui paraissait avoir autant de sens et d'honneur que M. Burchell a pu se rendre coupable d'une pareille infamie, et comment il s'est introduit de propos délibéré dans une famille, exprès pour la déshonorer. »

« — Mon cher père, répondit ma fille, vous êtes dans une étrange erreur ; jamais M. Burchell n'a tenté de me séduire ; au contraire, il a saisi toutes les occasions de me prémunir en particulier contre les artifices de M. Thornhill, que je reconnais à présent être mille fois pire qu'il me le représentait. » — « M. Thornhill ! m'écriai-je en l'interrompant ; serait-il possible ?... » — « Oui, mon père, reprit-elle ; c'est lui qui m'a trompée ; c'est lui qui, pour nous attirer à Londres, a mis en avant les deux *ladies,* comme il les appelait, mais qui, dans le fait, n'étaient que des femmes sans nom, sans pitié comme sans éducation. Leurs artifices, vous vous le rappelez, auraient certainement réussi, sans la lettre de M. Burchell, qui n'adressait qu'à elles-mêmes les reproches et les termes de mépris dont nous nous sommes fait l'application. Comment a-t-il eu le pouvoir de les faire renoncer à leur projet? c'est ce que j'ignore encore ; mais je suis convaincue qu'il a toujours été le plus sincère et le plus zélé de nos amis. »

« — Vous m'étonnez, ma chère, répliquai-je ; je vois, au surplus, que mes anciens soupçons de la bassesse de M. Thornhill n'étaient que trop bien fondés. Qu'il triomphe ; il est sûr de

l'impunité, car il est riche, et nous sommes pauvres. Mais, dites-moi, mon enfant, il ne fallait pas que la tentation fût faible, pour qu'il ait pu vous faire oublier les impressions d'une aussi bonne éducation que celle que vous avez reçue, et détruire la disposition naturelle que vous aviez à la vertu? »

« — En vérité, mon père, reprit-elle, il doit tout son triomphe au désir que j'avais de faire plutôt son bonheur que le mien ; car je savais que la cérémonie de notre mariage, faite en secret par un prêtre papiste, n'était nullement valable, et que je n'avais que son honneur pour sûreté. » — « Eh! quoi, interrompis-je, vous avez été réellement mariés par un prêtre, par un prêtre dans les ordres? » — « Oui, Monsieur, nous sommes mariés, mais par un prêtre qui nous a fait jurer à tous deux de cacher son nom. » — « Eh bien donc, mon enfant, viens encore une fois dans mes bras, et tu y seras mille fois mieux venue qu'auparavant; car actuellement tu es sa femme, sa femme légitime aux yeux de la religion ; et toutes les lois humaines, fussent-elles gravées sur des tables de diamant, ne sauraient atténuer la force de ce lien sacré. »

« — Hélas! pauvre père, reprit-elle, vous ne connaissez pas toute sa scélératesse : il a été déjà marié par le même prêtre à sept ou huit autres femmes qu'il a, comme moi, séduites et abandonnées. »

« — S'il en est ainsi, m'écriai-je, il faut faire pendre le prêtre ; il faut que dès demain tu rendes plainte contre lui. » — « Mais, mon père, répondit-elle, le puis-je en conscience, lorsque j'ai juré de garder le secret? » — « Si vous avez fait ce serment, ma chère, je ne puis ni ne veux vous engager à le violer. Non, quoique ce serait rendre service au public, vous ne le devez pas. Dans toutes les institutions humaines, on permet un petit mal quand il doit produire un grand bien : en politique, par exemple, on peut abandonner une province pour assurer la conservation du royaume; en médecine, on sacrifie un membre pour sauver

tout le corps; mais en matière de religion, la loi est écrite et immuable : *Ne faites jamais le mal.* Et cette loi, mon enfant, est juste; car si un mal quelconque se commet, dans l'espérance d'un avantage futur, un mal certain se trouvera commis dans l'attente d'un avantage incertain. Et quand même l'avantage suivrait infailliblement, pendant l'intervalle nécessairement criminel qui se trouve entre le moment de la faute et celui où s'opère le bien qui doit en résulter, nous pouvons être appelés devant le tribunal de Dieu, et voir fermer à jamais pour nous le livre des actions humaines[1]. Mais je vous interromps, ma chère : poursuivez. »

« — Dès le lendemain, continua-t-elle, je vis le peu de fond qu'il y avait à faire sur sa sincérité. Ce jour-là même il me présenta deux autres malheureuses femmes qu'il avait trompées ainsi que moi, mais qui vivaient contentes dans le désordre. Je l'aimais trop pour pouvoir souffrir tranquillement ces rivales; mais je m'efforçai d'oublier l'idée de ma honte dans le tumulte des plaisirs. Dans cette vue, je me parais, je dansais et me livrais à de bruyantes conversations; mais je n'en étais pas plus heureuse. Les hommes qui venaient nous voir me parlaient sans cesse du pouvoir de mes charmes; mais comme je n'y attachais plus aucun prix, ces discours ne servaient qu'à accroître ma mélancolie.

1. Ces principes sont incontestables, mais la conséquence qui en est tirée nous paraît fausse; et il est bon d'en avertir les jeunes gens pour lesquels cette traduction est particulièrement faite. Il nous semble que le ministre aurait dû dire à sa fille : — A qui avez-vous juré le secret? à un prêtre qui, étant d'une communion différente de celle avouée par l'État, a eu la complaisance de prêter son ministère à un mariage clandestin. Vous avez promis que vous ne l'exposeriez jamais à la poursuite des lois; mais vous n'avez rien promis à un scélérat qui, par une profanation infâme, a marié sept ou huit fois le même homme et se joue de toutes les lois divines et humaines. Assurer l'impunité d'un tel monstre, c'est lui fournir le moyen de multiplier ses victimes, c'est presque devenir son complice. Et qu'on ne dise pas que le bien qui résultera pour la société de la révélation de ses crimes sera la conséquence d'un mal; il n'y aura point eu de violation de serment; car, je le répète, c'était le simple fait de la célébration d'un mariage honnête, mais secret, et non le complot le plus abominable que vous aviez promis de ne pas révéler. (*Note du traducteur.*)

Chaque jour je devins plus triste, et lui plus insolent, jusqu'à ce qu'enfin le monstre eût l'audace de m'offrir à un jeune baronnet de ses amis. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point son ingratitude me déchira le cœur. Je répondis avec mépris à une telle proposition. Je voulais partir à l'instant; il me présenta une bourse que je rejetai avec indignation, et je le quittai dans un transport de rage qui, pour quelque temps, m'ôta le sentiment de ma misérable situation. Mais quand je vins à jeter les yeux autour de moi, je ne me vis plus que comme un objet vil, abject, coupable, sans un ami dans le monde auquel je puisse recourir.

« Précisément à cet instant-là, il vint à passer une voiture publique; j'y pris place, sans autre projet que de m'éloigner d'un misérable pour qui je sentais autant d'horreur que de mépris. On me descendit ici, où, depuis mon arrivée, mon désespoir et la dureté de cette femme ont été ma seule compagnie. Le souvenir des jours heureux que j'ai passés avec ma mère et ma sœur ne sert qu'à redoubler ma peine. Leurs chagrins sont grands, hélas! mais les miens sont plus cruels encore, puisqu'ils naissent du crime et de l'infamie. »

« — Prenez courage, mon enfant, m'écriai-je; j'espère que les choses iront mieux. Reposez-vous cette nuit : demain, je vous conduirai à votre mère et au reste de la famille, dont vous serez reçue avec tendresse. La pauvre femme! ceci lui a percé le cœur, mais elle vous aime encore, Olivia, et vous obtiendrez d'elle votre pardon. »

CHAPITRE XXII

On pardonne aisément quand on aime.

Le lendemain matin je pris ma fille en croupe, et me mis en route pour retourner au logis. Chemin faisant, je m'efforçai de diminuer sa douleur et ses craintes, et de l'armer du courage nécessaire pour soutenir la présence d'une mère offensée. Je pris occasion de la vue d'un beau paysage qui s'offrit à nos yeux pour lui faire remarquer combien le Ciel est meilleur envers nous que nous ne le sommes les uns envers les autres, et combien peu sont multipliés les maux qui nous viennent directement de la nature. Je l'assurai qu'elle ne s'apercevrait d'aucun changement dans ma tendresse pour elle, et que pendant le reste de ma vie, qui pouvait encore être longue, je serais son guide et son consolateur. Je la fortifiai contre les censures du monde, et lui rappelai que les livres étaient pour les malheureux des amis doux et indulgents qui, s'ils n'avaient pas le pouvoir de faire jouir de la vie avec plaisir, nous enseignaient du moins à la supporter.

Je devais remettre le cheval de louage que nous montions à une auberge qui n'était qu'à environ cinq milles de chez moi ; et comme j'étais bien aise de préparer ma famille à recevoir Olivia,

je me déterminai à la laisser passer cette nuit-là dans l'hôtellerie et à revenir l'y chercher le lendemain matin de bonne heure avec Sophie. Il était nuit avant que nous fussions arrivés au gîte. Cependant après lui avoir fait donner une chambre décente, et lui avoir fait préparer les rafraîchissements dont elle avait besoin, je l'embrassai, et pris le chemin de la maison. Plus j'approchais de mon toit paisible, plus mon cœur éprouvait de doux sentiments ; mes affections devançaient mes pas ; et, semblables à l'oiseau que la frayeur a fait fuir de son nid, elles voltigeaient autour des objets chéris que j'allais retrouver. Je songeais à toutes les choses tendres que j'allais dire, et j'anticipais sur le bon accueil que j'allais recevoir. Je sentais déjà les embrassements de ma femme, et je souriais de la joie que mes petits enfants allaient me témoigner. Cependant je marchais lentement, et la nuit avançait: les laboureurs étaient retirés pour se livrer au repos: on ne voyait plus de lumière dans les cabanes; le chant du coq et les aboiements du chien vigilant étaient le seul bruit qui de loin en loin se fît entendre. J'approchai de mon heureuse retraite, et avant que je fusse à deux cents pas de la maison, mon chien accourut pour me caresser.

Il était près de minuit quand j'arrivai à ma porte; tout était calme et silencieux; mon cœur tressaillait d'allégresse. J'allais frapper, lorsqu'à mon extrême étonnement, je vis la maison toute en flammes. Je jetai un cri terrible et convulsif, et tombai à terre privé de sentiment. Le bruit que je fis éveilla mon fils qui, voyant le feu, courut avertir sa mère et ses sœurs. Ils sortirent nus, égarés d'effroi, et en poussant des cris qui me rappelèrent à la vie; mais ce ne fut que pour me présenter de nouveaux objets de terreur, car pendant ce temps-là les flammes avaient gagné le toit, qui tombait partie par partie, tandis que ma famille, dans une agonie muette, contemplait l'incendie comme si elle eût joui d'un spectacle. Je jetai les yeux alternativement sur eux et sur la maison, et je regardai autour de moi pour voir mes petits enfants;

ils n'y étaient pas : « Juste ciel! m'écriai-je, mes deux petits enfants, où sont-ils? » — « Ils ont péri dans les flammes, me dit ma femme avec le calme affreux du désespoir, et je vais mourir avec eux. » Au même instant, j'entendis en dedans les cris des deux enfants que le feu venait d'éveiller. Rien ne fut capable de m'arrêter. « Où sont, où sont mes enfants? m'écriai-je en me jetant au travers des flammes et brisant la porte de leur chambre : Où sont mes petits? » — « Ici, père, ici, crièrent-ils tous deux ensemble. » Les flammes atteignaient déjà leur lit. Je les saisis tous deux dans mes bras, je les emportai le plus promptement que je pus, et à peine fus-je dehors, que le plancher de la chambre s'enfonça : « Maintenant, m'écriai-je en les serrant dans mes bras, que le feu consume la maison, que tout ce que je possède soit brûlé ; les voici, j'ai sauvé mon trésor. Voici, ma chère, voici nos trésors, et nous pouvons encore être heureux. » Nous baisâmes mille fois ces chers petits qui, passant leurs bras autour de notre cou, semblaient partager nos transports, tandis que leur mère riait et pleurait tout à la fois.

Je demeurai alors tranquille spectateur des flammes; mais au bout de quelques moments, je commençai à sentir de la douleur à mon bras, qui avait une longue et profonde brûlure jusqu'à l'épaule. Cela me mit hors d'état de donner aucun secours à mon fils, soit pour sauver quelques-uns de nos effets, soit pour empêcher les flammes de gagner nos grains. Pendant ce temps-là, l'alarme se répandit chez nos voisins, qui accoururent pour nous secourir. Mais tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'être, comme nous, tranquilles spectateurs de l'incendie. Mes effets, parmi lesquels étaient quelques billets de banque que je conservais pour la dot de mes filles, furent entièrement consumés, à l'exception d'une boîte et de quelques papiers qui étaient dans la cuisine, et deux ou trois autres bagatelles que mon fils avait sauvés dès le commencement. Les voisins contribuèrent, autant qu'ils purent, à adoucir notre malheur. Ils nous apportèrent des habits, et pla-

cèrent pour nous des ustensiles de cuisine dans l'un des petits bâtiments détachés du corps de la ferme; de sorte qu'au point du jour nous eûmes du moins une retraite, bien misérable à la vérité. Mon honnête voisin Flamborough et ses enfants ne furent pas les moins empressés à nous fournir ce qui nous était nécessaire, et à nous donner toutes les consolations qu'une bienveillance rustique et sans art put leur suggérer.

Quand la frayeur et les agitations de ma famille furent un peu calmées, ils éprouvèrent le désir de connaître la cause de ma longue absence. Je racontai toutes les particularités de mon voyage, et commençai ensuite à les préparer à recevoir notre pauvre Olivia. Quoique nous n'eussions plus que de la misère à

lui faire partager, je voulais du moins qu'elle fût accueillie amicalement dans la pauvre habitation qui lui restait. Cette tâche aurait été plus difficile sans notre malheur récent, qui avait

abaissé l'orgueil de ma femme et émoussé son ressentiment par une affliction encore plus profonde. Ne me sentant pas en état d'aller chercher moi-même ma malheureuse fille, parce que la douleur de mon bras était devenue plus vive, je lui envoyai Moïse et Sophie. Ils revinrent bientôt, soutenant la pauvre égarée qui n'osait pas regarder sa mère, que toutes nos instances n'avaient pu engager à une réconciliation complète ; car les femmes sont plus impitoyables que les hommes pour les fautes des autres femmes : « Mademoiselle, s'écria sa mère, vous voilà revenue dans un bien pauvre lieu, après tant d'élégance ; ma fille Sophie et moi ne sommes pas en état de procurer beaucoup d'amusement à une personne accoutumée à ne voir que des gens de distinction. Oui, miss Livy, vous nous avez fait bien souffrir, moi et votre pauvre père ; Dieu veuille vous pardonner. » Pendant cette réception, la malheureuse victime, pâle et tremblante, était également incapable de pleurer et de répondre ; mais je ne pus rester plus longtemps spectateur muet de sa détresse ; prenant donc un air de sévérité que j'avais toujours vu suivi d'une prompte obéissance, je m'écriai : « Femme, je vous supplie, une fois pour toutes, de faire attention à ce que je vous dis. Je vous ramène une pauvre fugitive séduite et délaissée ; son retour au devoir exige celui de notre tendresse. Les malheurs réels de la vie fondent assez sur nous : ne les augmentons pas par des dissensions. Si nous vivons ensemble dans une douce intelligence, nous pouvons encore trouver le contentement ; car nous sommes entre nous en nombre suffisant pour fermer notre porte aux censeurs, et pour nous soutenir les uns les autres. Le ciel promet le pardon à ceux qui se repentent : imitons son exemple. Les anges se réjouissent plus pour un seul pécheur pénitent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont jamais erré. Et cela doit être ; car le seul effort par lequel nous nous arrêtons dans le chemin glissant et rapide du vice est en soi un plus grand acte de courage qu'une marche longue et tranquille dans le sentier uni de la vertu. »

CHAPITRE XXIII

Il n'y a que le coupable qui puisse être longtemps et complétement malheureux.

Il nous fallut quelques jours pour rendre notre nouvelle habitation aussi commode qu'il était possible, et en peu de temps nous recouvrâmes notre ancienne sérénité. Comme mon bras m'empêchait d'aider mon fils dans nos occupations ordinaires, je choisissais parmi le peu de livres que nous avions sauvés ceux qui, en amusant l'imagination, contribuent à tranquilliser le cœur, et j'en faisais des lectures à ma famille. Nos honnêtes voisins venaient tous les jours nous voir, et nous témoignaient la plus tendre sensibilité; ils fixèrent même entre eux une époque à laquelle ils devaient tous se réunir pour rétablir notre ancienne maison. Le bon fermier Williams ne fut pas des derniers à nous faire visite; il nous assura cordialement de son amitié, et paraissait même vouloir renouer avec ma fille; mais elle rejeta ses propositions de manière à lui ôter toute espérance. Sa tristesse semblait de nature à ne pas céder au temps; elle fut la seule personne de notre petite société à qui une semaine ne suffit pas pour faire recouvrer sa gaieté ordinaire. Elle avait alors perdu

cette innocence qui n'a à rougir de rien, et qui lui assurait sa propre estime, en même temps qu'elle n'était pas insensible au désir de plaire. L'inquiétude et les soucis avaient pris possession de son âme ; son tempérament s'affaiblit, sa beauté s'altéra, et le peu de soin qu'elle avait de sa personne contribuait encore à cette altération. Chaque expression tendre donnée à sa sœur lui arrachait un soupir et des larmes ; et comme un vice, quoique déraciné, donne presque toujours naissance à un autre, sa faute était bien effacée par le repentir ; mais l'envie en avait pris la place. Je m'efforçais par mille moyens d'adoucir ses chagrins, et j'oubliais mes propres maux pour m'occuper de ceux dont elle était accablée. Pour cela, je mettais à contribution les histoires que me rappelaient une mémoire heureuse et beaucoup de lectures, et je lui en citais des passages : « Notre bonheur, lui disais-je, ma chère, dépend d'un être qui peut le faire éclore par mille moyens que nous ne saurions prévoir, et qui se joue de toute notre prudence. S'il vous faut un exemple pour le prouver, je vais vous raconter une histoire, rapportée par un auteur grave, quoique un peu romanesque.

« Mathilde fut mariée très-jeune à un seigneur napolitain de la première distinction, et se trouva veuve et mère à l'âge de quinze ans. Un jour qu'elle caressait son fils à une fenêtre au-dessous de laquelle coulait le Voltorno, l'enfant s'échappa subitement de ses bras, tomba dans la rivière, et disparut. La mère éperdue s'élança après lui, croyant le sauver ; mais, loin de pouvoir le secourir, ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'elle-même se tira des eaux et atteignit la rive opposée. Dans l'instant, des soldats français qui pillaient le pays l'aperçurent et la firent prisonnière.

« La guerre entre les Italiens et les Français se faisait alors avec la dernière inhumanité. L'infortunée Mathilde allait être victime tout à la fois des deux crimes que suggèrent la barbarie et la brutalité, lorsqu'un jeune officier lui sauva l'honneur et la vie ; et quoiqu'ils fussent obligés de faire une retraite très-préci-

pitée, il la mit en croupe derrière lui et la ramena saine et sauve dans la ville. La beauté de la dame avait d'abord charmé ses yeux; son mérite bientôt gagna entièrement son cœur; il l'épousa, et ils vécurent longtemps heureux. Le mari parvint aux postes les plus élevés; mais le bonheur d'un soldat ne peut jamais être permanent. Après un intervalle de plusieurs années, les troupes qu'il commandait ayant été repoussées, il fut obligé de se réfugier dans la ville où il demeurait avec sa femme. La place fut assiégée et enfin prise. On trouve dans peu d'histoires des exemples de cruautés semblables à celles que les Français et les Italiens exerçaient dans ces temps-là les uns envers les autres. Les vainqueurs, dans cette occasion, résolurent de mettre à mort tous les prisonniers français, et surtout le mari de la malheureuse Mathilde, parce que son courage avait été la principale cause de la défense de la place. Leurs arrêts étaient ordinairement mis à exécution presque aussitôt que prononcés. Le prisonnier fut conduit au lieu de son supplice; le bourreau avait la hache levée, les spectateurs, dans un sombre silence, attendaient que le général qui présidait donnât le signal de l'exécution. Dans ce moment affreux, Mathilde vint pour dire le dernier adieu à son mari et à son libérateur, déplorant sa malheureuse situation et la cruauté du sort qui l'avait soustraite à une mort prématurée dans les flots du Voltorno, pour la rendre victime d'une calamité mille fois plus grande. Le général ennemi, qui était un très-jeune homme, avait été frappé de sa beauté et de ses infortunes, mais son émotion augmenta quand il l'entendit parler de ses premiers malheurs. C'était son fils, ce même enfant pour lequel elle avait couru de si grands dangers. Il la reconnut sur-le-champ pour sa mère, et tomba à ses pieds. Le reste se suppose aisément. Le prisonnier fut mis en liberté, et tout le bonheur que peuvent procurer l'amour, l'amitié et la tendresse filiale se trouva réuni dans ces trois personnes. »

C'était ainsi que je tâchais d'amuser ma fille, mais elle ne me

prêtait qu'une attention partagée, car ses propres malheurs absorbaient toute la pitié qu'elle avait autrefois pour les autres, et rien ne lui causait de soulagement. En compagnie, elle craignait le mépris; et dans la solitude, elle ne trouvait qu'affliction. Tel était l'état malheureux de son âme, quand nous reçûmes l'avis que M. Thornhill allait épouser miss Wilmot, pour laquelle je lui avais toujours soupçonné de l'inclination, quoique devant moi il feignît, en toute occasion, de marquer du mépris pour sa personne et pour sa fortune. Cette nouvelle accrut encore l'accablement de la pauvre Olivia. Une violation si manifeste de la foi qu'il lui avait jurée était au-dessus de ce que ses forces pouvaient soutenir. Je résolus cependant de me procurer des renseignements certains et d'empêcher, s'il était possible, l'accomplissement de ce mariage. Pour cela j'envoyai mon fils chez le vieux M. Wilmot, avec les instructions nécessaires, et le chargeai pour miss Wilmot d'une lettre qui l'instruisait de la conduite que M. Thornhill avait tenue envers nous. Il partit, et revint trois jours après, m'assurant que le bruit était véritable, mais qu'il avait laissé la lettre, par l'impossibilité où il avait été de la remettre à miss Wilmot, qui était absente et faisait des visites de cérémonie dans les environs. Leur mariage devait, selon toute apparence, être célébré dans peu de jours, car ils avaient déjà paru ensemble à l'église, le dimanche précédent, en grande pompe, la future accompagnée de six jeunes personnes vêtues de blanc, et M. Thornhill suivi de jeunes gens en pareil nombre : « L'approche de leur mariage, ajouta mon fils, remplit de joie tout le pays, et ils se promènent chaque jour ensemble à cheval ou en carrosse, dans le plus grand appareil qu'on ait vu depuis nombre d'années. Toutes les personnes des deux familles sont réunies, et particulièrement l'oncle du chevalier, sir William Thornhill, qui jouit d'une si bonne réputation. Tout le voisinage vante la beauté de la prétendue et la bonne mine du futur; on les dit très-épris l'un de l'autre, et je ne puis m'empêcher, dit mon fils en finissant, de regarder cet

homme comme le mortel le plus heureux qui soit sur la terre. »

« — Eh bien, repris-je, qu'il le soit, si tant est qu'il puisse l'être. Mon fils, regardez ce lit de paille, ce toit et ces murailles en ruines, ce plancher humide, ce corps souffrant et estropié, et ces enfants pleurant autour de moi en demandant du pain. Vous voyez toute cette misère, mon fils, eh bien, dans ce lieu même vous voyez aussi un homme qui, pour les trésors de mille mondes, ne voudrait pas changer de situation avec lui. O mes enfants! si vous pouviez apprendre à converser avec votre propre cœur, si vous saviez quelle bonne et consolante compagnie il doit être pour vous, vous ne feriez guère attention à la pompe et à l'éclat des méchants. On s'accorde presque généralement à répéter que la vie est un passage et que les hommes sont des voyageurs; la comparaison peut être rendue encore plus utile en ajoutant que les bons sont joyeux et sereins dans la route, comme le voyageur qui retourne à son habitation, et que le méchant, au contraire, semblable au voyageur qui se rend en exil, n'a que des intervalles de bonheur. »

J'allais continuer, mais ma pauvre fille, accablée par ce nouveau coup, tomba évanouie. Ému de la plus vive compassion, je dis à sa mère de la secourir; elle revint à elle, et depuis ce temps elle parut plus calme. J'imaginai qu'elle avait enfin pris, en quelque sorte, son parti, mais les apparences me trompèrent. Sa tranquillité n'était qu'une langueur occasionnée par l'excès du chagrin et de l'abattement. Un secours de provisions que mes paroissiens m'envoyèrent charitablement répandit la joie dans le reste de ma famille, et je fus bien aise de les voir gais et contents; car il aurait été injuste d'exiger qu'ils partageassent constamment une mélancolie opiniâtre dont ils n'étaient pas cause, et de les accabler du fardeau d'une tristesse qui ne leur était pas personnelle. La petite histoire alla donc à la ronde comme par le passé. La chanson fut redemandée, et la joie voulut bien visiter de nouveau notre chétive habitation.

CHAPITRE XXIV

Nouvelles calamités.

Le lendemain, le soleil à son lever était extraordinairement chaud pour la saison ; cela nous donna l'idée d'aller déjeuner sur le banc de chèvrefeuille. Là, ma fille cadette, à ma prière, joignit sa voix au concert que faisaient les oiseaux autour de nous. C'était en ce lieu que ma pauvre Olivia avait vu pour la première fois son séducteur, et chaque objet lui rappelait le souvenir de ses peines; mais la mélancolie excitée par les beautés de la nature, ou inspirée par l'harmonie, soulage le cœur au lieu de le flétrir. Sa mère aussi éprouva à cette occasion une tristesse qui n'était pas sans douceur; elle pleura, et sentit renaître plus vivement que jamais sa tendresse pour sa fille : « Ma chère Livy, lui dit-elle, chantez-nous ce petit air touchant qui plaît tant à votre père; votre sœur Sophie a déjà chanté; à votre tour, mon enfant, cela fera plaisir à votre bon père. » Elle obéit, et chanta avec un tel attendrissement, qu'elle m'émut jusqu'au fond de l'âme.

Quand jeune fille écoute un séducteur,
Et reconnaît, mais trop tard, sa folie,
Quel soin peut, triomphant de sa mélancolie,
Lui rendre la paix et l'honneur?

Pour que l'erreur puisse encor se couvrir.
Pour que l'ingrat gémisse sur son crime,
Un moyen reste, hélas! à la triste victime,
Et ce moyen, c'est de mourir.

Comme elle finissait ce dernier couplet, auquel une interruption causée par la douleur donnait une expression déchirante, l'équipage de M. Thornhill, que nous aperçûmes à quelque distance, répandit l'alarme parmi nous. Cet appel redoubla surtout la douleur de ma fille aînée, qui, pour éviter la présence de son séducteur, rentra avec sa sœur dans la maison. Il arriva bientôt près de nous; et s'avançant vers le lieu où nous étions assis, il s'informa de ma santé avec son air de familiarité ordinaire : « Monsieur, lui répondis-je, votre audace en ce moment ne sert qu'à aggraver la bassesse de votre caractère; il fut un temps où j'aurais châtié l'insolence que vous avez de paraître devant moi; mais l'âge a calmé la violence de mes passions, et mon ministère m'apprend à les réprimer. »

« — Je vous avoue, mon cher monsieur, reprit-il, que je suis surpris de votre réception, et que je n'y comprends rien du tout. J'espère que vous ne pensez pas qu'il y ait rien eu de criminel dans la petite promenade que votre fille a faite avec moi dernièrement. »

« — Vous n'êtes, m'écriai-je, qu'un misérable, un lâche et impudent menteur. Mais l'excès de votre bassesse vous rend indigne de ma colère. Cependant, Monsieur, je descends d'une famille qui n'aurait pas souffert un pareil affront. Ainsi donc, vil séducteur, pour satisfaire une passion momentanée, vous avez rendu malheureuse à jamais une pauvre jeune fille et déshonoré une famille qui n'avait pour tout bien que l'honneur! »

« Si elle est déterminée à être misérable, et vous aussi, reprit-il, je ne saurais qu'y faire ; mais vous pouvez encore être tous heureux, et quelque opinion que vous ayiez conçue de moi, vous me trouverez toujours disposé à contribuer à votre bonheur.

Nous pouvons facilement la marier, ou, ce qu'elle pourrait faire de mieux, ce serait de me conserver, car je proteste que j'ai toujours une véritable affection pour elle. »

Cette insolente proposition réveilla toute ma colère ; car la même âme qui quelquefois est capable de supporter avec calme et dignité les plus grandes injures, peut, pour de petites bassesses, se

laisser emporter jusqu'à la fureur. Ote-toi de ma vue, reptile! m'écriai-je, et ne continue pas à m'insulter par ta présence. Si mon brave Georges était ici, il ne souffrirait pas une telle insulte, mais je suis vieux, estropié et accablé de toutes les manières.

« — Je vois, me dit-il, que vous voulez m'obliger à vous parler plus durement que je ne l'avais projeté; après donc vous avoir montré ce que vous pouviez espérer de ma bienveillance, il ne sera pas hors de propos de vous mettre sous les yeux les conséquences de mon inimitié. Mon procureur, à qui j'ai transporté votre dernier billet, veut être payé, et menace fortement; je ne connais pas d'autre moyen d'empêcher le cours de la justice que de payer moi-même; mais je ne suis pas en fonds à présent, à cause des dépenses que j'ai faites dernièrement pour mon mariage; d'un autre côté, mon intendant parle de vous poursuivre pour les fermages; c'est un homme qui sait faire son devoir; car pour moi, je ne me mêle jamais de ces sortes de choses. Cependant je veux bien encore vous obliger, et même je désire que vous et votre fille soyez présents à la prochaine célébration de mon mariage avec miss Wilmot; c'est même aussi le désir de ma charmante Arabella, que vous ne voudrez pas, je crois, refuser. »

« — M. Thornhill, répondis-je, écoutez-moi une fois pour toutes. Pour ce qui regarde votre mariage, ce ne sera jamais de mon consentement que vous épouserez une autre personne que ma fille; et dût votre amitié m'élever au trône, ou votre ressentiment me mettre au tombeau, je mépriserais également l'une et l'autre. Vous m'avez trompé d'une manière horrible, irréparable. Mon cœur se reposait sur votre probité, et je n'ai trouvé en vous que bassesse. N'attendez donc plus aucune amitié de moi. Allez, et possédez tout ce que la fortune vous a donné, beauté, richesse, santé, plaisirs; partez, et laissez-moi abandonné à la misère, à la honte, à la maladie et à l'affliction. Quelque accablé que je sois, mon âme conservera sa dignité; je puis vous pardonner, mais je vous mépriserai toujours. »

« — S'il en est ainsi, dit-il, comptez que vous ressentirez les effets de votre insolence, et que nous verrons dans peu lequel de nous deux est le plus méprisable. En disant ces mots, il partit brusquement. »

Ma femme et mon fils, qui avaient été présents à la conversation, étaient glacés d'effroi. Mes filles, quand elles surent qu'il était parti, vinrent pour s'informer du résultat de la conférence, et en l'apprenant, elles ne furent pas moins alarmées que les autres. Quant à moi, je défiais les plus grands efforts de sa méchanceté, car le coup le plus terrible était déjà reçu, et je me trouvais disposé à repousser toute nouvelle atteinte : semblable à l'un de ses instruments de guerre qui, quoique renversé, présente encore une pointe pour recevoir l'ennemi.

Nous vîmes bientôt que ce n'était pas en vain qu'il avait menacé; car dès le lendemain son homme d'affaires vint pour me demander mes fermages, que les accidents rapportés plus haut me mettaient hors d'état de payer ; en conséquence, mes bestiaux furent saisis le même jour et vendus le jour suivant pour la moitié de leur valeur. Alors ma femme et mes enfants me conjurèrent d'accepter toutes sortes de propositions plutôt que de nous exposer à une ruine certaine. Ils me supplièrent même de recevoir encore les visites de M. Thornhill, et employèrent leur petite éloquence pour me peindre les extrémités que j'allais souffrir ; les horreurs d'une prison dans une saison aussi rigoureuse et le danger que ma santé pouvait courir surtout dans l'état où ma brûlure m'avait mis; mais je demeurai inflexible.

« Mes bons amis, m'écriai-je, si mon devoir m'ordonne de lui pardonner; ma conscience me défend d'approuver sa conduite. Voudriez-vous que je parusse applaudir aux yeux du monde à une chose que je condamne intérieurement? et pour éviter la prison, souffrirai-je la gêne de l'âme, mille fois plus pénible que celle du corps? non, jamais! S'il faut que nous soyons arrachés de ce réduit, restons au moins dans le sentier de la

justice, et quelque part que l'on nous jette, nous y trouverons une charmante demeure, car nous descendrons dans notre propre conscience avec plaisir et sécurité. »

La soirée se passa dans de semblables entretiens. Le lendemain matin, comme il était tombé pendant la nuit une quantité prodigieuse de neige, mon fils était occupé à l'écarter pour ouvrir un passage devant notre porte. Il y avait peu de temps qu'il était à l'ouvrage, lorsqu'il rentra pour nous dire qu'il voyait venir deux hommes qu'il connaissait pour des officiers de justice.

Ils entrèrent comme il parlait encore, s'approchèrent du lit où j'étais couché, et après m'avoir informé de leur profession et du motif qui les amenait, ils me déclarèrent que j'étais leur prisonnier, m'ordonnant de les suivre à la prison du comté, qui était à onze milles de distance.

« Mes amis, leur dis-je, vous venez par un temps bien rude pour me prendre et me mener en prison : cela est d'autant plus malheureux que j'ai eu dernièrement à un bras une brûlure cruelle dont la douleur me cause une fièvre lente, que je manque d'habits pour me couvrir, et que je suis trop faible et trop vieux pour pouvoir marcher loin dans des neiges aussi épaisses. Cependant s'il faut que cela soit, je vais essayer de vous obéir. »

Je me tournai ensuite vers ma femme et mes enfants, je leur dis de réunir le peu d'effets qui nous restaient et de se préparer à quitter la maison. Je les priai de se dépêcher, et je chargeai mon fils de secourir sa sœur aînée qui, s'accusant d'avoir causé tous nos désastres, venait de tomber privée de sentiment. J'encourageai ma femme qui, pâle et tremblante, serrait dans ses bras nos deux pauvres petits, collés sur son sein et effrayés à la vue des étrangers qu'ils n'osaient pas regarder. Pendant ce temps, ma fille cadette faisait les préparatifs de notre départ, et comme je lui répétai plusieurs fois de se hâter, au bout d'une heure nous fûmes en état de partir.

CHAPITRE XXV

Point de situation, si misérable qu'elle paraisse, qui ne présente quelque consolation.

Nous nous mîmes en devoir de quitter notre paisible séjour, et nous marchions lentement. Ma fille aînée, affaiblie par une fièvre lente qui commençait depuis quelques jours à miner sa constitution, pouvait à peine se soutenir; un des officiers de justice, qui avait un cheval, voulut bien la prendre derrière lui; car cette espèce d'homme même ne peut se dépouiller entièrement de tout sentiment d'humanité. Mon fils conduisait un des enfants par la main, sa mère tenait l'autre, et moi je m'appuyais sur ma Sophie, qui versait des pleurs, non sur ses maux, mais sur les miens.

Nous étions à deux milles de notre habitation, quand nous vîmes une troupe d'environ cinquante de mes plus pauvres paroissiens qui accouraient à nous en poussant de grands cris. Il saisirent aussitôt avec des imprécations horribles les deux sergents, jurant qu'ils ne laisseraient jamais traîner leur ministre en prison, tant qu'il leur resterait une goutte de sang dans les veines, et qu'ils le défendraient jusqu'à la mort. Ils allaient leur faire un mauvais parti, si je n'eusse interposé sur-le-champ mon autorité

et retiré avec bien de la peine les sergents des mains de cette multitude furieuse. Mes enfants, qui regardaient ma délivrance comme certaine, paraissaient transportés de joie et pouvaient à peine s'empêcher de la laisser éclater ; mais ils furent bientôt détrompés, quand ils m'entendirent adresser ces paroles aux pauvres bonnes gens qui étaient venus, à ce qu'ils s'imaginaient, pour me rendre service :

« Eh ! quoi, mes amis, leur dis-je, est-ce ainsi que vous m'aimez ? est-ce ainsi que vous pratiquez les leçons que je vous ai données ? Vous révolter contre la justice, c'est nous perdre vous et moi. Quel est votre chef ? montrez-moi celui qui vous égare. Aussi sûr comme il vit, il éprouvera mon ressentiment. Hélas ! mes chers et aveugles enfants, rentrez en votre devoir envers Dieu, votre pays et moi-même. Peut-être me reverrez-vous un jour dans une situation moins affligeante. Peut-être contribue-

rai-je encore à vous rendre plus heureux ; mais que j'aie au moins la consolation, quand je présenterai mon troupeau aux portes de l'éternité, de voir qu'il ne me manque aucune de mes brebis. »

Ils parurent tous alors pénétrés de repentir, et fondant en larmes, ils vinrent l'un après l'autre me dire adieu. Je leur serrai tendrement la main à tous, et leur ayant donné ma bénédiction, je continuai ma route sans autre aventure. Quelques heures avant la nuit, nous atteignîmes la ville, ou pour mieux dire le village vers lequel nous tendions ; car ce lieu ne consistait qu'en un petit nombre de maisons de pauvre apparence, ayant perdu toute son ancienne splendeur et ne conservant pour marque de supériorité que sa prison.

A notre arrivée, nous descendîmes à une hôtellerie, où nous prîmes les raffraîchissements que nous pûmes nous procurer. J'y soupai avec ma famille et conservai ma bonne humeur ordinaire. Quand je vis tous les miens pourvus convenablement pour la nuit, je suivis les officiers du shérif à la prison. C'était un bâtiment qui avait été construit du temps des guerres ; il contenait une vaste chambre fortement grillée et pavée de pierres, qui, à certaines heures du jour, était commune aux criminels et aux prisonniers pour dettes ; chaque détenu avait en outre une chambre séparée, où on l'enfermait pendant la nuit.

Je m'attendais, en y entrant, à n'entendre que des gémissements et des lamentations ; mais c'était tout le contraire. Les prisonniers semblaient tous s'occuper d'une seule chose, d'étouffer la pensée et la réflexion dans les clameurs d'une gaieté bruyante. On m'apprit, lorsque j'arrivai, qu'il était d'usage de payer sa bienvenue. Je satisfis à cette demande, quoique le peu d'argent que j'avais fût presque épuisé. Ce que je donnai fut aussitôt employé à envoyer chercher des liqueurs, et la prison entière retentit bientôt d'éclats de rire, de cris et de jurements.

Eh ! quoi, me dis-je à moi-même, de pareils hommes seront joyeux, et moi je serai triste ! Je n'ai pourtant de commun avec

eux que l'emprisonnement ; et je crois que j'ai sujet d'être moins misérable.

Je m'efforçais, par ces réflexions, de ramener la gaieté dans mon âme ; mais elle ne peut être produite par effort, car tout effort en lui-même est pénible. J'étais donc assis d'un air pensif dans un coin de la prison, lorsqu'un de mes compagnons d'infortune s'approcha, et, se plaçant auprès de moi, entra en conversation. J'ai toujours eu pour règle de ne jamais fuir l'entretien de quiconque avait envie de me parler ; car si c'était un honnête homme, je pouvais profiter avec lui, et si c'était un méchant, il pouvait s'amender avec moi. Je m'aperçus que celui-ci avait un bon sens naturel, et même de l'esprit, quoique sans culture ; qu'il avait, en outre, une grande connaissance du monde, ou, pour parler plus juste, qu'il connaissait la nature humaine par son mauvais côté. Il me demanda si j'avais eu soin de me pourvoir d'un lit ? C'était précisément une chose à laquelle je n'avais nullement songé.

« Cela est malheureux, me dit-il, car on ne donne ici que de la paille, et votre chambre est vaste et froide ; cependant, comme vous me paraissez un gentleman, et que j'ai eu moi-même dans mon temps une existence aisée, une partie de mes couvertures sera bien volontiers à votre service. »

Je le remerciai, et lui témoignai ma surprise de trouver tant d'humanité dans une prison, au milieu de la misère ; ajoutant, pour lui faire voir que j'étais homme de lettres, qu'un ancien sage avait bien senti le prix de la compagnie dans l'affliction, lorsqu'il avait dit : *Ton cosmon aire, eidos ton etaïron;* Et dans le fait, continuai-je, que serait le monde, si nous n'y trouvions que solitude ? »

« —Vous parlez du monde ! dit mon compagnon d'infortune ; le monde est dans son déclin, et cependant la cosmogonie ou création de l'univers a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quelle foule d'opinions bizarres n'ont-ils pas adoptées sur la

création du monde? Sanconiathon, Manethon, Bérose et Ocellus-Lucanus ont tous tenté en vain de l'expliquer. Le dernier s'exprime ainsi : *Anarchon ara kai ateleutaion to pan :* ce qui signifie... » — « Je vous demande pardon, Monsieur, m'écriai-je, de vous interrompre en si beau chemin; mais je crois avoir déjà entendu tout cela. N'ai-je pas eu le plaisir de vous voir une fois à la foire de Wilbridge, et votre nom n'est-il pas Ephraïm Jenkinson? » A cette question il ne répondit que par un soupir. « Vous devez vous rappeler, lui dis-je, un certain docteur Primrose de qui vous avez acheté un cheval? »

Il me reconnut tout à coup; car l'obscurité du lieu et les approches de la nuit l'avaient d'abord empêché de distinguer mes traits. « Oui, monsieur, reprit-il; je vous remets parfaitement bien. Je vous ai acheté en effet un cheval que j'ai oublié de vous payer. Votre voisin Flamborough est le seul accusateur que je craigne aux prochaines assises, car il est dans l'intention de me poursuivre comme faussaire. Je suis sincèrement fâché, Monsieur, de vous avoir trompé, et en vérité, d'avoir trompé qui que ce soit; car vous voyez, dit-il en me montrant ses fers, ce que j'y ai gagné. »

« — Eh bien, Monsieur, lui répondis-je, la bonté que vous avez eue de m'offrir du secours quand vous n'en pouviez attendre aucune récompense, sera reconnue par les efforts que je ferai pour engager M. Flamborough à atténuer ou même à retirer son accusation, et j'enverrai mon fils lui parler à ce sujet à la première occasion. Je ne doute pas qu'il ne m'accorde ce que je lui demanderai; et quant à mon propre témoignage, vous n'avez aucune inquiétude à avoir à cet égard. »

« — Cela étant, reprit-il, toute la reconnaissance qu'il est en mon pouvoir de vous témoigner, vous pouvez l'attendre de moi. Je vous donnerai plus de la moitié de mes couvertures pour cette nuit, et je me montrerai constamment votre ami dans cette prison, où j'ai quelque influence. »

Je le remerciai, et ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement de lui voir un air si jeune, tandis que la première fois que je l'avais vu, je lui avais donné au moins soixante ans. « Monsieur, me répondit-il, vous connaissez peu les ruses de ce monde; j'avais alors une fausse chevelure, et j'ai appris à contrefaire tous les âges, depuis dix-sept ans jusqu'à soixante-dix. Ah! Monsieur, si j'avais employé à apprendre un honnête métier la moitié de la peine que j'ai prise pour devenir un filou, je pourrais être bien riche aujourd'hui; mais tout fripon que je suis, je puis encore vous être utile, et cela, peut-être au moment où vous vous y attendrez le moins. »

Notre conversation fut interrompue par les valets du geôlier, qui vinrent faire l'appel des prisonniers pour les renfermer pendant la nuit. L'un de ces gens, portant sous son bras une botte de paille pour mon lit, me conduisit, par un passage long et étroit, dans une chambre pavée comme la pièce commune, où je fis mon lit dans un coin avec ma paille et les couvertures que mon camarade de prison m'avait données. Cela fait, mon conducteur, qui était assez poli, me souhaita le bon soir. Après avoir fait ma méditation ordinaire et avoir remercié l'Être Suprême qui me châtiait, je me couchai, et dormis jusqu'au lendemain du sommeil le plus tranquille.

CHAPITRE XXVI

Réforme dans la prison. Les lois, pour être complètes, devraient récompenser aussi bien que punir.

Le lendemain matin, je fus éveillé de bonne heure par ma famille qui entourait mon lit en fondant en larmes. La force redoutable et l'obscurité de cette triste demeure paraissaient les pénétrer de douleur et de crainte. Je les repris doucement de cet excès d'affliction, les assurant que je n'avais jamais dormi avec plus de tranquillité. Je m'informai ensuite de ma fille aînée, que je ne voyais pas avec eux. Ils m'apprirent que le trouble et la fatigue de la veille avaient augmenté sa fièvre, et qu'on avait jugé convenable de la laisser reposer. Mon premier soin fut ensuite d'envoyer mon fils chercher une chambre ou deux pour loger ma famille aussi près de la prison qu'il me serait possible. Il obéit; mais il ne put en trouver qu'une, qu'il loua à peu de frais pour sa mère et ses sœurs, et le geôlier eut l'humanité de consentir à ce que lui et ses deux frères couchassent dans la prison avec moi. On leur fit donc un lit dans l'un des coins de ma chambre. Je voulus cependant savoir si les enfants n'auraient pas de répugnance à coucher dans un lieu qui avait paru les effrayer en entrant.

« Eh bien, mes enfants, leur dis-je, comment trouvez-vous votre lit? j'espère que vous n'avez pas peur de coucher dans cette chambre, quelque noire qu'elle paraisse. » — « Non, père, répondit Dick, je n'ai point peur de coucher partout où vous êtes. » — « Et moi, s'écria Bill, qui n'avait encore que quatre ans, j'aime mieux l'endroit où est mon père que tout autre. »

Après cela, j'assignai à chacun son emploi. Sophie fut chargée de soigner sa sœur, dont la santé dépérissait; ma femme devait rester auprès de moi, et les deux petits me faire la lecture: « Et quant à vous, mon fils, dis-je à Moïse, c'est le travail de vos mains qui doit nous soutenir tous. Votre salaire, comme journalier, sera suffisant, avec la frugalité convenable, pour nous procurer le nécessaire. Vous avez seize ans, vous êtes fort, et le Ciel, en vous donnant cette force, a voulu qu'elle vous servît à sauver de la famine vos parents dénués de tout secours. Préparez-vous donc, cet après-midi, à chercher de l'ouvrage pour demain, et apportez-nous chaque soir l'argent que vous aurez gagné dans la journée. »

Après avoir ainsi tout réglé, je descendis dans la chambre commune de la prison, où il y avait plus d'air que dans la mienne. Mais j'y fus à peine que les imprécations, les obscénités et les blasphèmes que j'entendis de toutes parts m'obligèrent à rentrer dans mon réduit. Là, je méditai quelque temps sur l'étrange aveuglement de ces misérables qui, se trouvant en guerre ouverte avec tout le genre humain, travaillaient à se faire un ennemi redoutable dans l'éternité.

Leur aveuglement excita ma compassion et effaça pour un moment de mon esprit le sentiment de mes propres maux. Il me parut même qu'il était du devoir de mon état de les guérir de leur folie. Je me déterminai donc à retourner auprès d'eux, à leur donner des conseils en dépit de leur mépris, et à les vaincre par ma persévérance. En conséquence, je me mêlai de nouveau avec eux, et je fis part de mon dessein à M. Jenkinson qui en rit, mais qui le communiqua aux prisonniers. La proposition fut reçue avec beau-

coup de joie, parce qu'elle promettait un nouveau sujet d'amusement à des gens qui n'avaient d'autre ressource pour être gais que celle qu'ils pouvaient tirer de la raillerie ou de la débauche.

Je leur lus une partie de l'office d'une voix haute, mais sans affectation, et je trouvai que cela mettait mon auditoire en belle humeur. Des propos obscènes dits à l'oreille, des gémissements d'une contrition burlesque, des mouvements d'yeux ridicules et une toux affectée, excitèrent le rire parmi eux. Je continuai cependant à lire avec ma gravité ordinaire, convaincu que ce que je faisais pouvait en convertir quelques-uns, et ne pouvait recevoir aucune souillure du mépris des autres.

Après avoir lu les prières, je commençai une exhortation où je m'étais proposé de les amuser d'abord plutôt que de les réprimander. Je leur fis remarquer qu'aucun autre motif que leur propre avantage ne pouvait m'engager à la démarche que je faisais ; que j'étais prisonnier comme eux et que mes sermons ne me rapportaient rien à présent ; j'étais fâché, leur dis-je, de les voir si impies ; parce qu'ils ne gagnaient rien à l'être, et pouvaient y perdre beaucoup. « Soyez sûrs, mes amis, continuai-je (car vous êtes mes amis, quoique le monde dédaigne et repousse votre amitié), soyez sûrs, dis-je, que quand vous proféreriez dix milles jurements en un jour, il n'en reviendrait pas un sou dans votre bourse. A quoi sert-il donc d'appeler sans cesse le diable et de rechercher son amitié, puisque vous voyez avec quelle rigueur il vous traite ! Il ne vous a donné ici, vous le voyez, que des blasphèmes plein la bouche et rien dans l'estomac, et d'après les meilleurs renseignements que j'ai pu me procurer sur son compte, il ne vous garde rien de bon pour l'avenir.

« Si un homme n'en use pas bien avec nous, nous cherchons naturellement d'autres connaissances ; ne serait-il donc pas à propos d'essayer comment vous vous accommoderiez d'un autre maître, de celui qui vous fait du moins de belles promesses pour vous attirer à lui ? Certainement, mes amis, de tous les fous celui-

là serait le plus grand qui, après avoir volé une maison, irait se mettre sous la protection des archers ; et cependant, êtes-vous plus sages, vous qui recherchez l'appui de celui qui vous a déjà trompés, qui vous fiez à un être mille fois plus malicieux que tous les autres ; car ceux-ci cherchent seulement à vous attraper pour vous faire pendre ensuite ; au lieu que l'autre vous attrape, vous pend, et, ce qu'il y a de pis, ne vous lâche pas même après que vous êtes pendus. »

Quand j'eus fini, je reçus des compliments de mes auditeurs ; quelques-uns vinrent me prendre la main et me la secouèrent en protestant que j'étais un honnête homme, et qu'ils voulaient faire plus ample connaissance avec moi. Je leur promis donc de renouveler le lendemain la lecture des prières, et je commençai à concevoir quelque espérance d'introduire une réforme dans la prison ; car j'ai toujours pensé qu'il n'y avait point d'homme si abandonné dont on dût désespérer, et que tout cœur est accessible aux traits du repentir, pourvu que celui qui les lance ait l'adresse de frapper juste. Quand je me fus ainsi satisfait l'esprit, je retournai à ma chambre, où ma femme avait préparé un repas frugal. J'y trouvai M. Jenkinson, qui me demanda la permission de joindre son dîner au nôtre, afin de jouir, dit-il poliment, du plaisir de ma conversation. C'était la première fois qu'il voyait ma famille, parce qu'elle venait à ma chambre par une porte qui communiquait dans le passage étroit dont j'ai déjà parlé, de sorte qu'elle n'était pas obligée de passer par la chambre commune de la prison. M. Jenkinson, au premier aspect de Sophie, parut touché de sa beauté, qu'un air pensif rendait encore plus intéressante, et mes deux petits garçons n'attirèrent pas moins son attention :

« Hélas ! docteur, me dit-il, ces enfants sont trop beaux et trop aimables pour une demeure comme celle-ci ! »

« — Mes enfants, Monsieur, répondis-je, sont assez bien, grâce au ciel, et quant au moral, pourvu qu'ils soient bons, le reste est indifférent. »

« — Je crois, reprit-il, que ce doit être pour vous une grande consolation de vous en voir ainsi entouré. »

« — Oh ! oui, c'est une grande consolation, répliquai-je, et pour tout au monde je ne voudrais être séparé d'eux ; leur présence peut changer pour moi un cachot en palais, et le seul moyen dans ce monde de troubler mon bonheur c'est de leur apporter quelque préjudice. »

« — En ce cas, Monsieur, reprit-il, je crains bien d'être coupable envers vous ; car j'en vois un ici (regardant Moïse) à qui j'ai fait tort, et je lui en demande pardon. »

Mon fils se rappela aussitôt sa voix et ses traits, quoiqu'il ne l'eût vu auparavant que déguisé, et prenant sa main en souriant, il l'assura qu'il lui pardonnait : « Cependant, dit-il, je ne puis concevoir ce que vous avez vu dans ma figure qui vous ait engagé à me regarder comme propre à faire une dupe. »

« — Mon cher Monsieur, reprit l'autre, ce n'a pas été votre figure, mais vos bas blancs et le ruban noir qui nouait vos cheveux qui m'ont engagé à m'adresser à vous ; mais que cela ne vous humilie point ; j'en ai trompé de plus fins que vous dans mon temps, et cependant, avec toutes mes finesses, les sots m'ont attrapé à la fin. »

« — Je crois, dit mon fils, que le récit d'une vie telle que la vôtre serait instructif et amusant. »

« — Ni l'un ni l'autre, reprit M. Jenkinson, les récits qui ne présentent que des descriptions de vices et de tours d'adresse retardent vos succès dans le monde en augmentant vos défiances. Le voyageur qui craint tout ce qu'il rencontre, et qui retourne sur ses pas à l'aspect de tout homme qui lui paraît un voleur, arrive rarement à temps au terme de son voyage.

« Pour moi, je pense d'après ma propre expérience qu'un homme fin est l'être le plus sot qui existe sous le ciel. Dès mon enfance, on me trouva l'air rusé ; je n'avais pas plus de sept ans que les dames disaient que j'étais un petit homme tout fait ; à quatorze, je connus le monde, je fis le petit-maître et courtisai les femmes.

A vingt, quoique je fusse encore parfaitement honnête, j'avais la réputation d'être si subtil que personne ne voulait plus se fier à moi. Je fus donc à la fin forcé de devenir filou, faute de pouvoir faire mieux, et j'ai vécu depuis, la tête fatiguée de projets pour attraper et le cœur palpitant dans la crainte d'être découvert.

« J'avais coutume de rire de l'honnête simplicité de votre voisin le bonhomme Flamborough, et de manière ou d'autre je l'attrapais ordinairement une fois l'année. Eh bien, cependant, ce brave homme simple et sans défiance a fait son chemin et est devenu riche, tandis que moi, avec tout mon esprit et ma subtilité, je suis resté pauvre, sans avoir la consolation d'être honnête.

« Cependant, continua-t-il, racontez-moi vos malheurs et ce qui vous a amené ici. Peut-être, quoique je n'ai pas été assez habile pour éviter la prison moi-même, le serai-je assez pour en tirer mes amis. »

Je satisfis sa curiosité; je lui appris toute la suite d'accidents qui m'avait plongé dans le malheur où je me trouvais, et l'impuissance absolue où j'étais de m'en retirer.

Après avoir écouté mon histoire, il réfléchit assez longtemps; puis, se frappant le front comme s'il venait d'imaginer quelque chose d'important, il nous quitta en disant qu'il verrait ce qu'il serait possible de faire.

CHAPITRE XXVII

Continuation du même sujet.

Le lendemain matin, je communiquai à ma femme et à mes enfants le plan que je méditais d'opérer la réforme des prisonniers. Ils le désapprouvèrent beaucoup, m'objectant qu'il n'était ni convenable ni susceptible d'exécution; ils ajoutèrent que je compromettrais par là sans succès la dignité de mon ministère.

« Pardonnez-moi, leur dis-je; ces gens, quoique dégradés, sont encore des hommes, et c'est un titre suffisant à mon affection. Les bons conseils, quand ils sont rejetés, retournent enrichir celui qui les donne; les miens peut-être ne parviendront pas à les corriger, mais ils serviront du moins à me rendre meilleur moi-même. Si ces malheureux, mes enfants, étaient des princes, mille personnes s'offriraient pour les instruire et les retirer du vice; mais, à mon avis, l'âme de celui qui est enfermé dans un cachot n'est pas moins digne d'attention que celle de l'homme assis sur le trône. Oui, mes enfants, si je puis les réformer je le ferai. Que j'en retire un seul du gouffre, et ce sera beaucoup de gagné; car quels diamants sur la terre sont aussi précieux qu'une âme humaine? »

En disant ces mots, je les quittai et descendis à la chambre commune, où je trouvai les prisonniers fort joyeux en m'attendant, et chacun d'eux préparé à jouer quelque bon tour au docteur. Ainsi, quand je voulus commencer, l'un tourna ma perruque de travers comme par accident, puis me demanda pardon ; un second, à quelque distance, avait une adresse particulière pour

faire jaillir sa salive d'entre ses dents et en inonder mon livre ; un troisième criait *amen* d'un ton si plaisant qu'il divertissait tous ses camarades ; un quatrième tira subtilement mes lunettes de ma poche ; mais il y en eut un dont le tour l'emporta sur tout

le reste, et qui excita un plaisir universel. Ayant remarqué de quelle manière j'avais disposé devant moi mes livres sur la table, il en escamota un, auquel il substitua très-adroitement un livre immoral qui était à lui. Cependant, je feignis de ne pas m'apercevoir des malices de cette troupe malfaisante, et je continuai tranquillement mes fonctions, intimement persuadé que ce qu'ils y trouvaient de ridicule n'exciterait leur risée qu'une fois ou deux, tandis que ce qu'elles refermaient de sérieux produirait un effet durable. Le succès répondit à mon attente ; en moins de six jours quelques-uns furent convertis, et tous se montrèrent attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis de ma persévérance, et de l'art que j'avais eu de donner de la sensibilité à des êtres privés jusque-là de toute idée morale. Je songeai aussi à leur rendre quelques services temporels, en adoucissant les malheurs de leur condition. Leur temps avait été partagé jusqu'alors entre la faim et les excès, entre les débauches crapuleuses et les repentirs cuisants. Leur unique occupation était de se quereller, de jouer aux cartes et de faire des fouloirs de pipes. Cette dernière espèce d'occupation frivole me donna l'idée d'employer ceux qui voudraient travailler à faire des chevilles pour les fabricants de tabac, et pour les cordonniers. Le bois nécessaire s'achetait à frais communs, et quand il était mis en œuvre, c'était moi qui prenais soin de le faire vendre ; par ce moyen, chacun, tous les jours, gagnait quelque chose ; une bagatelle, à la vérité, mais assez pour le préserver de l'extrême misère.

Je ne m'en tins pas là ; j'établis des amendes pour punir l'immoralité, et des récompenses pour encourager l'industrie. Ainsi en moins de quinze jours je parvins à donner à cet assemblage vicieux une forme sociale et humaine, et j'eus la satisfaction de me considérer comme un législateur qui aurait arraché des sauvages à leur férocité primitive, et leur aurait enseigné l'obéissance et l'amitié.

Il serait bien à désirer que le pouvoir législatif dirigeât ainsi

les lois plutôt vers la réforme que vers le châtiment, et qu'il voulût bien se persuader que le moyen de déraciner les crimes est de rendre les châtiments non pas multipliés, mais formidables. Au lieu de nos prisons actuelles, qui reçoivent ou qui rendent les hommes criminels, qui renferment des malheureux pour un seul crime commis, et qui, lorsque les détenus en sortent vivants les rendent à la société propres à commettre des milliers de crimes, je voudrais qu'il y eût ici, comme dans d'autres parties de l'Europe, des maisons de pénitence et de solitude où les accusés fussent visités par des hommes capables de leur inspirer le repentir s'ils sont criminels, ou de les affermir dans le chemin de la vertu, s'ils sont innocents; c'est de cette manière, et non en multipliant les supplices que l'on peut réformer un État. Je ne puis même m'empêcher de révoquer en doute la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort de légers délits; dans le cas de meurtre, ce droit est évident, c'est un droit qui dérive de celui de la défense personnelle, de priver de la vie celui qui n'a point respecté celle d'un autre. Toute la nation s'arme contre le meurtrier : il n'en est pas de même de celui qui me vole mon bien. La loi naturelle ne me donne pas le droit de prendre la vie de celui qui a pris mon cheval, car le cheval qu'il me dérobe est par cette loi autant sa propriété que la mienne. Si j'ai donc un pareil droit, ce ne peut-être qu'en vertu d'un contrat fait entre nous, par lequel nous convenons que celui de nous deux qui privera l'autre de son cheval sera mis à mort. Mais d'abord ce contrat est nul, parce qu'un homme n'a pas plus le droit d'aliéner, qu'un autre de recevoir sa vie qui ne lui appartient pas. En second lieu, ce contrat est injuste, et il est hors de toute proportion, et il serait cassé même dans une cour moderne de justice, attendu qu'il met en balance une punition capitale avec une si vple et futile commodité, et qu'il est bien plus intéressant que deux hommes vivent, qu'il ne l'est que l'un plutôt que l'autre soit porté par un cheval. Mais un contrat qui serait nul

entre deux hommes l'est également entre cent mille; car de même que dix millions de cercles ne peuvent jamais faire un carré, la voix de dix myriades d'humains ne donna jamais un fondement équitable à ce qui est injuste et nul en soi : ce langage est celui de la raison et de la nature. Les sauvages, qui se conduisent presque par la seule loi naturelle, ménagent beaucoup plus que nous la vie les uns des autres, et on les voit rarement verser le sang, à moins que ce ne soit pour punir un meurtrier par la peine du talion.

Nos ancêtres les Saxons, quelque cruels qu'ils fussent en temps de guerre, n'avaient que peu d'exécutions en temps de paix. Dans tous les gouvernements naissants qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque pas de crimes qui soient punis de mort.

C'est seulement dans les États très-civilisés que les lois pénales, confiées aux mains du riche, pèsent fortement sur le pauvre. Il semble que les gouvernements en vieillissant acquièrent l'humeur dure et chagrine de la vieillesse; et comme si nos possessions nous devenaient plus chères à mesure qu'elles augmentent; comme si nos craintes croissaient avec nos trésors, chaque jour de nouveaux édits viennent leur servir de remparts, et de nouveaux gibets sont élevés pour effrayer quiconque aurait dessein de les envahir.

Est-ce la quantité prodigieuse de lois pénales ou la licence de notre peuple qui fait que ce pays produit seul, chaque année, plus de condamnés que la moitié de l'Europe entière? Peut-être est-ce l'effet des deux causes réunies; car l'une amène nécessairement l'autre : quand des lois pénales infligent indistinctement des châtiments égaux pour des délits que les circonstances différencient, le peuple, qui ne voit point de distinction dans les peines, s'accoutume à n'en point voir dans les crimes; et c'est cependant cette distinction qui est le rempart de la moralité des actions. Par là il arrive ue la multitude des lois produit de nou-

veaux crimes, et que de nouveaux crimes exigent de nouvelles lois.

Il serait donc à souhaiter que l'autorité, au lieu de multiplier les supplices, au lieu de serrer les liens de la société jusqu'à produire des mouvements convulsifs qui les rompent, au lieu de faire périr les coupables comme inutiles avant d'avoir essayé s'il n'y a nul parti à tirer d'eux, au lieu de transformer enfin la correction en vengeance, il serait, dis-je, à souhaiter qu'elle essayât l'emploi des moyens répressifs qui sont entre ses mains, et qu'elle fît des lois les protectrices et non les tyrans du peuple. Nous reconnaîtrions alors que ces âmes qui semblaient être une vile écume, n'avaient besoin que d'être habilement raffinées; nous verrions que ces malheureux, que nous condamnons à de longs et cruels supplices, de peur que le luxe n'éprouve une privation passagère, contribueraient, s'ils étaient traités convenablement, à soutenir et à fortifier l'Etat dans les temps de périls. On s'apercevrait que si leurs visages sont faits comme les nôtres, leurs cœurs le sont aussi; que peu d'âmes sont assez endurcies pour que la persévérance ne parvienne pas à les corriger; qu'un homme peut faire divorce avec le crime sans que ce soit la mort qui l'en sépare, et qu'il faudrait enfin bien peu de sang pour cimenter notre tranquillité.

CHAPITRE XXVIII

Le bonheur et la misère sont, dans cette vie,
plutôt l'effet de la prudence que de la vertu; les biens et les maux temporels
étant regardés par le Ciel comme de pures bagatelles qui ne méritent pas
qu'il se mêle de leur distribution.

Il y avait déjà plus de quinze jours que j'étais en prison sans que ma chère Olivia fût venue me visiter, et je souhaitais ardemment de la voir. Je fis part à ma femme de mon désir, et le lendemain matin, la pauvre enfant, appuyée sur le bras de sa sœur, entra dans ma chambre. Le changement que je remarquai en elle me frappa. Les grâces qui brillaient auparavant sur sa personne étaient effacées; la main de la mort semblait avoir laissé son empreinte sur chacun de ses traits. Ses tempes creuses, son front tendu, la pâleur effrayante de ses joues portèrent l'épouvante dans mon âme.

« Je suis heureux de te voir, ma chère Livy, mais pourquoi cet abattement, j'espère que tu m'aimes assez pour ne pas laisser miner par le chagrin une vie qui m'est aussi chère que la mienne. Prends courage, mon enfant, nous pourrons voir encore des jours heureux. »

« —Vous avez toujours été bon pour moi, reprit-elle, et ce qui

augmente ma peine, c'est de voir que je ne pourrai jamais partager ce bonheur que vous espérez. Non, le bonheur, je le crains, n'est plus fait pour moi ici-bas, et il me tarde de sortir de ce monde. où je n'ai trouvé que des malheurs. Mais je souhaiterais, mon père, que vous voulussiez bien faire auprès de M. Thornhill les soumissions nécessaires pour l'apaiser : vous savoir libre serait une grande consolation pour moi en mourant. »

« — Jamais, mon enfant, répondis-je, on ne m'amènera à reconnaître que ma fille est coupable; car, quoique le monde puisse regarder ta faute avec mépris, moi je n'y vois que l'effet de la crédulité, et non celui de la corruption. Ma chère, je ne suis point du tout malheureux dans ce séjour, quelque affreux qu'il puisse paraître, et sois convaincue que tant que j'aurai le bonheur de te posséder, il n'aura jamais mon consentement pour te rendre encore plus misérable en se mariant avec une autre. »

Après que ma fille fut sortie, mon compagnon de prison, qui avait été présent à notre entretien, me fit des représentations assez sensées sur mon opiniâtreté à refuser une soumission qui, selon toute apparence, devait me procurer ma liberté. Il me fit observer que le reste de ma famille ne devait point être sacrifié à un seul enfant, à la seule surtout qui avait eu des torts graves envers nous : « D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne sais s'il est juste de troubler ainsi, par le refus de votre consentement, une union que vous ne pouvez empêcher, mais que vous pouvez rendre malheureuse. »

« — Monsieur, lui répondis-je, vous ne connaissez pas l'homme qui nous opprime. Je suis très-convaincu que toutes les soumissions que je pourrais lui faire ne me procureraient pas seulement une heure de liberté. On m'a dit que dans cette même chambre où je suis, un de ses débiteurs qu'il détenait est mort de besoin l'année dernière. Mais quand ma soumission et mon consentement à son mariage pourraient me faire sortir d'ici, et me loger dans le plus beau de ses appartements, je les lui refuserais de même, parce que quelque chose semble me dire que ce serait sanctionner un adultère. Tant que ma fille vivra, il ne pourra contracter aucun mariage valable à mes yeux. Si j'avais le malheur de la perdre, je conviens que je serais alors le plus vil des hommes si, par vengeance, je cherchais à tenir séparées deux personnes qui désirent de s'unir. Alors même, quelque malhonnête homme qu'il soit, je désirerais qu'il se mariât pour arrêter le cours de ses débauches. Mais aujourd'hui, ne serais-je pas le plus cruel des pères, si je signais, pour sortir de prison, un contrat qui mettrait ma fille au tombeau, et si je causais mille angoisses affreuses à mon enfant, afin de m'en éviter une? »

Il convint de la justesse de ma réponse; mais il me fit observer qu'il craignait beaucoup que la vie de ma fille ne fût pas longtemps un obstacle à mon élargissement. Au surplus, ajouta-t-il, si vous avez des raisons plausibles pour ne pas faire

de soumissions au neveu, vous n'avez point, j'espère, de répugnance à exposer votre situation à l'oncle, qui passe pour l'homme le plus honnête et le plus juste du royaume. Je voudrais que vous lui écrivissiez pour lui donner avis des mauvais traitements que son neveu vous fait essuyer, et je parie ma tête que dans trois jours vous aurez une réponse. Je le remerciai de l'idée qu'il me suggérait, et je résolus de la suivre; mais malheureusement je n'avais pas de papier, parce que tout notre argent avait été employé le matin en provisions; il eut la complaisance de m'en fournir.

Pendant les trois jours qui suivirent, je fus dans l'inquiétude continuelle de savoir comment ma lettre serait reçue; mais dans cet intervalle, ma femme me sollicitait fréquemment de me soumettre à toutes sortes de conditions, plutôt que de demeurer où j'étais; et, pour comble de chagrin, on m'apprenait de moment en moment que l'état de ma fille empirait. Le troisième et le quatrième jour arrivèrent sans que je reçusse de réponse à ma lettre; il n'y avait pas d'apparence que les plaintes d'un étranger contre un neveu chéri fussent écoutées. Ainsi cette espérance s'évanouit bientôt comme les autres. Mon courage cependant ne m'abandonnait pas, quoique la captivité et le mauvais air commençassent à altérer visiblement ma santé, et que mon bras empirât; mais mes enfants étaient autour de moi, et pendant que j'étais couché sur la paille, me faisaient tour à tour une lecture, ou écoutaient mes instructions, et pleuraient. Cependant la santé de ma fille déclinait plus vite que la mienne; chaque nouvelle que je recevais d'elle augmentait mes craintes et ma tristesse. Cinq jours après le départ de ma lettre à sir William Thornhill, on vint m'annoncer qu'elle avait perdu la parole. Ce fut alors que la captivité me devint douloureuse; mon âme eût voulu s'élancer hors de la prison pour voler au chevet de mon enfant pour la consoler, la fortifier, recevoir ses dernières paroles, et lui enseigner le chemin du ciel. Peu de temps après,

on vint me dire qu'elle était expirante. Elle était expirante ! grand Dieu ! et j'étais privé de la triste consolation de la baigner de mes larmes ! Enfin M. Jenkinson, en m'exhortant à la patience, vint me porter le dernier coup : elle était morte. Le lendemain matin, il revint, et il me trouva avec mes deux petits qui faisaient alors ma seule compagnie, et qui employaient tous leurs efforts innocents pour me consoler. Ils me conjuraient de lire à présent pour moi-même, et de ne pas pleurer, parce que j'étais trop vieux pour cela. « Ma sœur, s'écria l'aîné, n'est-elle pas un ange à présent, mon père ? Pourquoi donc vous affligez-vous pour elle ? Je voudrais être un ange aussi, pour être au dehors de ce vilain endroit, pourvu que mon père fût avec moi. » — « Oui, ajouta le plus jeune, le ciel où est ma sœur est un plus bel endroit que celui-ci : il n'y a là que de bonnes gens, au lieu que les gens d'ici sont bien méchants. »

M. Jenkinson interrompit leur babil innocent, en disant qu'à présent que ma fille n'était plus, je devais penser sérieusement au reste de ma famille, et essayer de sauver ma propre vie, qui dépérissait chaque jour par le besoin et par le mauvais air. Il ajouta qu'il était de mon devoir de sacrifier tout orgueil et tout ressentiment au bien de ceux qui avaient besoin de moi pour les soutenir, et que j'étais actuellement obligé par raison et par justice d'essayer de me réconcilier avec mon jeune seigneur.

« Dieu soit loué ! répondis-je, je n'ai à présent ni orgueil, ni ressentiment ; je me détesterais moi-même si je découvrais l'un ou l'autre dans mon cœur. Au contraire, comme mon oppresseur a été autrefois mon paroissien, j'espère le présenter un jour avec une âme sans tache au tribunal éternel. Non, Monsieur, je n'ai plus de ressentiment, et quoiqu'il m'ait ôté ce que j'estimais plus que tous ses trésors, quoiqu'il m'ait déchiré le cœur (car je suis malade à mourir, bien malade, mon cher camarade) ; cependant, tous ses torts ne m'inspireront jamais de désirs de vengeance. Je consens actuellement à approuver son mariage ; et si cette soumis-

sion peut lui faire plaisir, faites-lui savoir que si je l'ai offensé, j'en ai regret. » M. Jenkinson prit une plume et de l'encre, et écrivit ma soumission presque dans les mêmes termes que j'avais employés, et je la signai. J'envoyai mon fils porter la lettre à M. Thornhill, qui était alors à son château. Il y alla, et au bout d'environ six heures, il nous rapporta une réponse verbale. Il avait eu de la peine, à ce qu'il nous dit, à pouvoir parler au seigneur, parce que les domestiques étaient insolents et soupçonneux; mais il l'avait vu par hasard, comme il sortait pour quelques affaires concernant son mariage, qui devait se faire dans trois jours. Il continua, en nous disant qu'il s'était approché de la manière la plus soumise, et qu'il avait donné la lettre; que M. Thornhill, après l'avoir lue, lui avait fait réponse que la soumission venait à présent trop tard, et était inutile; qu'il avait appris que je m'étais adressé à son oncle, mais que ma lettre avait été honorée du mépris qu'elle méritait; qu'au reste, toutes les propositions qu'on aurait à faire par la suite devaient être adressées à son procureur, et non pas à lui. Il ajouta néanmoins que, comme il avait très-bonne opinion de la prudence des deux jeunes demoiselles, leur intercession lui aurait été plus agréable.

« Eh bien, Monsieur, dis-je à mon compagnon, vous voyez à présent le caractère de l'homme qui nous opprime : il sait joindre l'insulte à la cruauté; mais qu'il fasse ce qu'il lui plaira, je serai bientôt libre en dépit de tous ses verroux. J'avance vers ce jour qui me paraît plus brillant à mesure que j'en approche. Cette attente soulage mes afflictions, et quoique je laisse après moi une famille orpheline et sans secours, cependant ils ne seront pas entièrement abandonnés. Il se trouvera peut-être quelque ami qui les assistera pour l'amour de leur pauvre père, et quelque autre qui les secourra charitablement pour l'amour de leur père céleste. »

Comme je disais ces mots, ma femme, que je n'avais pas encore vue ce jour-là, entra avec l'air de la consternation, et faisant des efforts pour parler sans le pouvoir. « Pourquoi, mon amie,

m'écriai-je, pourquoi voulez-vous ajouter à mon affliction par la vôtre? Oui, quoique notre maître cruel ne veuille point se laisser fléchir par nos soumissions; quoiqu'il m'ait condamné à périr dans ce séjour de la misère, et quoique nous ayons perdu un enfant bien-aimé, vous trouverez encore de la consolation dans nos autres enfants, quand je ne serai plus.» — « Nous avons effectivement perdu, reprit-elle, un enfant bien-aimé. Ma Sophie, ma chère Sophie est perdue, arrachée de nous, enlevée par des scélérats. » — « Comment! Madame, s'écria mon compagnon de prison, miss Sophie enlevée pardes scélérats! Cela ne peut pas être. »

Elle ne put répondre que par un regard fixe et un torrent de larmes; mais la femme d'un des prisonniers, qui était présente, et qui était entrée avec elle, nous fit un récit plus détaillé. Elle nous dit que ma femme, ma fille et elle, faisant un tour de promenade sur le grand chemin, un peu au delà du village, une chaise de poste à quatre chevaux vint droit à elles, et s'arrêta à l'instant, qu'ensuite un homme bien mis, mais qui n'était pas M. Thornhill, était descendu de la chaise, avait saisi ma fille par le milieu du corps, et l'ayant fait entrer de force dans la chaise, avait ordonné au postillon de marcher, en sorte qu'ils avaient été perdus de vue en un moment.

« A présent, m'écriai-je, la somme de ma misère est complète. Rien ne peut plus ajouter au malheur de ma situation. Quoi! pas une! Ne m'en avoir pas laissé une! le monstre! l'enfant que je chérissais le plus! Elle avait la beauté et presque la sagesse d'un ange... Mais, soutenez cette femme, ne la laissez pas tomber... Ne m'en avoir pas laissé une! » — « Hélas! mon ami, dit ma femme, vous paraissez avoir plus besoin de consolation que moi : nos malheurs sont grands, mais je les supporterais, et même de plus grands, si je vous voyais libre et tranquille. Ils peuvent m'ôter mes enfants, et tout ce que je possède au monde, pourvu qu'ils vous laissent à moi. »

Mon fils tâchait de modérer notre douleur. Il nous priait de

prendre de la consolation, en nous disant qu'il espérait que nous aurions encore occasion de nous réjouir. « Mon enfant, m'écriai-je, parcours des yeux l'univers, et vois si je puis encore espérer quelque consolation. Nous luit-il un seul rayon d'espérance? la seule qui nous reste, n'est-elle pas au delà du tombeau? » — « Mon chère père, reprit-il, j'espère qu'il y a encore quelque chose qui pourra vous donner un intervalle de consolation; car j'ai une lettre de mon frère George... » — « Que dis-tu, mon fils, de ton frère? sait-il notre misère? J'espère, mon enfant, qu'il est exempt des malheurs que le reste de sa famille éprouve. » — « Oui, mon père, répondit-il, il est parfaitement gai, joyeux et heureux. Sa lettre ne contient que de bonnes nouvelles; il est le favori de son colonel, qui a promis de lui faire avoir la première lieutenance qui viendrait à vaquer. »

« Es-tu bien sûr de tout ce que tu dis? reprit ma femme. Es-tu sûr qu'il ne soit point arrivé de mal à mon enfant? » — « Rien du tout certainement, répondit mon fils, vous allez voir sa lettre, qui vous fera le plus grand plaisir; et si quelque chose peut vous consoler, je suis sûr qu'elle le fera. » — « Mais, est-tu sûr, répéta-t-elle encore, que cette lettre vienne de lui, et qu'il soit réellement aussi heureux que tu dis? »

« Oui, ma mère, répondit-il, elle est certainement de lui, et il sera un jour l'honneur et le soutien de la famille. » — « Je remercie donc la Providence, s'écria-t-elle, de ce que la dernière lettre que je lui ai écrite ne lui est pas parvenue. Oui, mon cher, continua-t-elle, en se tournant vers moi, je vous avouerai à présent que, quoique le ciel nous traite avec rigueur à d'autres égards, il nous a été favorable dans cette occasion-ci. Dans ma dernière lettre à mon fils, et que j'ai écrite dans l'amertume de mon cœur, j'ai exigé de lui, sur le respect qu'il me doit, et sur son honneur, de faire rendre justice à son père et à sa sœur, et de nous venger. Mais, grâces à celui qui dirige tout, la lettre n'a pas été rendue, et je suis tranquille. » — « Femme, m'écriai-je, vous avez fait là une très-

mauvaise action, et dans un autre temps, mes reproches auraient été plus sévères. Oh! à quel terrible précipice vous êtes-vous livrée? Il vous aurait ensevelie, vous et votre fils, dans une ruine éternelle. Il vous faut reconnaître que la Providence nous a été plus favorable que nous ne l'avons mérité. Elle a réservé ce fils pour être le père et le protecteur de mes enfants quand je ne serai plus.... Que j'ai été injuste de me plaindre de ce que j'étais privé de toute consolation, quand j'apprends qu'il est heureux, et qu'il ignore nos afflictions, qu'il me reste encore ce fils pour soutenir sa mère dans son veuvage, et pour protéger ses frères et ses sœurs! Mais je n'y pense pas de dire ses sœurs; il n'en a plus à présent; elles sont toutes perdues, elles m'ont été enlevées, et je suis au désespoir.....» — « Mon père, dit mon fils en m'interrompant, permettez-moi de vous lire sa lettre, je sais qu'elle vous fera plaisir. Je lui en donnai la permission, et il lut la lettre qui suit :

« Mon très-honoré père,

« Je détourne pour quelques instants ma vue des plaisirs qui m'environnent pour la fixer sur des objets qui lui sont encore plus agréables: le petit coin du feu de la maison paternelle. Mon imagination me représente le groupe innocent de mes frères et sœurs, prêtant une oreille attentive à chaque mot de cette lettre. Je vois avec plaisir ces visages que n'ont jamais déformés l'ambition ni la détresse. Mais quelque heureux que vous soyez à la maison, je suis sûr que ce sera un surcroît à votre félicité, d'apprendre que je suis parfaitement content de mon état, et le plus heureux des hommes.

« Notre régiment a reçu un contre-ordre, et ne sortira pas du royaume. Le colonel, qui me regarde comme son ami, me mène dans toutes les compagnies qu'il fréquente; et après une première visite, j'ai la satisfaction de voir que, quand j'en fais une seconde, je suis reçu avec considération. J'ai dansé l'autre jour avec milady

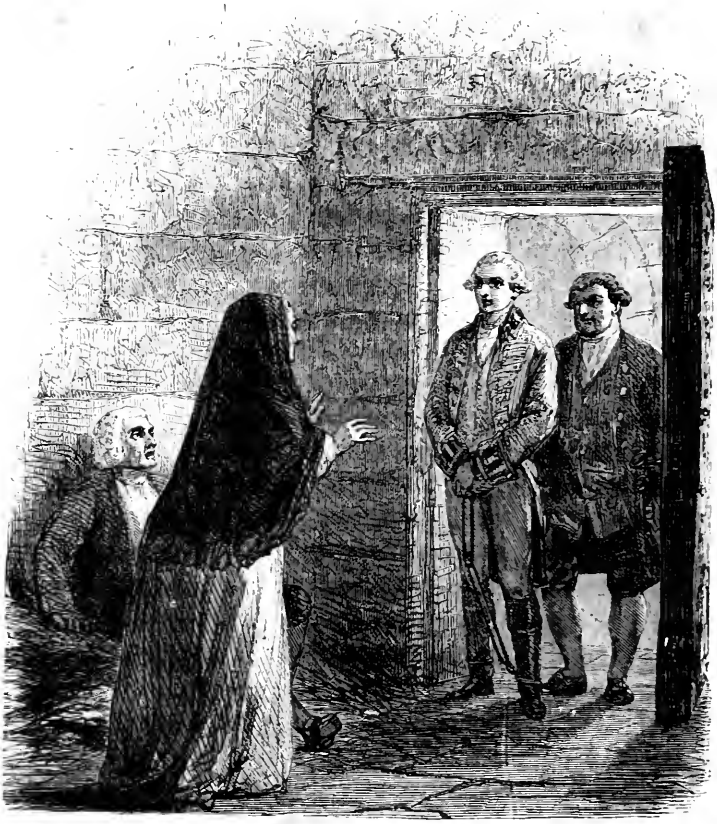
G...., et si je pouvais oublier la personne que vous savez, je serais peut-être dans le cas de réussir auprès de cette dame ; mais c'est mon destin de me ressouvenir des autres, tandis que je suis moi-même oublié par la plupart de mes amis absents, au nombre desquels je crains, mon très-honoré père, que je ne doive vous compter ; car il y a longtemps que j'attends inutilement de vos nouvelles. Olivia et Sophie avaient aussi promis de m'écrire, mais elles semblent m'avoir oublié : dites-leur de ma part, que ce sont deux petites friponnes, et que je suis en ce moment dans la plus grande colère contre elles. Cependant, je ne sais comment il se fait que, quoique je veuille gronder un peu, mon cœur cède à de plus douces émotions. Dites-leur donc, mon cher père, que, malgré tout, je les aime le plus tendrement, et soyez assuré que je demeure à jamais,

« Votre respectueux fils. »

« Quelles grâces n'avons-nous pas à rendre dans tous nos malheurs, m'écriai-je, de ce qu'au moins un de nos enfants est exempt des maux que nous souffrons ! Que le ciel le conserve et prolonge son bonheur, pour qu'il soit le support de sa mère et le père de ces deux enfants ; ce qui est tout le patrimoine que je puis lui laisser à présent. Puisse-t-il préserver leur innocence des tentations que la misère inspire, et être leur guide dans le chemin de l'honneur ! » A peine avais-je achevé ces mots, que j'entendis un bruit tumultueux qui paraissait venir de la prison d'en bas. Ce bruit cessa peu de temps après, et j'entendis un cliquetis de chaînes dans le passage qui conduisait à ma chambre. Le geôlier entra, tenant un homme blessé, tout sanglant, et chargé de fers. Je regardais le malheureux avec compassion à mesure qu'il approchait ; mais de quelle horreur je fus saisi, quand je reconnus que c'était mon fils George ! « George, mon enfant, est-ce toi que je vois dans cet état, sanglant, enchaîné ? est-ce là le bonheur

dont tu jouis ? est-ce ainsi que tu reviens à moi ? Oh ! cette vue me déchire le cœur, et me fera mourir. »

« — Où est votre courage, mon père ? répondit mon fils d'une



voix ferme. Je dois souffrir : j'ai encouru la mort, et je la verrai sans crainte. Ma dernière consolation est que je n'ai point commis de meurtre, quoique je ne puisse attendre de grâce.»

J'essayai de contenir pendant quelques minutes la douleur qui me troublait, mais je sentis que mes efforts me coûteraient la vie. « O mon enfant, mon cœur saigne de te voir en cet état, et je ne puis retenir mes larmes. Au moment où je te croyais heureux, où je priais le ciel pour la continuation de ton bonheur, te voir dans cet état, enchaîné, blessé! Cependant, la mort est un bonheur pour un jeune homme ; mais moi je suis vieux, j'ai vécu longtemps pour voir ce jour, pour voir tous mes enfants tomber autour de moi d'une mort prématurée, tandis que je reste, et survis à leur destruction. Puissent toutes les malédictions qui ont jamais écrasé une âme tomber sur le meurtrier de mes enfants ! puisse-t-il vivre, ainsi que moi, pour voir.... »

« — Arrêtez, mon père, reprit mon fils, ou vous me forcez à rougir pour vous. Comment pouvez-vous, oubliant votre âge, votre saint ministère, empiéter ainsi sur la justice du ciel, et lui adresser des imprécations qui retomberaient bientôt sur votre tête vénérable? Non, mon père, songez actuellement à me préparer à cette mort ignominieuse que je dois souffrir bientôt, à m'armer d'espéranceet de résolution, à m'inspirer le courage nécessaire pour boire avec constance cette coupe amère qui me sera bientôt présentée.»

« — Mon enfant, tu ne mourras pas. Je suis sûr que tu n'as pas commis de faute qui mérite un supplice honteux. Mon fils n'a pu se rendre coupable d'un crime qui puisse faire rougir sa famille.»

« — Je crains, répondit mon fils, que mon crime ne soit pas graciable. J'ai envoyé un défi, et la peine de mort est prononcée pour ce cas par le dernier acte du parlement. Quand j'eus reçu la lettre de ma mère, je vins sur-le-champ pour punir l'auteur de notre déshonneur; je lui envoyai un billet pour me joindre au lieu que je lui indiquais. Il n'y a pas répondu en venant en personne, mais en envoyant quatre de ses gens pour me prendre. J'en ai blessé un, et le reste m'a fait prisonnier. Le lâche est résolu de me poursuivre judiciairement : les preuves sont sans réplique; et comme je suis le premier transgresseur depuis que la loi est faite, je ne

vois pas d'espérance de grâce. Mais vous m'avez souvent charmé par des leçons de courage : inspirez-moi ce courage aujourd'hui par votre exemple. »

« — Eh bien, mon fils, tu retrouveras ces leçons dans mon exemple. Je me sens à présent élevé au-dessus du monde et de tous les plaisirs qu'il peut procurer. Dès ce moment mon cœur, rompt les liens qui le tenaient attaché à la terre, et va nous préparer l'un et l'autre pour l'éternité. Oui, mon fils, je te montrerai le chemin, mon âme guidera la tienne dans le passage, car elles prendront leur élan toutes deux ensemble. Je vois, et je suis convaincu que tu n'as pas de pardon à espérer ici-bas. Je t'exhorte donc à chercher à l'obtenir à ce grand tribunal où bientôt nous serons jugés l'un et l'autre; mais ne soyons pas avares dans nos exhortations ; que nos compagnons de prison les partagent. Honnête geôlier, voulez-vous bien leur permettre de venir ici pour que je tâche de les rendre meilleurs? » En disant ces mots, je fis un effort pour me lever de dessus ma paille, mais je n'en eus pas la force, et tout ce que je pus faire, fut de me tenir appuyé contre la muraille. Les prisonniers s'assemblèrent, suivant mon désir, car ils aimaient à entendre mes conseils; mon fils et sa mère me soutenaient des deux côtés. Je regardai mon auditoire, et ayant vu que personne ne manquait, je leur adressai l'exhortation suivante.

CHAPITRE XXIX

Équité de la Providence,
démontrée par la compensation que les malheureux trouveront dans l'autre où ils recevront la récompense des infortunes qu'ils auront endurées dans ce monde.

« Mes amis, mes enfants, mes compagnons d'infortune, quand je réfléchis sur la distribution du bien et du mal ici-bas, je trouve que l'homme a reçu une grande somme de jouissances, mais une bien plus grande d'infortunes. Que nous chercherions dans le monde entier, nous ne trouverions pas un homme si complétement heureux, qu'il ne lui reste quelque chose à désirer; mais nous en voyons tous les jours des milliers qui, par le suicide, nous font voir qu'ils n'avaient plus aucun espoir. Il paraît donc que dans cette vie, nous ne pouvons être parfaitement heureux, mais que nous pouvons être complétement misérables.

« Pourquoi l'homme est-il ainsi sujet à la douleur? Pourquoi notre malheur est-il nécessaire dans la composition de la félicité générale? Pourquoi les autres systèmes étant parfaits, seulement par la perfection de leurs parties subordonnées, le grand système a-t-il besoin pour sa perfection de parties qui sont, non-seulement subordonnées à d'autres, mais imparfaites en elles-mêmes? Ce

sont des questions qu'on ne peut résoudre, et dont la connaissance serait inutile. La Providence a jugé à propos de tromper notre curiosité sur ces matières en se contentant de nous accorder des motifs de consolation.

« Dans cet état, l'homme a appelé à son secours la philosophie, et ayant reconnu l'impuissance des consolations qu'elle pouvait lui fournir, il l'a aidée de la religion. Les consolations de la philosophie sont fort amusantes, mais souvent trompeuses. Elle nous dit que la vie est remplie de douceurs, quand nous savons les connaître et en jouir. D'un autre côté, elle nous dit que si nous sommes sujets à des malheurs inévitables, la vie est courte, et que notre misère finira bientôt.

« Ainsi ces deux consolations se détruisent l'une l'autre : car si la vie est un lieu d'agrément, sa brièveté doit être un malheur; et si elle est longue, nos malheurs sont prolongés. Ainsi la philosophie est faible, mais les consolations de la religion sont beaucoup plus élevées. L'homme est ici, nous dit-elle, pour préparer son âme et la rendre propre à habiter une autre demeure. Quand l'homme de bien quitte sa dépouille mortelle, devenu esprit glorieux, il va jouir des trésors de félicité qu'il s'est amassés pendant sa vie; le méchant, au contraire, qui est souillé de vices, quitte son corps avec frayeur, et reconnaît qu'il a anticipé sur la vengeance du ciel. C'est donc à la religion que nous devons nous attacher dans toutes les occasions de la vie, pour nous procurer de vrais plaisirs; car si nous sommes déjà heureux, c'est une augmentation de plaisir de penser que nous pouvons rendre ce bonheur éternel; et si nous sommes malheureux, il est bien consolant de songer que nous avons ailleurs une place de repos. Ainsi la religion présente à l'homme heureux une continuité de bonheur; au malheureux, un changement de misère en félicité.

« Mais, quoique la religion soit pleine de bonté pour tous les hommes, cependant elle a promis des récompenses particulières aux malheureux. Les pauvres, les malades, les affligés, les prison-

niers sont ceux à qui notre loi sacrée fait les promesses les plus fréquentes. L'auteur de notre religion fait lui-même profession partout d'être l'ami des malheureux; et, bien différent des faux amis du monde, il donne toutes ses caresses à ceux qui sont abandonnés de tous. Des gens sans réflexion ont censuré cette conduite comme partiale, comme une préférence donnée sans que rien la méritât; mais ils n'ont pas fait réflexion qu'il n'est point au pouvoir du ciel même de faire qu'une félicité éternelle soit un aussi grand présent à l'homme heureux qu'au malheureux. Pour le premier, l'éternité n'est qu'un simple bonheur, puisqu'elle ne fait tout au plus qu'augmenter ce qu'il possédait déjà. Pour le dernier, c'est un double avantage; car il fait cesser la peine qu'il souffrait, et le récompense par le bonheur céleste pour l'avenir.

« Mais la Providence est encore plus favorable au pauvre qu'au riche à un autre égard : car en même temps qu'elle rend à celui-là la vie qui suit la mort plus désirable, elle lui adoucit le passage qui y conduit. L'infortuné est devenu familier avec tous les objets terribles. L'homme accablé de chagrins se couche tranquillement dans le lit de la mort; il n'a point de possession à regretter, et bien peu de liens à rompre. Il ne sent que l'angoisse de la nature dans son départ, et celle-là n'est pas plus considérable que celles qui lui ont fait souvent perdre connaissance auparavant; car, après un certain degré de peine, chaque brèche que la mort ouvre dans notre constitution, la nature compatissante la couvre avec l'insensibilité.

« Ainsi la Providence a donné aux misérables deux avantages au-dessus de ceux qui son heureux dans la vie : plus de douceurs dans la mort; et dans le ciel, cette supériorité de plaisir que produit le contraste d'état. Et cette supériorité, mes amis, n'est pas un petit avantage; elle semble être un des plaisirs du pauvre Lazare de la parabole; car quoi qu'il fût déjà dans le ciel, et qu'il goûtât tous les ravissements qu'on y doit attendre, cependant la parabole remarque, comme une addition à son bonheur, qu'il

avait été autrefois malheureux, et qu'actuellement il était consolé; qu'il avait connu ce que c'était que d'être misérable, et qu'à présent il sentait ce que c'était que d'être heureux.

« Ainsi, mes amis, vous voyez que la religion fait ce que la philosophie ne pouvait jamais faire; elle fait voir l'égalité de la conduite du ciel envers les heureux et les malheureux, et met presque au même niveau tout ce dont les hommes peuvent jouir. Elle donne aux riches comme aux pauvres le même bonheur futur, et une espérance égale de l'obtenir; mais si les riches ont l'avantage de jouir des plaisirs ici-bas, le pauvre a dans l'autre vie, quand il y est couronné d'une félicité éternelle, la satisfaction également éternelle, de savoir ce que c'était que d'être misérable; et quand on pourrait appeler cela un petit avantage en soi, son éternité fait compensation en durée avec le bonheur temporel, dans lequel les riches l'ont surpassé en intensité.

« Voilà donc les consolations que les malheureux ont pour eux en particulier, et au-dessus des autres hommes, au-dessous desquels ils sont à d'autres égards. Pour bien connaître tous les malheurs de la pauvreté, il faut la souffrir; déclamer sur les avantages temporels dont jouissent les pauvres, c'est répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Ceux qui ont les nécessités de la vie ne sont point pauvres, et ceux qui en manquent sont nécessairement misérables. Oui, mes amis, nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous sommes misérables. Tous les raffinements de l'imagination ne peuvent adoucir les besoins de la nature, ni donner une agréable élasticité aux vapeurs humides d'un cachot, ou soulager les sanglots d'un cœur usé par la souffrance. Laissons le philosophe sur son lit de duvet nous dire que nous pouvons résister à tout cela. Hélas! les efforts que nous faisons pour y résister sont notre plus grande peine. La mort est peu de chose, et tout homme peut la supporter; mais les tourments sont terribles, et il n'y a point d'homme qui puisse les endurer.

« C'est donc à nous, mes amis, que les promesses du bonheur

dans le ciel doivent être particulièrement chères; car si notre récompense n'est que dans ce monde, nous sommes en vérité les plus misérables de tous les hommes. Quand je regarde ces demeures ténébreuses faites pour épouvanter, autant que pour nous renfermer; cette faible lumière qui ne sert qu'à nous faire voir les horreurs de ce séjour; ces fers que la tyrannie a inventés, ou que le crime a rendus nécessaires; quand je vois ces visages amaigris par la faim, et que j'entends ces gémissements, ô mes amis, quel échange glorieux nous ferons de ces objets pour le séjour de la félicité! Voler dans des régions aussi illimitées que l'air, savourer un bonheur éternel, chanter sans cesse des hymnes de louange, n'avoir point de maître qui nous menace ou nous insulte: mais avoir pour toujours devant les yeux le modèle de la bonté même; quand je pense à toutes ces choses, la mort me paraît un messager qui apporte les plus heureuses nouvelles. Quand je pense à ces biens, son trait le plus aigu me devient un bâton pour m'appuyer; quand j'y pense, qu'y a-t-il dans la vie qui me paraisse désirable? quand j'y pense, qu'est-ce que la vie peut offrir qui ne soit pas méprisable en comparaison? Les rois dans leur palais devraient soupirer pour de pareils avantages; et nous, dans l'état malheureux où nous sommes, nous devons exprimer ce désir par des cris.

« Mais, posséderons-nous toutes ces choses? Oui, nous les posséderons certainement, si nous voulons faire nos efforts pour les obtenir, et ce qui est un avantage, nous sommes soustraits à un grand nombre de tentations qui pourraient retarder notre félicité. Essayons seulement de les acquérir, et elles seront bientôt à nous; je dis bientôt, car si nous jetons les yeux sur ce qui est passé de notre vie, il paraît bien peu de chose, et quelque idée que nous nous fassions du temps qu'il nous reste à vivre, nous trouverons qu'il sera encore plus court. A mesure que nous vieillissons, les jours semblent devenir plus courts, et la familiarité que nous contractons avec le temps en diminue la perception. Consolons-

nous donc à présent ; car nous serons bientôt à la fin de notre voyage. Nous serons bientôt déchargés du fardeau pesant que le ciel nous avait imposé ; et quoique la mort, le seul ami des malheureux, se moque pour quelque temps du voyageur fatigué, en s'éloignant, comme l'horizon, de sa vue, à mesure qu'il s'en approche ; cependant, le temps viendra certainement et bientôt, où tous nos travaux finiront, où les grands de la terre ne nous fouleront plus aux pieds, où nous nous rappellerons avec plaisir nos souffrances d'ici-bas, où nous serons environnés de tous nos amis, ou bien des gens qui méritaient notre amitié, où notre félicité sera ineffable, et pour couronner le tout, éternelle. »

CHAPITRE XXX

Lueurs d'espérance. Que notre courage soit inflexible, et la fortune finira par fléchir.

Quand j'eus fini mon exhortation, et que mon auditoire se fut retiré, le geôlier, qui était un des plus humains de sa profession, me pria de ne pas prendre en mauvaise part ce qu'il allait faire, me prévenant que son devoir l'obligeait de renfermer mon fils dans une chambre plus forte; mais qu'il lui permettrait de venir me voir tous les matins. Je le remerciai de sa complaisance; et serrant la main de mon fils, je lui dis adieu, et lui recommandai de penser au grand œuvre qu'il avait à achever.

Je me recouchai donc sur la paille, et un de mes petits lisait à côté de mon lit, quand M. Jenkinson entra, et me dit qu'on avait des nouvelles de ma fille; qu'une personne l'avait vue environ deux heures auparavant, accompagnée d'un étranger; qu'ils s'étaient arrêtés au village voisin pour se rafraîchir, et qu'ils paraissaient revenir à la ville. A peine avait-il achevé, que le geôlier entra avec un air d'empressement et de satisfaction pour m'informer que ma fille était retrouvée. Moïse accourut un moment après, en criant que sa sœur Sophie était en bas, et qu'elle montait avec notre ancien ami M. Burchell.

Comme il m'apprenait cette nouvelle, ma chère enfant entra avec les yeux presque égarés par le plaisir, et elle accourut pour m'embrasser dans le transport de son amitié. Les pleurs et le silence de sa mère montraient aussi sa joie. « Voici, mon père, s'écria l'aimable enfant, voici le brave homme auquel je dois ma délivrance; c'est à l'intrépidité de monsieur que je suis redevable de mon honneur et de ma liberté. « Un baiser de M. Burchell, dont le plaisir paraissait encore plus grand que le sien, interrompit ce qu'elle allait ajouter.

« Ah ! M. Burchell, m'écriai-je, vous nous voyez dans une bien misérable demeure ; et nous sommes actuellement bien différents de ce que nous étions la dernière fois que vous nous avez vus. Vous avez toujours été notre ami. Il y a longtemps que nous avons découvert l'erreur dans laquelle nous sommes tombés à votre égard, et que nous nous sommes repentis de notre ingratitude. Après la manière indigne dont je vous ai traité, j'ai honte de vous regarder en face; cependant j'espère que vous serez assez généreux pour me pardonner, puisque j'ai été induit en erreur par un vil et lâche misérable, qui, sous le masque de l'amitié, a consommé ma ruine. »

« — Il est impossible, répondit M. Burchell, que je vous pardonne, parce que vous n'avez jamais mérité mon ressentiment. Je vis alors votre erreur en partie ; mais comme il n'a pas été en mon pouvoir de vous en tirer, je n'ai pu qu'en avoir pitié. »

« — J'ai toujours pensé, m'écriai-je, que vous aviez l'âme généreuse; mais à présent j'en suis convaincu.... Dis-moi, ma chère fille, comment tu as été délivrée, et quels étaient les scélérats qui t'enlevaient? »

« — En vérité, reprit ma fille, quant au scélérat qui m'a enlevée, j'ignore encore qui il est; car comme nous nous promenions ma mère et moi, il vint derrière nous ; et avant que j'eusse eu le temps de crier au secours, il me fit entrer de force dans une chaise de poste, et à l'instant les chevaux partirent au grand galop. J'aper-

çus plusieurs personnes sur le chemin, que j'appelai à mon secours; mais elles ne tinrent aucun compte de mes prières. En même temps, le scélérat employait toutes sortes de moyens pour m'empêcher de crier. Il me flattait et me menaçait tour à tour, et jurait que si je voulais me taire, il n'avait nul dessein de me faire aucun mal. Pendant tout cela, j'avais crevé la toile du store qu'il avait levé; et la première personne que j'aperçus à quelque distance fut notre ancien ami M. Burchell, marchant avec sa vitesse ordinaire, et tenant en main le grand bâton pour lequel nous avions coutume de tant le plaisanter. Aussitôt que je fus à portée d'être entendue, je l'appelai par son nom, et j'implorai son secours. Je répétai mes exclamations plusieurs fois : sur quoi, il cria au postillon, d'une voix menaçante, de s'arrêter; mais celui-

ci, loin d'obéir, fouetta plus fort. Je crus alors que M. Burchell ne pourrait jamais nous atteindre, quand, en moins de quatre minutes, je le vis à côté des chevaux, et d'un coup de bâton jeter le postillon par terre. Les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes, après la chute de leur conducteur; et mon ravisseur sautant de la voiture, en jurant et en menaçant, tira son épée, et lui commanda de se retirer. Mais M. Burchell vint fondre sur lui, et après avoir

mis son épée en pièces, il le poursuivit près d'un quart de mille, sans pouvoir l'atteindre. J'étais alors moi-même sortie de la voiture, dans le dessein d'aider mon libérateur, lorsque je le vis revenir à moi triomphant. Le postillon, qui était revenu de son étourdissement, voulait aussi s'échapper; mais M. Burchell lui ordonna de remonter et de nous conduire à la ville. Comme il ne se trouvait pas en état de résister, il fut obligé d'obéir, quoique la blessure qu'il avait reçue me parût dangereuse. Il se plaignit le long du chemin de la douleur qu'il ressentait; en sorte qu'à la fin il excita la compassion de M. Burchell, qui, à ma prière, en prit un autre à sa place, à l'hôtellerie où nous nous sommes arrêtés en revenant. »

« — Soyez donc les bienvenus, m'écriai-je! toi, ma chère enfant, et vous, son brave libérateur, soyez mille fois les bienvenus! Quoique nous n'ayons qu'une pauvre chère à vous donner, nos cœurs sont prêts à vous recevoir. A présent donc, M. Burchell, que vous avez sauvé ma fille, si vous la regardez comme pouvant être une récompense de votre service, elle est à vous. Si vous pouvez consentir à une alliance avec une famille aussi pauvre que la mienne, prenez ma fille, obtenez son consentement : comme je sais que vous avez déjà son cœur, je vous prie d'accepter le mien, et permettez-moi de vous dire, Monsieur, que ce n'est pas un petit présent que je vous fais. On vante à la vérité les charmes de sa figure; mais ce n'est pas là ce que je veux dire : je vous donne un trésor dans son âme. »

« — Je suppose, répondit M. Burchell, que vous savez l'état de mes affaires et l'impuissance de la soutenir dans l'état qu'elle mérite. » — « Si l'objection que vous me faites, répliquai-je, a pour but d'éluder mon offre, je m'en désiste; mais je ne connais pas d'homme si digne de la posséder que vous; et si j'étais en état de donner à ma fille des millions, et que des millionnaires me la demandassent en mariage, l'honnête et brave M. Burchell serait celui que je choisirais de préférence. »

Son silence à cette proposition me sembla un refus mortifiant; et sans répliquer à ma dernière offre, il demanda si nous ne pourrions pas avoir des rafraîchissements de l'hôtellerie voisine. Sur ce qu'on lui dit que oui, il ordonna qu'on apportât le meilleur dîner qu'on pourrait préparer sur un ordre aussi prompt. Il ordonna aussi une douzaine de bouteilles du meilleur vin, et quelques cordiaux pour moi; ajoutant, avec un sourire, qu'il voulait faire, une fois au moins, de l'extraordinaire, et que, quoique dans une prison, il n'avait jamais été disposé à être si joyeux. Le garçon de l'hôtellerie parut bientôt avec le dîner : le geôlier prêta une table, et parut extrêmement empressé à servir. Le vin fut rangé sur la table, et on y apporta deux bons plats.

Ma fille n'avait pas encore entendu parler de la triste situation de son frère, et personne de nous ne voulait arrêter le cours de sa joie par ce récit affligeant. Mais ce fut en vain que je tâchais de paraître joyeux; la position où se trouvait mon malheureux fils laissait percer mon chagrin à travers tous mes efforts pour le dissimuler; en sorte que je fus obligé, à la fin, d'attrister notre joie par le récit de ses malheurs, et je demandai qu'on lui permît de partager avec nous ce moment de plaisir. Après que mes convives furent revenus de la consternation que mon récit avait produite, je priai aussi qu'on voulût bien admettre à notre repas M. Jenkinson, un de mes camarades de prison; et le geôlier se chargea de l'aller quérir avec un air de soumission extraordinaire. On n'entendit pas plutôt le bruit des fers de mon fils dans le passage, que sa sœur courut avec impatience à sa rencontre. Pendant ce temps-là, M. Burchell me demanda si mon fils ne se nommait pas Georges? Sur quoi lui ayant répondu que oui, il garda le silence. Aussitôt que mon fils entra dans la chambre, j'aperçus qu'il regardait M. Burchell avec des yeux d'étonnement et de respect. « Avance, lui criai-je, mon fils; quoique nous soyons tombés bien bas, la Providence a la bonté de nous accorder quelque relâche à nos maux. Ta sœur nous est rendue, et voilà son libéra-

teur. C'est à ce brave homme que nous sommes redevables, moi d'une fille, et toi d'une sœur. Donne-lui la main, mon enfant, en signe d'amitié : il mérite notre plus vive reconnaissance. »

Mon fils paraissait, pendant que je parlais, ne pas faire attention à ce que je disais, et continuait à rester respectueusement éloigné. « Mon frère, lui dit sa sœur, pourquoi ne remercies-tu pas mon brave libérateur? Les honnêtes gens sont faits pour s'aimer l'un l'autre. »

Mon fils continuait à garder le silence, et paraissait toujours pétrifié d'étonnement, quand mon convive s'apercevant qu'il était reconnu prit son air de dignité naturel, et ordonna à mon fils d'avancer. Jamais je n'ai rien vu de si noble et de si majestueux que l'air qu'il prit en cette occasion. Le plus grand objet dans l'univers, dit un certain philosophe, est l'homme juste aux prises avec l'adversité. Il en est cependant un plus grand encore, c'est l'homme juste qui vient la secourir. « Je vous reprends encore, jeune insensé, dit-il à mon fils, dans la même faute qui... » Ici, il fut interrompu par un des gens du geôlier, qui vint nous avertir qu'un gentilhomme de distinction, qui arrivait à la ville dans son carrosse, avec plusieurs domestiques, présentait ses respects au Monsieur qui était avec nous, et le priait de lui faire savoir quand il pourrait avoir l'honneur de le voir. « Dis à cet homme, répliqua notre convive, d'attendre jusqu'à ce que j'aie le temps de le recevoir; et ensuite, se tournant vers mon fils : je vous trouve donc encore, Monsieur, coupable de la même faute pour laquelle je vous ai déjà réprimandé, et pour laquelle la loi vous prépare maintenant ses justes châtiments. Vous pensez peut-être que le mépris que vous faites de votre vie vous donne le droit d'ôter celle d'un autre. Mais où est, je vous prie, Monsieur, la différence entre le duelliste qui hasarde une vie qu'il n'estime pas et l'assassin qui agit plus sûrement? Un escroc diminue-t-il la friponnerie quand il allègue qu'il avait mis un jeton au jeu? »

« — Hélas! Monsieur, m'écriai-je, qui que vous soyez, ayez pitié

d'un pauvre malheureux qui a été séduit ; car ce qu'il en a fait n'a été que par une obéissance aveugle aux ordres d'une mère qui, dans la chaleur de son ressentiment, a exigé de lui qu'il vengeât son injure. Voici, Monsieur, la lettre qui servira à vous convaincre de l'imprudence de la mère, et à diminuer la faute du fils. »

Il prit la lettre et la lut promptement. « Ceci, dit-il, quoique ce ne soit pas une excuse complète, diminue tellement sa faute, que je me détermine à lui pardonner. Je vois, continua-t-il, en prenant alors obligeamment mon fils par la main, je vois que vous êtes surpris de me trouver ici ; mais j'ai souvent visité les prisons pour des sujets moins intéressants. Je suis venu actuellement pour voir rendre justice à un digne et honnête homme pour lequel j'ai l'estime la plus sincère. J'ai été longtemps témoin, sans le faire connaître, de la bienfaisance de votre père. J'ai joui dans sa petite habitation d'un respect qui n'était pas souillé par la flatterie ; et j'ai trouvé dans l'amusante simplicité du coin de son feu un bonheur qui ne se rencontre pas dans les cours. J'ai fait savoir à mon neveu que mon intention était de venir ici, et j'apprends qu'il y est venu. Ce serait lui faire une injustice, de même qu'à vous, de le condamner sans l'avoir entendu. Si l'on a commis des excès, il y aura réparation ; et je puis, sans vanité, me flatter que personne n'a jamais taxé d'injustice Sir William Thornhill.»

Nous apprîmes alors que le personnage que nous avions si longtemps reçu chez nous comme une compagnie amusante et sans conséquence, n'était autre que le célèbre Sir William Thornhill, dont les vertus et les singularités étaient connues de presque tout le monde. Le pauvre M. Burchell était, dans le fait, un homme d'une grande fortune et d'un grand crédit, qu'on écoutait avec applaudissement dans le parlement, et que le parti opposé respectait, parce qu'il était ami de son pays, en même temps qu'il était fidèle à son roi. Ma pauvre femme, en se rappelant la familiarité avec laquelle elle l'avait traité, semblait être dans les plus cruelles

appréhensions. Mais Sophie, qui, quelques moments auparavant, le regardait comme un homme qui pouvait devenir son époux, voyant alors la distance immense que la fortune mettait entre eux deux, ne pouvait retenir ses pleurs.

« Ah ! Monsieur, s'écria ma femme d'un ton douloureux, comment est-il possible que j'obtienne jamais mon pardon? Les insultes que vous avez reçues de moi la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir chez nous, et ces plaisanteries piquantes que j'eus l'audace de vous faire; je crains, Monsieur, que vous ne me les pardonniez jamais. »

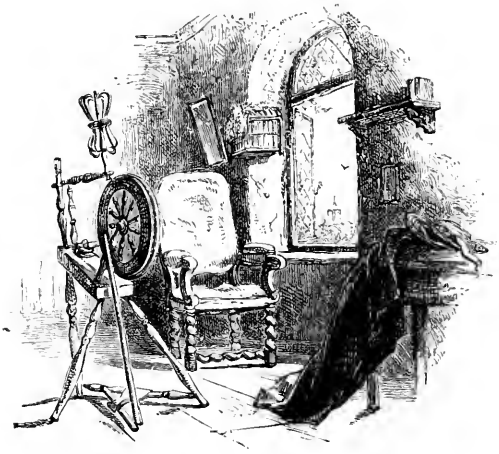
« — Ma chère bonne dame, répondit-il avec un sourire, si vous avez fait des plaisanteries, j'y ai répondu, et je laisse à la compagnie à juger si ma défense ne valait pas bien votre attaque. Pour vous dire la vérité, je ne connais personne contre qui je sois disposé à être fâché à présent, excepté contre le drôle qui a si fort effrayé ici ma petite Sophie. Je n'ai pas eu même le temps d'examiner la figure du coquin assez pour pouvoir le désigner dans un avertissement. Pourriez-vous, Sophie, ma chère, le reconnaître, si vous le revoyiez? » — « Je ne suis pas sûre que je le puisse, répondit-elle : cependant je me rappelle qu'il a une grande marque au-dessus d'un de ses sourcils. » — « Je vous demande pardon de vous interrompre, Madame, dit Jenkinson, qui était auprès d'elle; mais voulez-vous bien me dire si cet homme portait ses cheveux, et s'ils n'étaient pas rouges? » — « Oui, je le crois, dit Sophie. » — « Et Monsieur, continua-t-il, en se retournant du côté de Sir William, a-t-il observé la longueur de ses jambes? » — « Je n'ai pas remarqué leur longueur, répondit le baronnet; mais je suis sûr de leur vitesse, car il m'a surpassé à la course; ce que je croyais que peu d'hommes dans le royaume pouvaient faire. » — « Sous votre bon plaisir, s'écria Jenkinson, je connais l'homme, c'est certainement le même, le meilleur coureur d'Angleterre. Il a battu le plus fameux à la course; Timothée Baxter est son nom. Je le connais parfaitement, et je sais dans quel endroit il est actuellement

retiré. Si Monsieur veut ordonner au geôlier de me laisser sortir avec deux hommes, je m'engage à vous l'amener dans une heure au plus. » Là-dessus le geôlier fut appelé, et ayant paru aussitôt, Sir William lui demanda s'il le connaissait. « J'ai cet honneur, répondit le geôlier. J'ai l'honneur de connaître très-bien Sir William Thornhill ; et tous ceux qui ont le même honneur, désireraient le connaître davantage.» — « Cela étant, reprit le baronnet, ce que je vous demande est que vous permettiez à cet homme et à deux de vos domestiques d'aller, de ma part, exécuter une commission que je lui donne ; et comme je suis un des juges du comté, je me charge de tout ce qui peut arriver. » — « Votre parole me suffit, reprit le geôlier, et vous pouvez, quand il vous plaira, les envoyer partout où vous jugerez à propos. »

En conséquence, Jenkinson fut dépêché pour aller chercher Thimothée Baxter, pendant que nous nous amusions à rire de la liberté de notre plus jeune enfant, qui grimpait sur la chaise de Sir William pour l'embrasser. Sa mère allait le châtier pour sa familiarité ; mais ce digne homme la prévint, et prenant sur sur ses genoux l'enfant tout en haillons, comme il était : « Eh bien ! gros garçon, lui dit-il, te ressouviens-tu de ton ancien ami Burchell ? Et ton frère Dick, mon bon ami, est-il là ? Vous voyez que je ne vous ai pas oubliés. En même temps qu'il leur parlait ainsi, il leur donna un gros morceau de pain d'épice que les pauvres enfants mangèrent avidement, n'ayant eu qu'un fort léger déjeuner le matin. »

Nous nous mîmes alors à table pour le dîner, qui était presque froid. Mais auparavant, comme mon bras continuait à me faire mal, Sir William m'écrivit une ordonnance ; car il avait étudié la médecine pour son amusement, et il était assez habile dans cette profession. J'envoyai chercher le remède qu'il m'avait prescrit chez un apothicaire du lieu, et je me sentis soulagé presque aussitôt que j'en eus fait usage. Nous fûmes servis au dîner par le geôlier lui-même, qui s'empressait de rendre à notre hôte tous

les honneurs qu'il pouvait. Mais avant que nous eussions achevé de dîner, il arriva un autre domestique de la part de son neveu, qui demandait la permission de paraître pour défendre son innocence et son honneur. Le baronnet se rendit à sa demande, et donna ordre qu'on l'introduisît.



CHAPITRE XXXI

Bienfait payé avec usure.

M. Thornhill parut avec ce sourire qui lui était ordinaire, et s'avança pour embrasser son oncle ; mais celui-ci le repoussa avec un air de dédain : « Point de bassesse à présent, s'écria le baronnet, d'un air sévère. On ne peut arriver à mon cœur que par le chemin de l'honneur; mais je ne vois ici que des preuves de fausseté, de lâcheté et d'oppression. Comment se fait-il, Monsieur, que ce pauvre homme dont vous faisiez profession d'être l'ami soit traité si durement ; sa fille bassement séduite, pour récompense de ce qu'il vous a reçu dans sa maison, et lui-même jeté dans une prison, peut-être pour avoir été sensible à l'affront ; son fils enfin, à qui vous n'avez pas osé faire face comme un homme? »

« — Est-il possible, dit le neveu, en l'interrompant, que mon oncle reproche, comme un crime, une conduite que ses instructions réitérées m'ont seules persuadé de tenir? »

« — Votre refus en cette occasion, reprit l'oncle, a été juste. Vous avez fort bien agi, et avec prudence, quoique ce ne fût pas tout à fait de même que votre père se fût comporté. Mon frère

était effectivement un homme d'honneur... Cependant, votre conduite a été régulière en ce point, et je vous approuve. »

« — Et j'espère, dit le neveu, que le reste de ma conduite ne vous déplaira pas davantage. J'ai paru dans quelques endroits

publics avec la fille de Monsieur : cette indiscrétion a été traitée de scandale, et on a dit que je l'avais séduite. Je suis allé en personne chez le père pour éclaircir la chose à sa satisfaction, et je

n'ai reçu de lui que des insultes et des injures. A l'égard de son emprisonnement, mon intendant pourrait mieux vous en rendre compte que moi, parce que c'est à lui que je remets le soin de ces sortes d'affaires. Si cet homme a contracté des dettes qu'il ne veuille pas, ou même qu'il ne puisse pas payer, c'est l'affaire de ceux qui ont soin des miennes de prendre les voies de droit en pareil cas, et je ne vois point de dureté à user des voies que la loi nous ouvre.

« — Si les choses sont comme vous les présentez, s'écria le baronnet, je ne vois rien d'impardonnable dans votre défense; et quoique votre conduite eût été plus généreuse, en ne laissant pas opprimer Monsieur par la tyrannie de vos gens, au moins elle n'a pas été injuste. »

« — Il ne peut pas me contredire dans un mot de ce que je dis, répliqua le neveu. Je le défie de le faire, et j'ai plusieurs de mes gens prêts à attester ce que je dis. Ainsi, Monsieur, continua-t-il, voyant que je gardais le silence (car dans le fait je ne pouvais pas le contredire), ainsi donc mon innocence est justifiée; mais, quoiqu'à votre considération je sois prêt à pardonner à Monsieur tout autre tort, cependant je ne puis vaincre mon ressentiment contre lui d'avoir voulu me faire perdre votre estime; et cela dans un temps où son fils cherchait à avoir ma vie. Cette circonstance est si criante, que je suis déterminé à laisser la justice avoir son cours. J'ai ici le cartel qui m'a été envoyé, et deux témoins pour prouver le défi; et quand mon oncle voudrait m'en dissuader, ce que je suis persuadé qu'il ne fera pas, je veux que justice soit faite, et qu'il soit puni suivant la rigueur des lois. »

« — Monstre que tu es! s'écria ma femme, n'es-tu pas déjà assez vengé, sans que mon pauvre enfant éprouve encore ta cruauté? j'espère que M. William Thornhill nous protégera; car mon fils est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. Je suis sûre qu'il l'est, et qu'il n'a jamais fait de mal à personne. »

« — Madame, répondit l'honnête M. Thornhill, vos souhaits pour

lui ne peuvent être plus sincères que les miens. Mais je suis fâché que sa faute soit si évidente; et si mon neveu persiste... » Mais Jenkinson avec les deux gens du geôlier, qui entrèrent dans ce moment, traînant un grand homme bien mis, et dont la figure répondait à la description du coquin qui avait enlevé ma fille, attirèrent notre attention..... « Le voici, cria Jenkinson, nous le tenons; et si jamais homme fut destiné à la potence, c'est celui-ci. »

A l'instant où M. Thornhill aperçut le prisonnier qu'on amenait à Jenkinson qui le tenait au collet, il sembla saisi de frayeur, il pâlit et voulut s'en aller; mais Jenkinson qui aperçut son mouvement, l'arrêta. « Comment! squire, lui cria-t-il, vous avez honte de vos deux anciennes connaissances, Jenkinson et Baxter? Voilà comme les grands oublient leurs amis; mais nous ne vous oublierons pas. Notre prisonnier, continua-t-il, en se tournant du côté de M. William Thornhill, a déjà tout avoué. Il déclare que c'est M. Thornhill qui l'a engagé dans l'affaire de l'enlèvement de la demoiselle; que c'est lui qui lui a fourni l'habit qu'il a actuellement sur lui et la chaise de poste. Le plan concerté entre eux était que Baxter emmènerait la demoiselle dans un endroit de sûreté; qu'il l'épouvanterait par des menaces; qu'ensuite M. Thornhill arriverait, comme par hasard, qu'il feindrait de vouloir la délivrer; qu'ils se battraient pendant quelque temps, et que Baxter s'enfuirait; au moyen de quoi M. Thornhill aurait l'occasion de gagner l'affection de la demoiselle, sous le titre de son libérateur. »

Sir William se rappela d'avoir vu souvent cet habit à son neveu; et quant au reste de l'histoire, le prisonnier en fit le détail le plus circonstancié, en finissant par dire qu'il avait souvent entendu M. Thornhill dire qu'il aimait les deux sœurs à la fois.

« Ciel! s'écria Sir William, quelle vipère nourrissais-je dans mon sein? C'est un pareil monstre qui paraît si jaloux que justice publique soit faite; mais on la lui fera. Assurez-vous de lui,

geôlier.... Mais non.... Je crains qu'il n'y ait pas de preuves juriques pour l'arrêter. Il faut examiner l'affaire auparavant. »

A ces mots, M. Thornhill pria, de la manière la plus humble, que deux coquins tels que ces deux hommes ne fussent point admis en témoignage contre lui; mais qu'on interrogeât ses domestiques. « Vos domestiques? dites-vous, reprit Sir William Ne les appelez pas davantage vos domestiques..... Mais voyons cependant ce que ces gens ont à dire. Qu'on appelle le maître d'hôtel. »

Quand le maître d'hôtel fut introduit, il vit bien, à l'air de son maître, que son autorité s'évanouissait. « Dis-moi, lui cria Sir William, d'un air sévère, as-tu vu quelquefois ton maître et ce drôle, que tu vois vêtu de ses habits, en compagnie ensemble?» — « Oui, Monsieur, répondit le maître d'hôtel, je les y ai vus mille fois. C'était lui qui avait coutume de lui amener les demoiselles. » — « Comment! s'écria le jeune Thornhill, en l'interrompant, oses-tu bien, en ma présence!» — « Oui, reprit le maître d'hôtel, en votre présence, et en présence de tout autre..... Pour vous dire vrai, M. Thornhill, je ne vous ai jamais aimé ni approuvé; ainsi je ne me soucie point si ce que je dis vous déplaît. » — « A présent, s'écria Jenkinson, dites à Monsieur si vous savez quelque chose de moi. » — « Je ne puis pas dire grand bien de vous, reprit le maître d'hôtel; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la nuit que la fille de M. Primrose fut amenée chez nous, vous étiez de la partie. » — « Voilà, en vérité, s'écria M. William Thornhill, des témoins bien favorables que vous produisez pour prouver votre innocence. Honte de l'humanité!..... Mais, poursuivit-il, continuant son examen, vous me dites, M. le maître d'hôtel, que c'est là l'homme qui amena la fille de Monsieur? » — « Non, Monsieur, je vous demande pardon, reprit le maître d'hôtel, ce ne fut pas lui qui l'amena; car ce fut mon maître lui-même qui se chargea de le faire; mais c'est cet homme qui a amené le prêtre pour faire le prétendu mariage.» — « Cela n'est que trop vrai, s'écria Jenkinson,

je ne puis le nier; ce fut là ma commission, et je l'avoue à ma honte. »

« — Bon Dieu! s'écria le baronnet, combien je suis alarmé à chaque nouvelle découverte que je fais de sa méchanceté! son crime n'est actuellement que trop évident. Je vois à présent que les poursuites qu'il a exercées n'ont été dictées que par l'oppression, la lâcheté et la vengeance. Monsieur le geôlier, mettez en liberté ce jeune officier qui est actuellement prisonnier, et je prends sur moi les conséquences; je me charge de représenter l'affaire dans son vrai jour au magistrat qui l'a fait emprisonner... Mais où est cette infortunée demoiselle elle-même? Faites-la venir pour la confronter avec ce coquin. J'ai envie de savoir quels moyens il a employés pour la séduire. Faites-la entrer tout à l'heure. »

« — Ah! Monsieur, m'écriai-je, cette question me perce le cœur. J'étais autrefois heureux dans la possession de ma fille; mais ses malheurs... » Ici, je fus interrompu par l'arrivée de miss Arabella Wilmot, qui devait être mariée le lendemain avec M. Thornhill. Sa surprise fut extrême de rencontrer là M. William Thornhill et son neveu; car elle n'était venue que par hasard. Il était arrivé que comme ils traversaient la ville dans leur route pour aller chez une tante qui avait voulu que la célébration du mariage se fît chez elle, ils étaient descendus dans une hôtellerie à l'autre bout de la ville pour prendre quelques rafraîchissements. La jeune lady ayant aperçu par la fenêtre un de mes petits garçons qui jouait dans la rue, elle avait envoyé un laquais pour lui amener l'enfant, qui lui avait raconté quelque chose de nos malheurs; mais elle ne savait pas que c'était M. Thornhill qui en était la cause. Elle avait pris aussitôt le parti de nous venir voir, malgré les représentations que son père lui avait faites sur une pareille visite. L'enfant l'avait conduite; et c'est ainsi qu'elle nous surprit dans une circonstance où on l'attendait si peu.

Je ne puis aller plus loin, sans faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles, qui, quoiqu'elles arrivent tous les jours,

excitent rarement notre surprise, si ce n'est dans quelques occasions extraordinaires. A quel concours de circonstances fortuites ne devons-nous pas le plaisir et les aisances de la vie ? Combien d'accidents doivent se réunir avant que nous soyons vêtus ou nourris ! Il faut que le paysan soit disposé à travailler : il faut qu'il y ait des pluies ; il faut que le vent enfle les voiles des vaisseaux, sans quoi nous manquerions des nécessités de la vie.

Nous gardâmes tous le silence pendant quelques instants, tandis que ma charmante pupille (c'était le nom que je donnais ordinairement à la jeune lady) nous regardait avec des yeux qui annonçaient sa compassion et sa surprise, et qui ajoutaient de nouveaux traits à sa beauté. « En vérité, mon cher M. Thornhill (dit-elle au jeune squire, qu'elle supposait se trouver là pour nous secourir, et non pas pour nous opprimer), je vous en veux un peu d'être venu ici sans moi, et de ne m'avoir jamais appris la situation d'une famille qui nous est si chère à tous deux. Vous devez savoir que je prendrai toujours autant de plaisir que vous à contribuer au soulagement de mon cher et estimable précepteur. Mais je vois que vous faites comme votre oncle, vous aimez à vous cacher pour faire le bien. »

« — Lui, trouver du plaisir à faire du bien ! s'écria Sir William. Non, ma chère, ses plaisirs sont aussi vils qu'il l'est lui-même. Vous voyez en lui, Madame, le plus lâche des scélérats qui aient jamais déshonoré l'humanité ; un malheureux, qui, après avoir séduit la fille de ce pauvre homme, après avoir comploté contre l'innocence de la seconde, a jeté le père en prison, et le fils aîné dans les fers, parce qu'ils ont eu le courage de ressentir l'injure faite à leur famille. Permettez-moi, Madame, de vous féliciter de ce que vous échappez aux embrassements d'un tel monstre. »

« — Ciel ! s'écria l'aimable fille, combien j'ai été trompée ! M. Thornhill m'a assuré que le fils aîné de monsieur le docteur Primrose était parti pour l'Amérique avec la femme qu'il avait épousée. »

« — Ma chère miss, s'écria ma femme, tout ce qu'il vous a dit est

autant de mensonges. Mon fils Georges n'est jamais sorti du royaume, et n'a jamais été marié. Quoique vous l'ayez oublié, il a toujours conservé trop d'attachement pour vous pour penser à une autre ; et je lui ai entendu dire qu'il mourrait garçon, puisqu'il ne pouvait pas vous être uni. » Elle continua à s'étendre sur la sincérité de la passion de mon fils; elle représenta son duel avec M. Thornhill dans son vrai jour, et elle fit une digression rapide sur les débauches et les faux mariages du squire, et finit par la peinture la plus piquante de sa lâcheté et de sa perfidie.

« Grand Dieu ! s'écria miss Wilmot, combien j'ai été près de ma perte ! combien j'ai de joie d'y avoir échappé ! Monsieur m'a dit mille faussetés. Il a eu, à la fin, l'art de me persuader que la promesse que j'avais faite au seul homme que j'estimais ne m'engageait plus, puisqu'il m'avait été infidèle. Ses mensonges m'avaient amenée au point de détester un homme également brave et généreux. » Pendant cette conversation, mon fils fut délivré de ses fers. M. Jenkinson lui avait, en cette occasion, servi de valet de chambre ; il avait accommodé ses cheveux et l'avait mis en état de paraître honnêtement. Il entra, bien mis, avec son habit d'ordonnance ; et sans vanité, quoique ce soit mon fils, je puis dire qu'il parut un des plus beaux hommes qui aient porté l'habit militaire. En entrant, il fit une profonde révérence à miss Wilmot, en se tenant éloigné d'elle; car il ne savait pas encore l'heureux changement que l'éloquence de sa mère avait produit en sa faveur ; mais il n'y eut point de cérémonies qui pussent arrêter l'impatience de sa maîtresse pour obtenir son pardon. Ses pleurs, ses regrets confus, tout concourait à découvrir les sentiments de son cœur pour avoir oublié sa première promesse, et s'être laissé tromper par un imposteur. Mon fils parut confus de sa complaisance, et ne pouvait la croire réelle. « Sûrement, Madame, s'écria-t-il, tout ceci n'est qu'une illusion. Je n'ai jamais pu mériter une telle faveur. Mon bonheur est trop grand, puisque vous prenez encore quelque intérêt à ce qui me regarde... » —

« Non, Monsieur, reprit-elle. J'ai été bassement trompée ; autrement, rien n'aurait pu me faire violer ma promesse. Vous connaissez mon amitié pour vous ; il y a longtemps que vous devez en être persuadé. Mais pardonnez-moi ce que j'ai fait ; et comme vous avez eu autrefois les assurances les plus fortes de ma constance, je vous les répéterai ici. Soyez sûr que si votre amie ne peut être à vous, elle ne sera à aucune autre personne... » — « Vous ne serez à nul autre qu'à lui, s'écria sir William, si j'ai quelque crédit sur l'esprit de votre père. «

Ce mot fut suffisant pour donner à mon fils Moïse l'idée de courir aussitôt à l'hôtellerie où était le vieux gentleman, pour l'instruire de tout ce qui venait de se passer. Mais en même temps M. Thornhill, voyant qu'il était perdu sans ressource, et qu'il n'avait plus rien à attendre de la flatterie ni de la dissimulation, conclut que le meilleur parti qui lui restait était de se retourner et de faire face à ceux qui le poursuivaient. Ainsi mettant bas toute honte, il se montra ouvertement pour un coquin. « Je vois, s'écria-t-il, que je ne puis attendre de justice ici ; mais je suis résolu de l'obtenir. Vous savez, Monsieur (se tournant vers sir William), que je ne dépends plus de votre générosité. Je la méprise. Rien ne peut me priver de la fortune de miss Wilmot, qui, grâce à l'avarice du père, est assez considérable. Les articles sont signés, sa fortune m'est assurée par une bonne obligation, et elle ne peut m'échapper. C'était à sa fortune, et non à sa personne que j'en voulais, en l'épousant ; et ayant l'une, prenne l'autre qui voudra. »

Ce coup était alarmant. Sir William sentait la justice des prétentions ; car il avait été partie lui-même pour dresser les articles du mariage. Miss Wilmot voyant donc que sa fortune était perdue sans ressource, se tourna vers mon fils et lui demanda si cette perte pouvait diminuer de son prix à ses yeux. « Quoique je n'aie plus de fortune, dit-elle, à vous offrir, j'ai au moins ma main à vous donner. »

« — Et c'est là, Madame, s'écria Georges, tout ce que j'ai jamais ambitionné ; et je vous proteste, ma chère Arabella, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que votre manque de fortune augmente à présent mon plaisir, parce qu'il me met à portée de convaincre ma charmante amie de ma sincérité. »

M. Wilmot entra, et parut très-content de ce que sa fille avait échappé au danger où elle était près de tomber. Il consentit aisément à l'alliance avec mon fils. Mais apprenant qu'on ne voulait pas se départir de sa fortune, qu'il avait assurée par une obligation à M. Thornhill, rien ne put égaler son chagrin. Il voyait que tout son bien devait servir à enrichir un homme qui n'avait rien par lui-même. Il pouvait bien endurer l'idée d'avoir pour gendre un coquin ; mais en avoir un qui n'eût pas une fortune équivalente à celle de sa fille, c'était un tourment cruel pour lui. Il resta quelque temps enfoncé dans ces idées accablantes, jusqu'à ce que Sir William entreprît de diminuer ses chagrins. « J'avouerai, Monsieur, s'écria-t-il, que la circonstance présente ne m'afflige pas absolument. Votre passion immodérée pour le bien est justement punie. Mais, quoique la jeune personne ne puisse être riche à présent, elle a encore assez pour vivre contente. Vous voyez devant vous un jeune militaire qui veut bien la prendre sans fortune. Ils s'aiment depuis longtemps ; et l'amitié que je porte à son père, fera que je ne manquerai pas de m'intéresser à son avancement. Quittez donc cette ambition qui vous trompe, et recevez une fois le bonheur qui se présente à vous. »

« — Sir William, répliqua le vieux gentleman, soyez sûr que je n'ai jamais gêné ses inclinations, et que je ne veux point les gêner à présent. Si elle aime encore Monsieur, qu'elle l'épouse, j'y consens de tout mon cœur. J'ai encore, grâce au ciel, quelque bien à lui donner, et votre protection l'augmentera. Que mon ancien ami seulement (en parlant de moi) me donne une promesse d'assurer six cents livres sterling à ma fille, si jamais il recouvre sa fortune, et je suis prêt à les unir ensemble dès ce soir. »

Comme il ne dépendait plus que de moi de rendre le jeune couple heureux, je n'hésitai point à lui donner la promesse qu'il demandait : ce qui n'était pas une grande faveur de la part d'un homme qui avait aussi peu d'espérances que moi. Nous eûmes donc alors la satisfaction de les voir se jeter avec transport dans les bras l'un de l'autre. « Après tous mes malheurs, s'écriait mon fils Georges, me voir ainsi récompensé, c'est plus que je n'aurais jamais espéré. Posséder l'objet le plus estimable, après tant de peines, ma présomption n'avait point été jusque-là... » — « Oui, mon cher Georges, répondit l'aimable Arabella, que le malheureux prenne ma fortune ; puisque vous êtes content sans elle, je le suis aussi ! Quel heureux échange j'ai fait du plus vil des hommes contre le plus honnête, le plus cher!... Qu'il jouisse de notre fortune! Je sens qu'avec vous je pourrai être heureuse, même dans l'indigence... » — « Je vous promets, répondit le squire, d'être fort heureux avec ce que vous méprisez... »

« — Un moment, un moment, s'écria Jenkinson, il y a quelque chose à dire à ce marché ; car pour la fortune de cette demoiselle, vous n'en toucherez jamais un *stiver*. Permettez-moi de vous demander (s'adressant à sir William Thornhill) : le squire peut-il avoir la fortune de Madame, s'il est marié à une autre?... » — « Comment pouvez-vous me faire une question si sotte? répondit le baronnet. Certainement il ne le peut pas... » — « Je suis fâché de cela, reprit Jenkinson, car comme Monsieur et moi sommes d'anciens camarades, j'ai de l'amitié pour lui. Mais en même temps je ne puis m'empêcher de déclarer que son contrat avec miss Wilmot ne vaut pas une pipe de tabac ; car il est déjà marié... » — « Tu en as menti, coquin, tu en as menti (reprit M. Thornhill, qui sembla outré de l'insulte), je n'ai jamais été marié valablement avec aucune femme... » — « Je vous demande pardon, reprit Jenkinson, vous l'êtes, et j'espère que vous reconnaîtrez l'amitié de votre honnête Jenkinson qui vous amène une femme, et si la compagnie veut bien suspendre sa curiosité pour quelques minutes,

je vais la leur faire voir. » A ces mots, il sortit avec sa promptitude ordinaire, et nous laissa tous hors d'état de former aucune conjecture probable sur son dessein. « Qu'il aille, dit le squire. Quelques autres choses que je puisse avoir faites, pour celle-ci je le défie de rien prouver. On ne m'effraye pas à présent avec des fusées. »

« — Je ne conçois pas, dit le baronnet, ce que cet homme prétend par là. C'est quelque tour de mauvaise plaisanterie, je suppose... » — « Que sait-on, repris-je, Monsieur, il est sérieux dans ce qu'il dit. Car quand on réfléchit aux différents moyens que Monsieur amis en usage pour séduire l'innocence, peut-être quelque fille plus adroite que les autres aura pu le tromper lui-même. Quand on réfléchit sur le nombre de celles qu'il a séduites, sur le nombre des pères et mères qui sont actuellement dans l'affliction pour le déshonneur qu'il a porté dans leurs familles, je ne serais pas surpris si quelqu'une de ces infortunées... Mais quelle surprise!... Est-ce ma fille que j'avais perdue, que je vois? Est-ce elle que je serre dans mes bras? Oui, c'est ma vie, c'est mon bonheur. Je croyais t'avoir perdue, ma chère Olivia; et cependantc'est toi que j'embrasse... Et tu vis encore pour me rendre heureux!... » Les transports les plus ardents de l'amant le plus sincère n'égalent pas ceux que je ressentis, en voyant Jenkinson introduire ma fille. Je la tenais dans mes bras, et elle ne pouvait exprimer son ravissement que par son silence. « Es-tu rendue à ton père, ma chère enfant, m'écriai-je, pour faire la consolation de sa vieillesse?... » — « Oui, s'écria Jenkinson, et ayez pour elle l'estime qu'elle mérite, car elle est votre fille honnête, et aussi honnête femme qu'aucune qui soit ici, sans faire injure à personne. Pour vous, squire, il est aussi sûr que vous voilà que cette jeunedemoiselle est votre femme légitime; et pour vous convaincre que je ne dis que la vérité, voilà la licence en vertu de laquellevous avez été mariés ensemble. » En disant cela il remit le papier entre les mains du baronnet, qui le lut et le

trouva en très-bonne forme.» A présent, Messieurs, continua-t-il, je vois que vous êtes surpris de tout ceci ; mais peu de mots vont vous mettre au fait. Cet illustre squire, que j'aime de tout mon cœur (mais cela est entre nous), m'a souvent employé dans des commissions un peu chatouilleuses. Entre autres, il me chargea de lui procurer une fausse licence et un faux prêtre pour tromper cette jeune dame par l'apparence d'un mariage... Mais, comme j'étais son ami, qu'ai-je fait? j'ai obtenu une licence en forme, et j'ai procuré un vrai prêtre, qui les a mariés ensemble, aussi solidement que jamais on puisse l'être. Peut-être pensez-vous que c'est par honnêteté que j'ai fait cela? mais j'avoue, à ma honte, que mon dessein était de garder la licence par-devers moi, et d'instruire le squire que je pourrais prouver son mariage contre lui, quand je le jugerais à propos, afin de l'amener à me donner de l'argent lorsque j'en aurais besoin. » A cette nouvelle, la joie et le plaisir remplirent l'appartement ; notre contentement parvint jusqu'à la chambre commune de la prison ; les prisonniers eux-mêmes y prirent part ; et, pour me servir de l'expression du poëte, *dans les transports de leur joie, ils secouèrent leur chaînes et firent une horrible harmonie.* Le bonheur se peignit sur tous les visages, et les joues d'Olivia elles-mêmes semblèrent se colorer de plaisir. Recouvrer ainsi, tout à la fois, réputation, parents et fortune était une satisfaction suffisante pour arrêter les progrès de la langueur, et lui rendre sa santé et sa première vivacité. Mais dans toute la compagnie, il n'y avait peut-être personne qui éprouvât un plaisir plus sincère que moi. Continuant à serrer cette chère enfant dans mes bras, j'interrogeais mon cœur pour savoir si ses transports n'étaient pas une illusion. « Comment avez-vous pu, disais-je à M. Jenkinson, être assez cruel pour ajouter à mes malheurs par l'histoire de sa mort? Mais peu m'importe à présent : le plaisir que je ressens en retrouvant ma chère fille me dédommage amplement de la douleur que vous m'avez causée. »

« — La réponse à votre question est simple, dit Jenkinson. Je

croyais que le seul moyen d'obtenir votre liberté était de vous soumettre à ce que le squire désirait de vous, et de consentir à son mariage avec miss Wilmot. Mais comme vous aviez juré de n'y jamais consentir tandis que votre fille serait vivante, je n'ai pas trouvé d'autre moyen d'arranger les affaires que de vous faire croire que votre fille était morte. J'ai engagé votre femme à m'aider à vous tromper, et nous n'avions pas eu, jusqu'à présent, d'occasion de détruire votre erreur. »

Il n'y avait plus dans la compagnie que deux figures qui ne parussent pas montrer de la joie. M. Thornhill avait perdu son air d'assurance : il voyait ouvert devant lui le gouffre de l'infamie et de l'indigence, et il était effrayé d'y tomber. Il se jeta donc aux genoux de son oncle, et il implora sa pitié avec les cris perçants de la douleur. Sir William allait le repousser avec indignation; mais, à ma prière, il le releva; et après un moment de silence : « Tes vices, tes crimes, ta noire ingratitude, lui dit-il, ne mériteraient point de pitié. Cependant tu ne seras pas totalement abandonné. Tu auras le simple nécessaire pour fournir à tes besoins, mais non pas à tes folies. Cette jeune dame, ta femme, aura le tiers de cette fortune dont je t'ai laissé jouir ci-devant; et c'est de sa tendresse seule que tu pourras attendre quelque secours par la suite... » Il allait faire une harangue pour remercier son oncle de sa faveur; le baronnet le prévint, en lui ordonnant de ne point aggraver sa bassesse, qui n'avait déjà que trop paru. Il lui commanda en même temps de s'en aller et de choisir parmi ses domestiques celui qu'il jugerait à propos, ajoutant que ce serait le seul qui lui serait accordé pour le servir.

Aussitôt qu'il fut sorti, Sir William s'approcha fort poliment de sa nouvelle nièce, et, avec un air gracieux, il lui fit ses compliments sur l'honneur qu'il avait d'être allié avec elle. Miss Wilmot et son père suivirent son exemple. Ma femme embrassa aussi sa fille avec un redoublement d'affection, et lui témoigna la joie qu'elle avait de ce qu'elle était devenue à présent une honnête

femme. Sophie et Moïse firent la même chose à leur tour. M. Jenkinson, notre bienfaiteur, demanda qu'il lui fût permis d'avoir le même honneur. Il semblait qu'il n'y avait plus rien à ajouter à notre satisfaction. Sir William, qui n'avait pas de plus grand plaisir qu'à faire du bien, regardait autour de lui d'un air content, et ne voyait que joie dans les yeux de toute la compagnie, excepté dans ceux de ma fille Sophie qui, par quelque raison que nous ne pouvions concevoir, ne paraissait pas si parfaitement satisfaite. « Il me paraît, dit-il, à présent que toute la compagnie, excepté une personne ou deux, est parfaitement heureuse. Il me reste un acte de justice à faire. Vous savez, Monsieur, en m'adressant la parole, toutes les obligations que nous avons l'un et l'autre à M. Jenkinson, pour le zèle qu'il a montré à nous découvrir un misérable. Votre fille cadette, miss Sophie, peut, j'en suis sûr, faire son bonheur, et je donnerai au futur cinq cents livres sterling de dot, avec quoi ils pourront vivre ensemble avec aisance. Allons, miss Sophie, que dites-vous de mon arrangement? » Ma pauvre fille parut prête à s'évanouir dans les bras de sa mère, à cette odieuse proposition. « L'épouser, Monsieur! s'écria-t-elle d'une voix douloureuse. Non, Monsieur, jamais. » — « Comment, reprit-il, ne point vouloir de M. Jenkinson votre bienfaiteur, un jeune garçon bien fait, avec cinq cents livres sterling et des espérances? »—« Je vous prie, Monsieur, répondit-elle d'une voix étouffée, de vouloir bien abandonner ce projet, et de ne pas me rendre si malheureuse... » — « Y eut-il jamais une pareille obstination? reprit-il. Refuser un homme à qui la famille a tant d'obligations, qui a sauvé votre sœur? Pourquoi ne vouloir pas de lui?... » — « Non, Monsieur, jamais... répondit-elle avec courroux; j'aimerais mieux mourir... » — « Cela étant ainsi, reprit-il, si vous ne voulez pas de lui... Pour moi, je crois que je veux bien de vous. » En disant ces mots, il la pressa contre son sein avec ardeur. « Ma chère amie, s'écria-t-il, comment avez-vous pu croire un moment que votre ami Burchell voulût vous tromper, ou que Sir William Thor-

nhill pût jamais cesser d'admirer une personne qu'il n'a aimée que pour elle-même? J'ai, pendant quelques années, cherché une femme qui, sans égard pour ma fortune, pût m'aimer pour moi. Après avoir tenté vainement d'en trouver une, même parmi les sottes et les laides, quelle doit être ma satisfaction d'avoir fait la conquête d'une personne qui réunit tant d'esprit à tant de beauté? »

Se tournant ensuite vers Jenkinson : « Comme je ne puis, Monsieur, me détacher moi-même de cette jeune demoiselle, et que je suis sûr que ses sentiments sont conformes aux miens, tout ce que je puis vous donner, c'est la dot que je lui destinais, et vous pouvez aller demander, de ma part, cinq cents livres sterling à mon intendant. »

Par ce moyen, nous eûmes à recommencer nos compliments,

et lady Thornhill reçut les mêmes félicitations que sa sœur avait reçues auparavant. A l'instant, l'écuyer de Sir William vint l'avertir que les équipages étaient prêts pour nous conduire à l'hôtellerie, où tout était disposé pour notre réception. Ma femme et moi nous marchions à la tête, et nous quittâmes enfin ces demeures ténébreuses de la misère et de l'affliction. Le généreux baronnet fit distribuer aux prisonniers quarante livres sterling. M. Wilmot, à son exemple, en donna vingt. Nous fûmes reçus avec les acclamations des habitants, et je serrai la main de deux ou trois de mes paroissiens qui se trouvèrent dans le nombre. Ils nous suivirent jusqu'à l'hôtellerie, où nous trouvâmes un repas somptueux, et où nous fîmes distribuer des provisions aux pauvres du pays.

Après souper, comme j'étais fatigué par les alternatives de plaisir et de peine que j'avais éprouvées dans la journée, je demandai la permission de me retirer, et je quittai la compagnie au milieu de la joie qui y régnait. Sitôt que je me trouvai seul, je remerciai celui qui donne la joie aussi bien que l'affliction, et je reposai d'un sommeil tranquille jusqu'au lendemain matin.

CHAPITRE XXXII

Conclusion.

En m'éveillant, je trouvai mon fils aîné à côté de mon lit, où il était venu pour augmenter ma satisfaction par la nouvelle d'une autre révolution heureuse dans ma fortune. D'abord, il me déchargea de l'obligation que j'avais faite en sa faveur le jour précédent ; ensuite, il m'apprit que le marchand qui avait mes fonds, et qui avait fait faillite, avait été arrêté à Anvers, où il avait des effets pour plus que ses dettes ne montaient. La générosité de mon fils me fit presque autant de plaisir que cette bonne fortune inattendue ; mais j'eus quelques doutes si je pouvais honnêtement accepter son offre. Tandis que je réfléchissait là-dessus, Sir William vint à entrer, et je lui communiquai mes doutes. Son opinion fut que, comme mon fils se trouvait déjà maître d'une grande fortune par son mariage, je pouvais accepter son offre sans balancer. Sa visite cependant avait un autre motif, il venait m'apprendre que, comme il avait envoyé la nuit précédente chercher les licences nécessaires, et qu'il les attendait à chaque moment, il espérait que je ne me refuserais

pas à rendre toute la compagnie heureuse dans la matinée. Pendant que nous parlions, un domestique entra pour nous dire que le courrier était arrivé ; et comme j'étais alors habillé, je descendis, et je trouvai la compagnie pleine de la gaieté que l'aisance et l'innocence inspirent. Cependant, comme ils se préparaient pour une cérémonie importante, leurs rires ne me plurent pas. Je leur parlai de l'air grave et réservé qu'ils devaient prendre pour cette cérémonie mystique, et je leur lus deux homélies et une exhortation de ma composition, pour les préparer à recevoir le sacrement. Cependant, je ne pus venir à bout de les rendre plus sérieux, même en allant à l'église, à laquelle je marchais à leur tête ; il ne me fut pas possible de les contenir dans un air de gravité, et je fus plusieurs fois tenté de me retourner pour leur en faire des réprimandes. Quand nous fûmes à l'église, il arriva une autre difficulté dont la solution parut assez facile : ce fut de savoir qui serait marié le premier. La future de mon fils insistait fortement pour que lady Thornhill, ou du moins celle qui allait l'être, passât la première ; mais l'autre refusait aussi fortement, protestant qu'elle ne voudrait pas commettre une telle impolitesse pour toutes choses au monde. La contestation se soutint entre elles deux pendant quelque temps avec autant d'opiniâtreté que de politesse. Mais comme pendant toute cette dispute, j'étais debout, mon livre ouvert, je me lassai d'attendre, et en le fermant : « Je vois bien, m'écriai-je, que ni l'une ni l'autre ne veulent être mariées ; et que nous ferons aussi bien de nous en retourner, car il n'y aura rien de fait aujourd'hui... » Ma vivacité les mit à la raison : le baronnet et sa future furent mariés les premiers ; mon fils et son aimable future ensuite.

J'avais eu la précaution d'envoyer le matin un carrosse pour amener mon honnête voisin le fermier Flamborough et sa famille : au moyen de quoi, à notre retour à l'hôtellerie, nous eûmes le plaisir de trouver les deux miss Flamborough arrivées. M. Jenkinson donna la main à l'aînée ; mon fils Moïse à la cadette ; et je

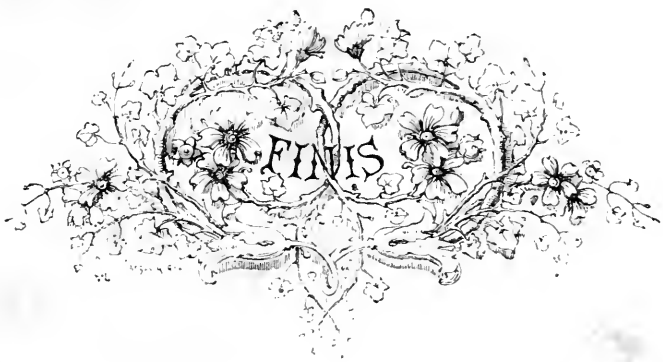
me suis aperçu depuis qu'il a pris une inclination sincère pour elle; en sorte qu'il aura mon consentement et un établissement de moi quand il voudra me les demander. Nous ne fûmes pas plutôt dans l'hôtellerie, qu'un grand nombre de mes paroissiens, qui avaient appris la bonne fortune qui m'était arrivée, vinrent pour me complimenter. Dans ce nombre étaient ceux qui s'étaient mis en devoir de me délivrer des archers, et que j'avais réprimandés avec sévérité. Je contai leur histoire à mon gendre Sir William qui sortit, et leur fit des reproches très-vifs sur leur faute. Mais voyant qu'il les avait tout à fait affligés, il leur donna à chacun une demi-guinée pour boire à sa santé et se consoler.

Ensuite on nous appela pour le dîner, qui fut somptueux, et qui avait été préparé par le cuisinier de M. Thornhill. Il ne sera pas hors de propos de remarquer au sujet de M. Thornhill, qu'il demeure actuellement, en qualité de familier, chez un de ses parents, où il est fort goûté, et où il mange à la même table, excepté quand il n'y a pas de place, ce qui est fort rare. Son temps est employé à faire compagnie à son parent, qui est un peu mélancolique, à l'égayer, et à lui apprendre à donner du cor de chasse. Ma fille aînée cependant se le rappelle encore avec regret, et elle m'a même dit en secret que s'il se réformait, elle pourrait lui pardonner. Pour revenir au dîner, quand il fut question de s'asseoir à table, les cérémonies allaient recommencer. Il fut question de savoir si ma fille aînée, en qualité de dame, ne serait pas assise avant les deux nouvelles mariées; mais mon fils Georges trancha la contestation, en proposant que chaque homme se plaçât à côté de sa compagne. La proposition fut reçue avec grande approbation de tout le monde, excepté de ma femme, qui ne me parut pas tout à fait contente, parce qu'elle s'attendait à avoir le plaisir d'être au haut bout de la table et de couper pour toute la compagnie. Malgré ce petit chagrin, il est impossible de décrire la bonne humeur qui régna durant notre repas. Je ne sais

si nous eûmes plus d'esprit qu'à l'ordinaire, mais je sais que nous rîmes davantage, ce qui revient au même. Je me ressouviens entre autres d'une plaisanterie du bon M. Wilmot. Comme il buvait à la santé de mon fils Moïse, qui regardait d'un autre côté, mon fils répondit : « Madame, je vous remercie. » A quoi M. Wilmot, faisant signe des yeux au reste de la compagnie, dit

que mon fils pensait à sa maîtresse, sur quoi je crus que les deux miss Flamborough allaient étouffer de rire. Après que le dîner fut fini, je demandai, suivant mon ancienne coutume, qu'on ôtât la table, pour avoir le plaisir de voir encore une fois toute

ma famille réunie agréablement autour du feu : mes deux petits étaient sur mes genoux, tandis que le reste de la compagnie, chacun avec sa moitié, s'amusait innocemment. Sur le bord de mon tombeau, je n'ai plus rien à désirer à présent; tous mes chagrins sont finis, ma satisfaction est inexprimable. Il ne me reste plus qu'à tâcher d'être encore plus reconnaissant dans ma bonne fortune que je n'ai été soumis dans mes adversités.



Pages.

Chapitre Ier. Portrait de la famille de Wakefield : on y trouve un rapprochement entre les caractères et les figures des personnes. 1

Chap. II. Malheurs de famille. La perte de la fortune ne fait qu'augmenter la dignité de l'homme vertueux. 7

Chap. III. Changement d'habitation. Le bonheur de notre vie dépend généralement de nous-mêmes. 13

Chap. IV. Où il est démontré que la plus humble fortune peut procurer le bonheur, parce qu'il ne dépend pas de la position, mais du caractère. 22

Chap. V. Nouvelle et grande connaissance introduite sur la scène. Ce qui fait naître les plus belles espérances est presque toujours ce qui devient le plus fatal. 27

Chap. VI. Le bonheur du coin du feu à la campagne. 33

Chap. VII. Description d'un bel esprit de la ville. Les plus sots peuvent apprendre à être plaisants pour un jour ou deux. 38

Chap. VIII. Amour qui ne promet pas une grande fortune, et qui peut cependant en produire une considérable. 44

Chap. IX. Deux grandes dames sont introduites. Il semble que toujours une parure plus brillante donne des manières plus distinguées. . . . 52

Pages.

CHAP. X. La famille fait des efforts pour aller de pair avec des gens plus riches qu'elle. Misère du pauvre qui veut paraître au-dessus de sa position. 57

CHAP. XI. La famille continue à vouloir briller. 63

CHAP. XII. La fortune semble avoir pris à tache d'humilier la famille Wakefield. Des mortifications sont souvent plus pénibles que des calamités réelles. 70

CHAP. XIII. On découvre que M. Burchell est un ennemi, car il a l'audace de donner des conseils désagréables. 76

CHAP. XIV. Nouvelles mortifications. Des revers apparents peuvent être des avantages réels. 81

CHAP. XV. Toute la noirceur de M. Burchell se découvre. C'est folie que d'être trop sage. 89

CHAP. XVI. La famille use d'adresse; mais elle a affaire à gens encore plus rusés. 95

CHAP. XVII. Il est peu de vertus qui résistent à une longue et agréable tentation. 102

CHAP. XVIII. Poursuites d'un père pour ramener son enfant à la vertu. . . 112

CHAP. XIX. Portrait d'un homme mécontent du gouvernement, et qui craint la perte de notre liberté. 118

CHAP. XX. Histoire d'un vagabond philosophe qui court après la nouveauté, et qui perd le contentement. 127

CHAP. XXI. L'amitié ne dure pas longtemps entre les gens vicieux; elle ne dure qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque. . . . 146

CHAP. XXII. On pardonne aisément quand on aime. 156

CHAP. XXIII. Il n'y a que le coupable qui puisse être longtemps et complétement malheureux. 161

CHAP. XXIV. Nouvelles calamités. 166

CHAP. XXV. Point de situation, si misérable qu'elle paraisse, qui ne présente quelque consolation. 172

Pages.

CHAP. XXVI. Réforme dans la prison. Les lois, pour être complètes, devraient récompenser aussi bien que punir. 178

CHAP. XXVII. Continuation du même sujet. 184

CHAP. XXVIII. Le bonheur et la misère sont, dans cette vie, plutôt l'effet de la prudence que de la vertu; les biens et les maux temporels étant regardés par le ciel comme de pures bagatelles, qui ne méritent pas qu'il se mêle de leur distribution. 190

CHAP. XXIX. Équité de la Providence, démontrée par la compensation que les malheureux trouveront dans l'autre vie, où ils recevront la récompense des infortunes qu'ils auront endurées dans ce monde. . . 203

CHAP. XXX. Lueurs d'espérance. Que notre courage soit inflexible, et la fortune finira par fléchir. 209

CHAP. XXXI. Bienfait payé avec usure. 219

CHAP. XXXII. Conclusion. 236

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.